

55e année, No 34

DIX CENTS

Montréal, 15 janvier 1944

PER
S-400
CON

A-L Le Samedi

Tout se porte





"Faites de votre mieux, Marie — je tiens à être en beauté!"



"Rien de plus facile, Mlle Leblanc — car vous avez tout pour plaire aux messieurs, sauf une chose, si vous me permettez de parler franchement — rien de ce que je ferai ne pourra vous avantager, à moins que votre sourire ne gagne en beauté lui aussi! C'est d'ailleurs là un détail qui n'échappe pas à l'attention des messieurs. Parions que votre brosse à dents est 'rosée'. Si tel est votre cas, voyez votre dentiste."



"Tout de même, quelle erreur de ma part, ne penser qu'au soin de mon visage et négliger son ornement le plus important — le sourire. Ah oui, quelle étourderie! Voilà maintenant que mon sourire est déjà plus gracieux — et cela à cause d'Ipana et du massage. Et ce stimulant picotement que j'éprouve chaque fois que je masse mes gencives à l'aide d'Ipana, quelles promesses, quel acquis pour mon sourire!"



"N'oubliez pas, Mademoiselle — la nourriture molle de nos jours ne donne pas suffisamment d'exercice aux gencives. C'est pourquoi je recommande de masser les gencives chaque fois qu'on se brosse les dents. Des gencives fermes et saines contribuent tellement à rendre un sourire plus séduisant." (Note: Un relevé démontre que 2 dentistes contre 1 préfèrent Ipana à tout autre dentifrice pour leur usage personnel.)



(Simple réflexion d'une jeune fille au cours d'une soirée.) "N'est-ce pas merveilleux? Il ne se doute pas que je feins de prendre au sérieux cette leçon de tir! La vie est tellement magnifique pour moi depuis quelques temps, et j'ai tant de rendez-vous maintenant que je croirais rêver! Que j'ai hâte de revoir Marie et lui dire toute ma gratitude pour le conseil au sujet de la Pâte Dentifrice Ipana et le massage."

Un produit de Bristol-Myers
Fabrication canadienne

Commencez aujourd'hui

IPANA avec MASSAGE

Dans le Domaine de la Vie

Ce qu'on voit quelquefois et ce qu'on ne voit pas toujours. — Ce que l'on sait vaguement et ce que l'on ignore. — Un peu de tout et partout.

LES POUSSIÈRES DANGEREUSES

Madame, vous venez de balayer votre plancher et vous avez rassemblé un joli petit tas de poussières dont vous allez vous débarrasser en un tournemain. Vous l'envoyez dans la fournaise avec le plaisir de penser que vous détruisez sûrement ainsi des microbes peut-être dangereux.

Bing!... une violente explosion fait revoler les ronds du poêle pendant que vous vous laissez choir d'émotion sur un siège... ou par terre. Était-ce de la dynamite, cette poussière?

Oui et non. Précisément parce que c'est de la poussière cela peut se comporter comme un explosif. On a vu des élévateurs à grain exploser à cause de l'inflammation subite de la poussière des grains. Il y a quelques années un magasin de charbon explosait à Toronto par la seule cause des poussières. Autre accident de ce genre, extrêmement curieux: une jeune femme se poudrait délicatement le visage quand elle fit tomber sa boîte de poudre d'un mouvement brusque et involontaire; cette poudre qui est, en réalité, une poussière très fine, créa dans la chambre une sorte de nuage léger qui prit subitement feu au contact d'un petit réchaud en fonctionnement. La violente explosion qui se produisit brûla grièvement la pauvre femme.

Une autre jeta, dans la descente d'un incinérateur, un sac de quelques livres de farine gâtée pour les souris; au contact du feu toute la poussière de farine remplissant le tuyau de descente explosa violemment, tuant la femme et en blessant trois autres.

Comment cela peut-il arriver?

À la suite de certaines explosions inexplicables, les chimistes ont étudié la question des poussières et ils en sont arrivés à la conclusion que n'importe quelle poussière devient dangereuse quand elle flotte dans l'air à l'état de particules très petites. Ces particules s'enflamment à un foyer quelconque — une seule étincelle peut suffire — et la flamme gagne de proche en proche avec une telle rapidité que rien ne peut s'y opposer; il se produit une explosion qui est, au dire des chimistes, plus violente que celle du gaz d'éclairage.

Mesdames, si vous ne faites pas usage d'un aspirateur, humectez votre balai avant de vous en servir; vous éviterez ainsi de faire voltiger des poussières toujours dangereuses; si elles n'explosent pas toujours, elles peuvent souvent vous donner la grippe et ce n'est pas intéressant non plus.

Et si vous employez un aspirateur, n'allez pas, surtout, en vider le sac dans votre fournaise quand elle est bien rouge!

LE TELEPHONE PUBLIC EST-IL DANGEREUX?

Bien des personnes qui craignent la contagion sous une forme ou sous une autre évitent de se servir des téléphones publics; elles craignent particulièrement la tuberculose. Ont-elles raison?

C'est ce que se sont demandé des bactériologistes, et leur conclusion a été celle-ci: il n'y a aucun danger d'infection par la transmission des bacilles tuberculeux par les embouchures des microphones.

Les expériences qu'ils ont faites ont porté sur un grand nombre d'appareils dans des stations publiques; aucun bacille ne fut trouvé.

Des recherches furent même faites sur des appareils utilisés exclusivement par des malades atteints de tuberculose pulmonaire et donnèrent un résultat tout à fait négatif.

Voilà donc un point qui semble bien éclairci; toutefois on ne pourrait sans doute pas en venir à de semblables conclusions s'il s'agissait des verres plus ou moins propres utilisés par la clientèle de certains établissements.

LE BETON EST-IL ELASTIQUE?

Quelle question! dites-vous; le béton a la rigidité de la pierre et si l'on veut le plier, on le casse tout simplement!

Oui, c'est entendu, mais cela n'empêche nullement le béton d'avoir une certaine élasticité et même une beaucoup plus grande qu'on ne le supposerait. On a fait, à ce sujet, des expériences concluantes et qui prouvent que, sous une forte charge, le béton peut se déformer comme un simple morceau de plomb.

On a rempli, de béton fin, des tuyaux d'acier de quatre pouces de diamètre et dont les parois étaient suffisamment résistantes puis on soumit le tout à une pression de cinquante-quatre tonnes dans le sens vertical. Pour une longueur de tube d'un pied, on est arrivé à un tassement de trois pouces à trois pouces et demi et à un accroissement de diamètre d'un pouce.

On a ensuite scié l'enveloppe pour constater si le béton était bien désagrégé comme on le supposait et l'on a été étonné de voir qu'il s'était exactement moulé suivant la nouvelle forme du tube et qu'il n'avait rien perdu de sa résistance.

Il faut donc se défier des déformations possibles des fondations en béton sous des constructions d'une hauteur exagérée et par conséquent d'un poids énorme.

CARNET
ÉDITORIALLES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEELe Samedi
La Revue Populaire
Le Film975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél.: PLateau 9638 *

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAURédacteur en chef:
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité:
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique:
HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR
Gérant de la circulation:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, QuébecAux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-RivièresEntered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879ABONNEMENT
CANADAUn an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

HEURES DE BUREAU:

9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à midiAVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours.
L'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

QUAND REVINT L'AGE D'OR

EN CES TEMPS-LA, ce fut le retour de l'âge d'or sur la terre; je ne peux pas prédire la date exacte de ce progrès enfin réel mais ça n'a pas d'importance puisque nous ne serons pas là pour en profiter. Je puis toutefois vous raconter comment les choses se passeront ou pourraient se passer, ce qui revient pratiquement au même. Maintenant, si nos grands argentiers veulent accorder une attention perspicace aux horizons dorés que je vais étaler à leurs yeux, ils feront certainement éclore du coup l'ère des poches pleines et des estomacs "dito" pour tout le monde, donc de la fraternité universelle parce que seules les gueules bien repues ont toujours le sourire.

Alors, voilà; je vais vous expliquer la chose et vous allez voir combien c'est simple!

En ces temps-là, donc, il y eut un grand Argentier plus malin que tous ses prédécesseurs et qui fit à lui tout seul une grande révolution. Et quelle révolution, mes petits pères! Une belle révolution rondouillarde et gaie; une révolution, c'est le cas de le dire, dorée sur tranche.

Sa première décision, en prenant la dictature de la Phynance, fut celle-ci:

— Apportez-moi tous les livres, registres, papiers annexes et feuilles volantes ou voleuses concernant taxes, impôts, contributions, fiscalités, excises, accises, gabelles, péages, redevances, prestations, douanes et autres vide-poches que vous pourrez trouver; il importe de n'en pas oublier un seul.

Il en arriva de tous côtés de vrais convois, des files et des filières et une sorte de montagne artificielle s'éleva sur la plus grande des places publiques.

— Foutez-moi le feu là-dedans! ordonna le Grand Argentier.

Cela fit un immense feu de joie qui dura des jours et des jours.

— En voilà de "la belle argent" qui s'envole en fumée! soupira un fonctionnaire fesse-mathieu qui n'avait pas son pareil pour tondre les oeufs.

— Dis donc pas de bêtises, vieux rond-de-cuir démodé, dit le Grand Argentier; attends de voir la progéniture de cette fumée-là et tu m'en diras des nouvelles!

La seconde décision du révolutionnaire-souriant fut plus mirobolante encore que la première. La voici dans toute sa splendeur aussi étonnante qu'inattendue:

« A partir d'aujourd'hui entre en vigueur un code du travail remplaçant les anciennes coutumes. Au lieu de six jours de travail et d'un jour de congé par semaine, il y a maintenant un jour de travail et six jours de congé; de cette façon l'homme ne sera plus affamé par le machinisme, c'est celui-ci qui deviendra son esclave.

« Les salaires sont supprimés mais tout le monde aura de l'argent à volonté; tu veux cinq piastres? les voici; tu en veux cinquante? les voilà; tu en veux cent? tiens, je te les donne; ne te gêne pas s'il t'en faut davantage, la Banque de la Bourse Ouverte est là pour t'en fournir. Tu n'auras, en retour, qu'à t'acquitter de deux petites obligations; la première, de travailler un jour par semaine et, la deuxième, de dépenser jusqu'au dernier sou l'argent que tu auras demandé pour ta semaine. Ça va comme ça? »

Quand parut ce décret, toute la population en fut voluptueusement assommée comme par un bonheur trop grand qui vous tombe subitement sur la couette et auquel on hésite à croire trop vite parce que l'on a peur de ne faire qu'un beau rêve. C'était pourtant bien réel.

Le premier bonhomme qui se présenta au guichet de la Banque de la Bourse Ouverte risqua la forte demande pour voir l'accueil qu'on lui ferait.

— Je veux cinq cent piastres pour la semaine qui commence, dit-il en observant du coin de l'oeil la tête de l'employé.

Celui-ci ne sourcilla même pas. Il prit un petit livret, y inscrivit le nom du demandeur, le montant réclamé, ensuite il compta une liasse de billets tout neufs et remit les deux choses au bonhomme.

—Voilà, mon vieux. Maintenant, fais bien attention à ceci: il te faut absolument dépenser ces cinq cents piastres-là dans la semaine et tu devras faire preuve de cette dépense par la signature de chaque marchand pour chaque achat sur ton livret. Ne t'avise jamais de vouloir empiler les billets chez toi dans un tiroir ou quelque boîte; il y a peine de mort pour les thésauriseurs, ne fussent-ils coupables que d'avoir dissimulé un cinq sous. Bonjour!...

Le bonhomme s'en alla, un peu songeur mais bien content tout de même; un rapide calcul mental lui apprit qu'il pouvait, ou plutôt devait dépenser soixante et onze piastres et quarante-trois cents par jour. Il avait été peut-être un peu gourmand... Bah! on verrait bien.

Il acheta des nouveaux meubles et, dès le deuxième jour il n'avait plus le sou. Il reprit le chemin de la Banque de la Bourse Ouverte où il demanda, cette fois, mille piastres qu'on lui donna sans difficulté.

Il nageait dans la joie en se promettant bien de profiter de la fortune tant que ça pourrait durer. Mais, pensait-il, ça n'ira pas loin; en deux mois le gouvernement va être à sec. Erreur! six mois plus tard, tout prospérait mieux que jamais et le gouvernement lui-même n'avait jamais été si gras.

Quelle magie pouvait-il bien y avoir là-dedans?...

Aucune. Il n'y avait simplement que l'application pratique d'un bon vieux proverbe auquel les hommes n'ont jamais fait assez attention et qui est celui-ci: "Ce qui vient de la flûte s'en va par le tambour". En d'autres termes, l'argent qui vous arrive sans peine dans les pattes en sort aussi facilement qu'il y est entré.

En vertu de ce principe de haute finance politico-philosophique, tout le monde, au pays du Révolutionnaire-Souriant, avait de l'argent plein les poches mais personne ne pouvait en accumuler.

Le client de la Banque de la Bourse-Ouverte en demandait le montant qu'il voulait mais, pendant la semaine, il le partageait jusqu'au dernier sou entre les fournisseurs de nécessaire ou de superflu, lesquels ouvraient leurs magasins un seul jour par semaine mais à tour de rôle pour se conformer à la loi du travail.

Pas plus que leurs clients, ils ne devaient avoir de surplus en caisse à la fin de la semaine sous peine de se voir pendus comme accapareurs; alors, tout naturellement, ils faisaient remise à l'Etat de ce surplus chaque semaine. Et voilà comment le gouvernement pouvait distribuer de l'argent à tous et à pleines mains puisqu'il en recevait de tous côtés, en proportion directe de ce qu'il donnait.

Quand je vous dis que c'était simple comme bonjour, et que l'idée géniale du Révolutionnaire-Souriant aurait pu germer dans la juvénile caboche d'un enfant de dix ans!

Tout le monde riche bien que sans fortune; tout le monde assuré du lendemain bien que vivant au jour le jour; tout le monde enfin sans ambitions désormais inutiles, mangeant plein sa bedaine, s'habillant, selon son caprice, en guignol ou bien en président du Club des Super-Chics, quel rêve! Tout le monde, donc, d'une bonne humeur aussi franche que permanente et ne montrant les dents que pour sourire, non plus pour se dévorer mutuellement.

Etait-ce, oui ou non, l'âge d'or et l'âge où l'on dort avec la certitude de mijoter délicieusement jusqu'à la fin de ses jours dans un bonheur durable? Hélas, nous n'en serons jamais là, tant que des gens à la gueule trop grande s'obstineront à vouloir crever dans une peau de multimillionnaire bien qu'ils savent ne pas pouvoir emporter même un mégot de cigarette de l'autre côté de la vie.

Et aussi tant qu'on cherchera des solutions très compliquées à des questions qui demandent à être traitées de la manière la plus simple.

Fernand de Verneuil

l'Esclavage

Chronique documentaire

Photo de l'O.N.F.

Par
Louis Roland



ESLAVAGE ET LIBERTÉ, deux mots contraires, évocateurs de mille tableaux humains et qui ne sont peut-être que des mots ; la chose existe-t-elle ?

Voilà une question qui peut sembler étrange et, sans doute, provoquera cette réponse : L'Histoire qui est une personne bien informée nous affirme que l'esclavage a existé, que la civilisation l'a supprimé et que les peuples modernes, quelques-uns du moins, sont composés de gens libres.

Ne serait-il pas plus conforme à la vérité, de dire : L'Histoire est une vieille caquetteuse qui n'est pas toujours très sûre de ce qu'elle raconte ; la preuve, c'est que l'esclavage et la liberté existent depuis le commencement du monde pour ne finir qu'avec lui et qu'ils font très bon ménage ensemble.

L'esclavage date du jour où Dieu a dit à l'homme : "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front." Auparavant l'homme jouissait de la plus entière liberté, celle qui consiste à ne rien faire et il en a profité pour faire des blagues. Ceci est une vérité première trop oubliée par ceux qui réclament toujours l'indépendance totale sans savoir jamais où cela pourrait les mener.

Les gens sensibles ne pensent qu'avec un petit frisson aux époques barbares qui avaient fait de l'esclavage une véritable institution ; ils imaginent les esclaves de ces temps-là courbés sous le fouet d'un maître impitoyable qui ne se privait pas de les occire si tel était son bon plaisir ; ils voient ces esclaves suant sous les fardeaux et crevant à la peine sans oser murmurer ni même se plaindre ; c'était du bétail que l'on vendait au marché à qui voulait et pouvait l'acheter ; bref, c'était une honte pour l'humanité qu'un tel état de choses pût exister !

Nous verrons tout à l'heure comment se comportent ces gens sensibles et comment ils mettent parfois leurs actes en contradiction avec leurs prétendus principes d'humanité. Auparavant, voyons ce que fut la vie des esclaves, des vrais, ceux des époques lointaines et barbares.

Tout d'abord, notons que l'esclavage remonte si loin que nous n'en pouvons pas préciser l'origine ; tous les pays de l'ancien Orient, sauf l'Iran, le pratiquaient. Il a existé en Chaldée, en Assyrie, en Egypte, en Syrie, en Phénicie, et dans bien d'autres pays encore, sans oublier la Grèce et Rome, alors que ces deux pays revendiquaient — d'ailleurs à juste titre — de tenir le flambeau de la civilisation.

Cela dura longtemps et fut admis comme chose fort naturelle par des peuples qui ne se considéraient certainement plus comme étant des barbares ; on en a la preuve avec le "Code noir" précisant les règles de l'esclavage et dont l'auteur fut le fameux Colbert en 1685. La Révolution française abolit l'esclavage mais le Premier Consul le rétablit en l'an X et il ne fut définitivement aboli en France qu'en 1848, ce qui ne fait pas encore un siècle.

Ce cas n'est pas une exception.

En cette même année-là, le Danemark abolissait également l'esclavage ; la chose était faite depuis deux ans en Suède mais elle ne le fut que huit ans plus tard au Portugal et douze ans plus tard en Hollande. Les Etats-Unis l'abolirent en 1865, le Brésil en 1884 et 1890 et l'Espagne en 1872 et 1898. Il n'y a donc que quarante-cinq ans que l'esclavage est supprimé officiellement.

La vie des esclaves anciens n'était pas le tissu de misères qu'on se représente volontiers. La plupart appartenaient à l'Etat ou à des familles dans l'aisance ; selon qu'ils travaillaient pour l'Etat ou pour des particuliers, ils devenaient esclaves publics ou domestiques.

Les premiers prenaient soin des édifices publics, y remplissaient des fonctions diverses et prêtaient leur assistance aux magistrats ; les deuxièmes étaient boulangers, cuisiniers, portiers, etc., s'ils étaient plusieurs dans une maison, on donnait à leur groupe le nom de "familia" qui n'a vraiment rien d'humiliant ni même de dédaigneux.

Il y avait les esclaves rustiques, ceux de la campagne et les urbains, ceux des villes ; les uns comme les autres étaient bien traités et la loi les protégeait. Les plus malheureux étaient ceux qui travaillaient dans les mines, mais le sort des mineurs modernes est-il bien enviable, malgré toute la machinerie et les petites douceurs personnelles dont ne disposaient pas ceux d'autrefois ?

Peut-être... mais on vendait les esclaves dans l'ancien temps !... Ah, voilà le grand mot lâché ! l'esclave était autrefois un capital pur et simple : aujourd'hui l'ouvrier est un "capital humain"... Si le progrès a travaillé entre les deux appellations, son travail est mince. Il est vrai qu'on ne vend plus l'ouvrier ; pas de la même façon, du moins.

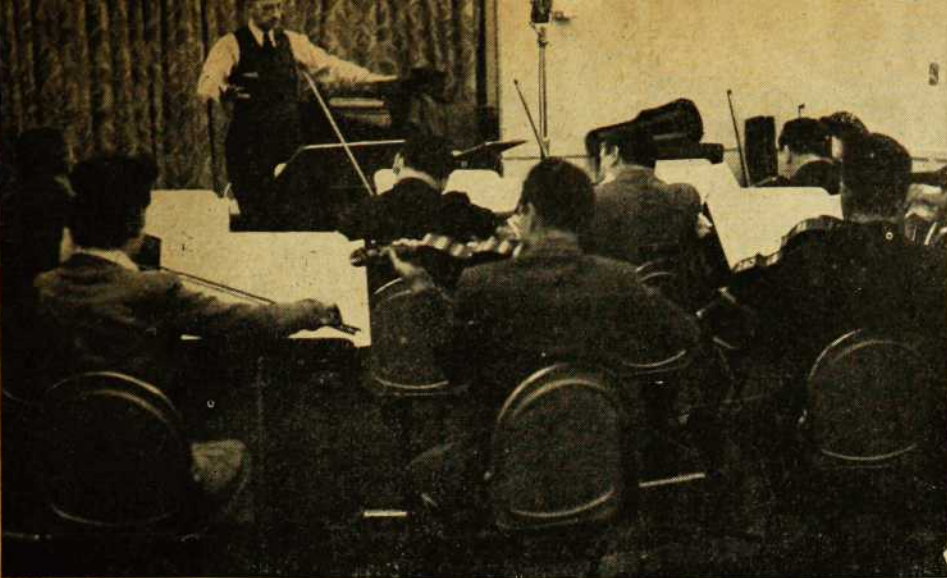
Sans doute il y eut des esclaves fort mal traités : dans l'ancienne Rome surtout, mais il y a des petites boniches qui ne le sont pas beaucoup mieux aujourd'hui dans certaines maisons de parvenus. On pourrait en écrire bien long dans cet ordre d'idées.

Il y a autre chose, c'est que l'esclavage est comme certains gêneurs que l'on fiche à la porte et qui rentrent par la fenêtre ; notre société moderne a cru l'abolir parce qu'elle a supprimé son nom, mais il est rentré dans la cabane par toutes les fenêtres du progrès.

Seulement, il y est rentré avec des beaux noms à effet, qui plaisent tout en faisant faire quelquefois la grimace. Il s'appelle aujourd'hui obligations sociales, convenances, décorum et surtout mode pour les femmes qu'il coiffe souvent d'étonnantes choses et fait marcher sur des cure-dents au lieu de talons.

Qu'un homme fasse donc un peu, pour voir, le compte des heures pendant lesquelles il n'est pas l'esclave d'une chose ou d'une autre, celles où il peut se croire vraiment libre et il sera tout de suite fixé.

D'autant mieux que pendant ses maigres instants de liberté, sa pensée demeurera toujours en tutelle. Elle sera encore l'esclave des soucis à venir.



“JE ME SOUVIENS”

JE ME SOUVIENS ! — Cette phrase nous est lancée avec enthousiasme, chaque vendredi soir, sur les ondes de Radio-Canada. Chaque fois, elle marque l'ouverture d'un programme rempli de chers souvenirs puisés dans l'histoire de notre pays, dans les traditions de notre province, dans la vie de nos gens et de notre peuple.

D'aucuns affirment, avec raison, que cette émission est la plus captivante, la mieux imaginée et la mieux réussie de toutes celles que nous présente Radio-Canada. Chaque présentation de “Je me souviens” est un petit bijou et un chef-d'œuvre de réalisation et d'interprétation. Elle suscite le plus grand intérêt, soulève les plus nobles sentiments. Il y a là du vrai et du vécu. Il y a là de la sincérité et de l'idéal.

On sait que l'auteur principal des textes de “Je me souviens” est Félix Leclerc qui est passé maître dans l'art d'écrire de vrais sketches radiophoniques. Avec un patriotisme, il s'applique à mettre en pleine lumière notre race canadienne-française. Pour cela, il sait exploiter avec succès le domaine historique, social, littéraire, voire même physique, puisqu'il se plaît à nous décrire avec clarté nos fleurs, nos montagnes, notre faune.

Tous les écrits de Félix Leclerc ont une note très personnelle et originale. Sur les lèvres des personnages de “Je me souviens” se retrouvent également de précieux enseignements et des leçons pratiques qui font du bien en ces temps si bouleversés. On peut d'ailleurs jouir davantage des œuvres de ce jeune auteur puisqu'il vient de publier une série de contes canadiens, présentés d'abord à la radio et qu'il présente dans sa forme littéraire définitive sous le titre : “Adagio”. Ce livre vient de paraître aux Editions Fides.

C'est toujours un groupe d'artistes choisis, habilement dirigés par Paul Leduc, qui est chargé de l'interprétation du programme “Je me souviens”. De plus, la trame se déroule en harmonie avec une musique de scène spécialement composée à cet effet, musique fortement imprégnée de la saveur de notre folklore par Hector Gratton. Il nous semble alors, tout le long de l'émission, entendre la voix de la patrie canadienne-française moduler ces airs connus depuis nos jeunes années.

“Je me souviens” réveille bien des souvenirs et bien des énergies. Chacune de ces émissions est une page d'histoire qui devrait rester à jamais gravée dans nos cœurs. Ces fresques de notre vie peuvent servir efficacement au renouveau de notre peuple, en lui inspirant confiance en l'avenir. Il faut souhaiter que Radio-Canada et Félix Leclerc nous les présentent encore longtemps dans toute leur perfection actuelle.

D. M.

Quelques photos prises sur le vif, pendant et avant l'émission de “Je me souviens”, intéressant programme présenté hebdomadairement par la Société Radio-Canada tous les vendredis de 8 h. à 9 h. p.m. Photos du haut, de gauche à droite : Hector Gratton dirigeant ses continuités musicales ; Félix Leclerc. Au centre : Alfred Brunet, Robert Gadouas et l'auteur : Félix Leclerc. Ci-contre : quelques interprètes habituels de l'émission. On remarque le directeur, Paul Leduc (les mains jointes.) Photos Henri Paul.



La Bibliothèque des enfants, 3276, rue Ste-Catherine Est, à Montréal, compte déjà plusieurs succursales dans divers quartiers de la Métropole et dans des villes environnantes. Comme l'attestent les photos ci-contre et ci-dessous, cette merveilleuse initiative remporte et dépasse même les succès espérés lors de la fondation en 1936. On verra, dans l'article de notre collaboratrice, que plusieurs d'entre nous peuvent se rendre utile au développement de cette œuvre éminemment éducative, destinée exclusivement aux enfants de chez nous.

Photos Henri Paul — Le Samedi.



LA BIBLIOTHÈQUE DES ENFANTS

Par Lucille Desparois

Faisant comme tout le monde des courses en vue des fêtes qui viennent d'avoir lieu, un heureux hasard permit que mon attention fut attirée par la vitrine d'un petit magasin sur la rue Ste-Catherine dans l'est, non loin de Darling. Il y avait, dans les montres de ce présumé établissement, toute une exposition de dessins d'enfants, je m'approchai pour les examiner.

Oh ! il y avait bien quelques naïvetés, beaucoup même, mais les coloris étaient de bon goût et l'on sentait déjà une certaine technique, acquise, sans doute, par des leçons bien comprises et surtout bien retenues.

Poussée par la curiosité, j'entrai dans le magasin, avec l'intention de me renseigner sur ces artistes en herbe... jugez de ma surprise quand je découvris que j'étais dans une bibliothèque d'enfants.

Mlle Jeanne St. Pierre, la bibliothécaire, me reçut très cordialement.

"Vous désirez Mlle ?"

Ce que je désirais?... je ne le savais guère ! seule la curiosité m'avait fait pénétrer dans cet intéressant local.

"J'aimerais, si la chose est possible, visiter votre établissement ?"

"Volontiers, veuillez me suivre."

Il y avait là une cinquantaine d'enfants, tous occupés à lire, avec un air grave qui donnait quelque chose de plaisant à leurs gentilles frimousses — les plus grands lisaient, les plus jeunes regardaient des images, l'ordre régnait en maître dans cette société d'enfants.

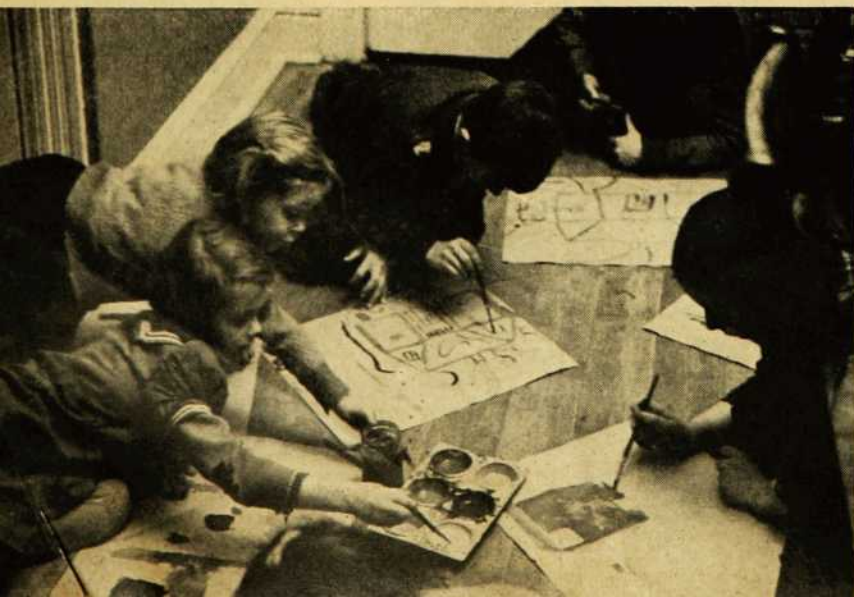
Avec un aimable sourire Mlle St. Pierre reprit :

"C'est aujourd'hui samedi, les enfants ont congé, c'est ce qui explique qu'ils sont nombreux ici, les uns font leurs devoirs, d'autres lisent tout bonnement... comme vous le voyez, ils sont très occupés."

"Mais c'est merveilleux de voir toute cette jeunesse studieuse... c'est une excellente idée de fréquenter votre bibliothèque... quelles sont leurs lectures préférées ?"

Les petites filles aiment les contes de fées, les garçons préfèrent les récits d'aventures.

(Lire la suite page 31)



Pour Devenir Modèle

LE JEUNE ÂGE et la beauté sont assurément les deux qualités essentielles que requiert la profession de modèle pour couturier. Mais, néanmoins, à côté de cela, il est une foule d'autres détails que l'aspirant modèle ne doit jamais négliger.

Il nous semble toujours, veut le dicton, que c'est meilleur dans la marmite du voisin que dans la sienne. Cette réflexion s'adapte parfaitement au sujet qui nous occupe, car beaucoup de gens s'imaginent encore que la profession de modèle doit être la plus agréable parce que la plus facile à remplir, étant donné qu'il suffit d'être jeune et jolie pour faire un succès dans cette carrière. C'est là une erreur assez facile à démontrer, voyons un peu :

D'abord, il importe que tout modèle connaisse au moins les rudiments de l'art du maquillage. Même lorsque ce soin est confié à un maquilleur spécialisé, il faut que le modèle soit averti en ce domaine, autant pour faire des suggestions que pour combler l'absence de l'homme de l'art. C'est une règle absolue, chez tout modèle digne de ce nom, de faire quotidiennement des exercices de culture physique, afin de conserver l'indispensable souplesse, la ligne élégante et la sveltesse de mouvement.

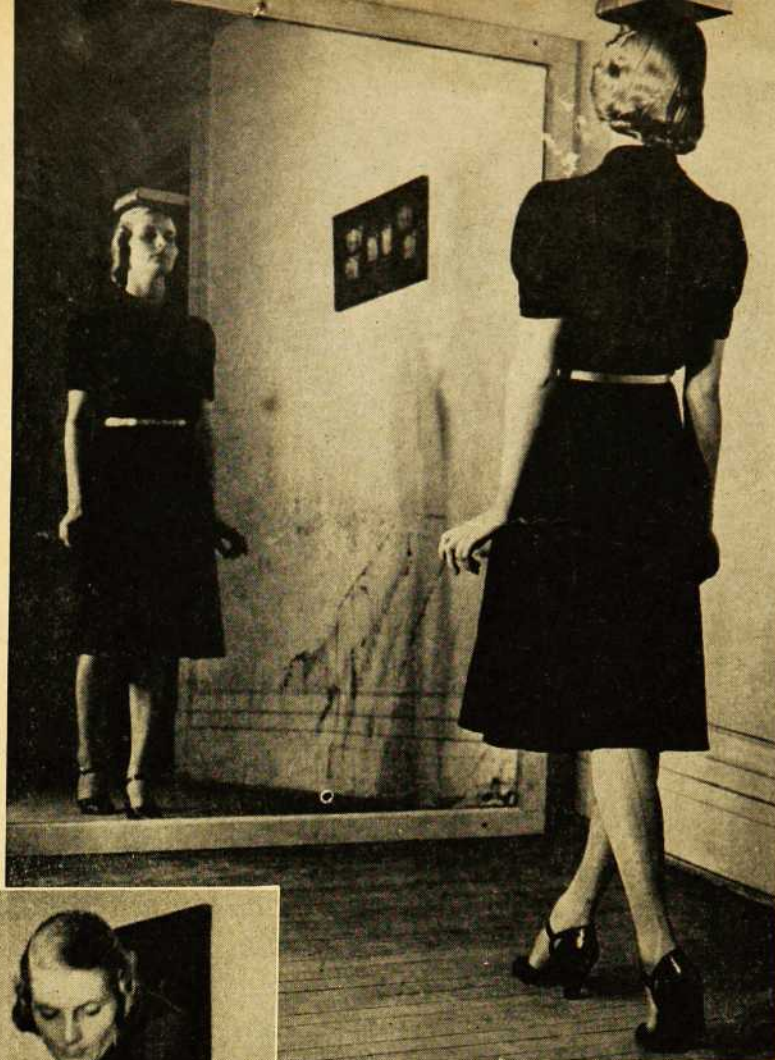
Marcher, tourner sur soi-même, évoluer, en un mot, avec grâce sans tomber dans le ridicule est probablement l'une des plus grandes difficultés qu'ait à surmonter un modèle. Les leçons de maintien, à cet effet, sont longues, fastidieuses et souvent énervantes. Conserver sa ligne exige quelquefois des sacrifices. La diète en est un et non des moindres, car ici le poids est rigoureusement proportionné à la hauteur du modèle. Sait-on, par exemple, que dans les écoles où l'on forme les modèles, le poids et les mesures de la taille sont minutieusement enregistrés, tenant compte du chapeau, des gants, de la bourse, etc. ?

Que dire enfin de la fatigue que doit éprouver le modèle qui pose pour peintres, sculpteurs et photographes ! Il ne faut pas songer à l'énervante tension que provoquent les longues séances de pose où l'immobilité absolue est souvent plus exténuante qu'un dur labeur, pour prétendre que le métier de modèle est le plus agréable en même temps que le plus reposant de tous !

Oui, le métier de modèle, comme tous les autres d'ailleurs, réserve à ceux qui l'exercent une part d'application, de ténacité et souvent de sacrifice. Ici comme en d'autres cas, se dégage une leçon salutaire, à savoir : que le succès en toutes choses dépend autant de la volonté que des dons que l'on a reçus.

Un peu partout, aux États-Unis et même au Canada, des écoles de modèles se fondent pour répondre au besoin toujours croissant de cette profession. Notons incidemment que ces cours de maintien ne sont pas profitables qu'aux "professionnelles" ; les débutantes et les femmes d'affaires ou de bureau y trouvent fort bien leur profit. Le conseil, croyons-nous, vaut d'être retenu.

Photos
CONRAD POIRIER



Les photos ci-dessus et ci-contre donnent une idée du long entraînement que nécessite la profession de modèle. On sait qu'il y a trois types de modèles : ceux qui posent pour les artistes, peintres et sculpteurs, ceux qui posent pour les photographes, de magazines et publications de tout genre et, enfin, les mannequins dont c'est le rôle de mettre en valeur les dernières créations des grands couturiers. Métier séduisant en apparence, l'art du modèle, toutefois, comporte des exigences que le profane ignore trop souvent, comme le démontre l'article de cette page.





Rosemary LaPlanche, nom prédestiné pour une adepte du ski, jeune actrice de la compagnie de cinéma RKO Radio, se tient en bonne condition physique à faire du ski, sur les montagnes californiennes, situées à un peu plus de 50 milles de Los Angeles. Rosemary porte le costume de ski, dernière création, un cadeau de son père, à l'occasion de son dix-huitième anniversaire de naissance.

Le Monde Sportif

Par
OSCAR MAJOR

LE CONTROLE MEDICAL DANS LES SPORTS

Puisque le contrôle médical s'est imposé fort justement, dans la majorité des cas, dans les milieux militaires, il semble nécessaire dans les milieux sportifs. Quelles en sont les principales raisons ?

Trois mobiles principaux poussent les jeunes gens à l'activité physique : la recherche ou l'entretien de la santé par l'éducation corporelle, la distraction par les jeux et les sports, l'ambition de briller, c'est-à-dire de devenir des as professionnels.

Les médecins n'auraient aucun mal à agir sur la première catégorie. Les hygiénistes et les culturistes sont, en effet, acquis d'avance à ce contrôle, auquel la plupart se plient, parce que ce sont des gens de bon sens. Il n'en serait pas de même pour les partisans du jeu à outrance, ou de l'effort sportif spécialisé et démesuré. Ceux-là craignent particulièrement les conseils de prudence. Ils verraient trop souvent, dans la personne du médecin, un obstacle à leurs ébats. Ils ne voudraient pas se voir interdire la pratique de leurs exercices favoris, passeraient outre, ou bien abandonneraient complètement le sport actif.

Le contrôle médical, il est vrai, ne devrait pas être un découragement pour le sportif, mais un véritable guide. En effet, nous connaissons un bon nombre de jeunes gens qui sont retournés aux clubs de nuit, aux cartes, à la "barboute", aux paris clandestins sur les courses de chevaux et... à une vie malsaine, parce qu'un homme averti leur a dit, un jour : "Faites du sport d'une manière raisonnable, évitez les efforts démesurés, abandonnez le sport de compétition, pour lequel vous n'êtes pas armés."

Ces jeunes gens n'ont, sans doute, pas compris les conseils qu'on leur donnait. Au lieu de ralentir leur activité physique et de se mettre à la pratique

d'exercices et de sports adaptés à leur tempérament, à leurs possibilités, ils ont commis l'erreur de tout lâcher. Un coup de tête qui leur a donné la chance de devenir obèses à 25 ou 30 ans !

Il ne faudrait pas que le contrôle médical produise un tel résultat. Son rôle devrait être d'éviter les exagérations, d'orienter les jeunes gens vers le genre d'activités qui leur conviennent le mieux. L'examen médical et quelques performances élémentaires suffisent à déceler la valeur athlétique d'un sujet. Avec ces précieux éléments, il ne faut pas laisser faire au jeune garçon ce qui lui plaît, mais lui expliquer ce qu'il lui faut.

On doit surtout éviter de décourager ceux qui ne sont pas doués, ceux qui sont déficients par la faute de dame Nature. Il n'y a aucun déshonneur à n'être pas bâti pour faire un champion et il faut savoir limiter son ambition suivant son tempérament. L'énergie de certains jeunes est développée d'une façon effrayante par rapport à leur organisme.

Combien voyons-nous, dans nos clubs de hockey amateurs, de ces petits garçons qui seraient plus à leur place dans une salle de culture physique ? Sur les patinoires, ils produisent des efforts auxquels ils ne sont aucunement préparés. Les résultats sont, conséquemment, des plus désastreux.

Tel organisme, auquel la promenade serait éminemment profitable, pâtit affreusement d'avoir à supporter les exigences de la compétition. On ne peut pas exiger des jeunes gens de 15 à 18 ans qu'ils sachent cela — ou que, le sachant, ils soient assez raisonnables pour s'astreindre d'eux-mêmes à cultiver leur corps avant de le faire travailler à plein rendement. Mais, par contre, il serait assez facile à nos dirigeants sportifs de n'ouvrir les portes du hockey ou autres sports violents qu'aux jeunes sujets, suffisamment bien conformés et paraissant jouir d'un équilibre physique satisfaisant. Les médecins, aidés par les éducateurs, peuvent donner les directives les plus variées concernant le genre et la dose d'activité physique, qui conviennent à chacun de ces jeunes gens.

Il faut, pour solliciter une carte de joueur de hockey amateur, s'inscrire dans les rangs de l'Association Amateur de Hockey de la Province de Québec. Pourquoi pas un certificat médical, par exemple ? Nous verrions alors sur nos patinoires, nos terrains de jeux, moins de mal fichus, moins de jeunes gens débiles, moins de malades sous nos cieux. Si l'on procédait ainsi, ce serait tempérer l'ardeur déraisonnable de ceux qui se livrent avec frénésie à leur exercice de prédilection, mais ce serait aussi diriger vraiment la jeunesse et lui donner le goût du mouvement ordonné, le seul permettant le maximum de santé et de résultats.

CHOSSES ET AUTRES

■ Savait-on que Hooley Smith, ancienne étoile des Maroons, ne parlait pas à Red Dutton, président de la N.H.L., par suite d'une vive dispute entre ces deux joueurs de l'équipe montréalaise de 1935, lorsque les Maroons remportèrent la Coupe Stanley, sous la direction du gérant Tommy Gorman. Ce dernier fit l'impossible pour convaincre Hooley Smith que la vie était trop courte pour s'occuper de ces futilités. Hooley préfère la solitude à la compagnie du président qui est, pourtant, d'un commerce agréable... Bobby Leitham, ancien boxeur poids coq de Verdun, est actuellement sous-officier breveté, classe senior, de l'Aviation canadienne, à Yarmouth, Nouvelle-Ecosse... L'autre soir, à Columbus, Ohio, deux quilleurs américains ont réussi un pointage parfait de 300, dans la même salle. Les points de Ted Pehrson et John Thomason sont homologués par le Congrès de grosses quilles des Etats-Unis.

■ On nous a récemment appris qu'une nouvelle balle rapide, dont le centre est fait de caoutchouc synthétique, fera les frais de la saison 1944, dans les ligues majeures. Cette balle donnera, à n'en pas douter, pleine et entière satisfaction à ceux qui aiment les coups de circuit et le pointage élevé d'une joute. Elle favorisera les cogneurs au détriment des lanceurs et des joueurs d'intérieur, qui devront exécuter des mouvements d'acrobatie pour arrêter les boulets de canon, frappés en roulant, à l'intérieur du losange... Cette nouvelle balle permettra aux frappeurs d'augmenter leurs moyennes au bâton. Ne soyons donc pas surpris de compter, à la fin de la prochaine saison, une trentaine de joueurs qui auront réussi une moyenne de .300 et plus au bâton, peut-être trois ou quatre rudes cogneurs avec un .400 épinglé à leur uniforme... Les centres en caoutchouc synthétique des nouvelles balles proviennent des laboratoires de la compagnie B. F. Goodrich, de Akron, Ohio... Ching Johnson, ancien joueur de défense des Rangers de New-York, malgré ses 46 ans révolus, a compté un point, l'autre soir, lors d'une joute régulière de la Ligue de la Côte du Pacifique. Les amateurs de hockey de la côte californienne l'applaudissent à outrance à chacune de ses attaques de la forteresse ennemie. Le gros Ching applique encore de solides coups d'épaules à ses adversaires, tentant de trouer le mur de son patelin... De 1905 à 1917, le boxeur poids lourd nègre a rencontré dans l'arène Sam McVea, neuf fois, et Joe Jeanette, 14 fois. Les boxeurs de couleur du temps ne se fumaient pas les ongles !

Le Permis de Chasse

Nouvelle par Michel Corday

Dessin de F. Lippé

MON PETIT RIOLE, voulez-vous être assez gentil pour me rédiger une demande de permis au préfet? Le mien expire dans deux jours et rien n'est ridicule comme de se faire pincer pour une telle bêtise, surtout lorsqu'on villégiature chez des amis...

... Et qu'on est ancien ministre et député, ajouta *in petto* M. Fatou-Lambert.

Pas fâché, le patron, d'infliger de temps en temps une besogne vulgaire à son secrétaire Georges de Riolo, de marquer la distance entre le jeune homme et lui.

Hébergés depuis une quinzaine au château de M. Thorel, le puissant usinier, ils s'étaient reconnus rivaux : tous deux souhaitaient d'épouser la fille unique de l'industriel.

Evidemment, pensait M. Fatou-Lambert, ce Georges avait bien quelques atouts en main : famille à héritage, ambition intelligente, grandes chances d'élection au renouvellement... De l'avenir, en somme. Mais, sacrists ! l'avenir est à tout le monde, et n'a pas un passé qui veut. Or, lui, Fatou-Lambert, avait un très beau passé : un ministère de sept mois à l'agriculture, une réputation d'orateur, un visage de vitrine et de feuille illustrée, dont les gens disent dans la rue : « Je connais cette tête-là ! »

Quant à Madeleine Thorel — vingt ans, suave, gaie, un éclat de rire dans une robe blanche — impossible de deviner vers qui allait sa préférence. Elle semblait partager également ses innocentes faveurs entre les deux adversaires. En remarquant les points, ils se fussent trouvés manche à manche. Qui gagnerait la belle ?

Comme cette radieuse fille illuminerait pourtant la vie d'un homme mûri par un long célibat ! Comme il saurait comprendre, apprécier cet éclat de jeunesse ! Et quelle joie d'entendre, après les fiévreuses besognes, de purs trilles de rire comme ceux qu'elle égrenait en ce moment sous la fenêtre, dans l'animation d'une partie de tennis...

— Il faut joindre un signalement à la demande, dit de Riolo assis devant le bureau. Voulez-vous que je le copie sur votre ancien permis ?...

— Oui... c'est-à-dire... Où diable ai-je pu le laisser ? dit Fatou-Lambert, palpant ses poches et feuilletant son porte-cartes. Sans doute dans quelque veston de chasse. Je vais le chercher...

— C'est inutile, interrompit Georges de Riolo. Voici mon permis qui vous donnera la formule. Si vous voulez bien me dicter les réponses aux questions posées...

— Mais bâclez-moi donc ça vous-même...

— Je ne me permettrai pas... déclina Riolo, respectueux et correct.

Et il tendit le carré de carton à l'ancien ministre qui, binocle au nez, s'apprêta à suivre le conseil de son rival.

Agé de ?... M. Fatou-Lambert pensa rapidement : cinquante ans dans huit jours. Et le permis de ce Riolo qui portait : trente ans. L'animal !

— Agé de quarante neuf ans, dicta l'ancien ministre à son secrétaire.

Taille ? Ah ! ah ! Cette fois, M. Fatou-Lambert battait son secrétaire de cinq centimètres. Un mètre soixante-quinze sous la toise, mon gaillard ! Sacrédié, c'était loin tout de même, ce conseil de revision, le seul jour, en somme, où l'on apprend sa taille exacte...

— Taille d'un mètre soixante quinze centimètres, prononça le député d'une voix où la mélancolie neutralisait l'orgueil.

Cheveux ? M. Fatou-Lambert regretta sincèrement d'avoir voulu imposer cette besogne à son secrétaire. Comment qualifier ces rares fils rejetés en arrière et qui laissaient voir le crâne dans leurs intervalles ?

Georges de Riolo avait écrit sur son permis : cheveux noirs. Une vraie calotte de fourrure qui descendait sur le front, frisait, flambait... Après tout, le signalement ne demandait pas le nombre des cheveux, mais leur couleur. Et d'une voix timide :

— Cheveux noirs.

Front ? Ah ! sarpejeu, un beau front, non pas un front bas de paysan des Abruzzes, mais un noble front plein de pensées, qui s'élançait des sourcils jusqu'au sommet de la tête. Ce Georges avouait sur son permis un front ordinaire. Fi donc !

— Front haut, déclara M. Fatou-Lambert.

Sourcils ? Deux touffes de poils bourrus, à la racine du nez. Mais, cette fois encore, le signalement n'en voulait qu'à la teinte. Et, bien que les sourcils de M. Fatou-Lambert fussent moins purs que ceux de son secrétaire, il déclara, comme celui-ci :

— Sourcils noirs.

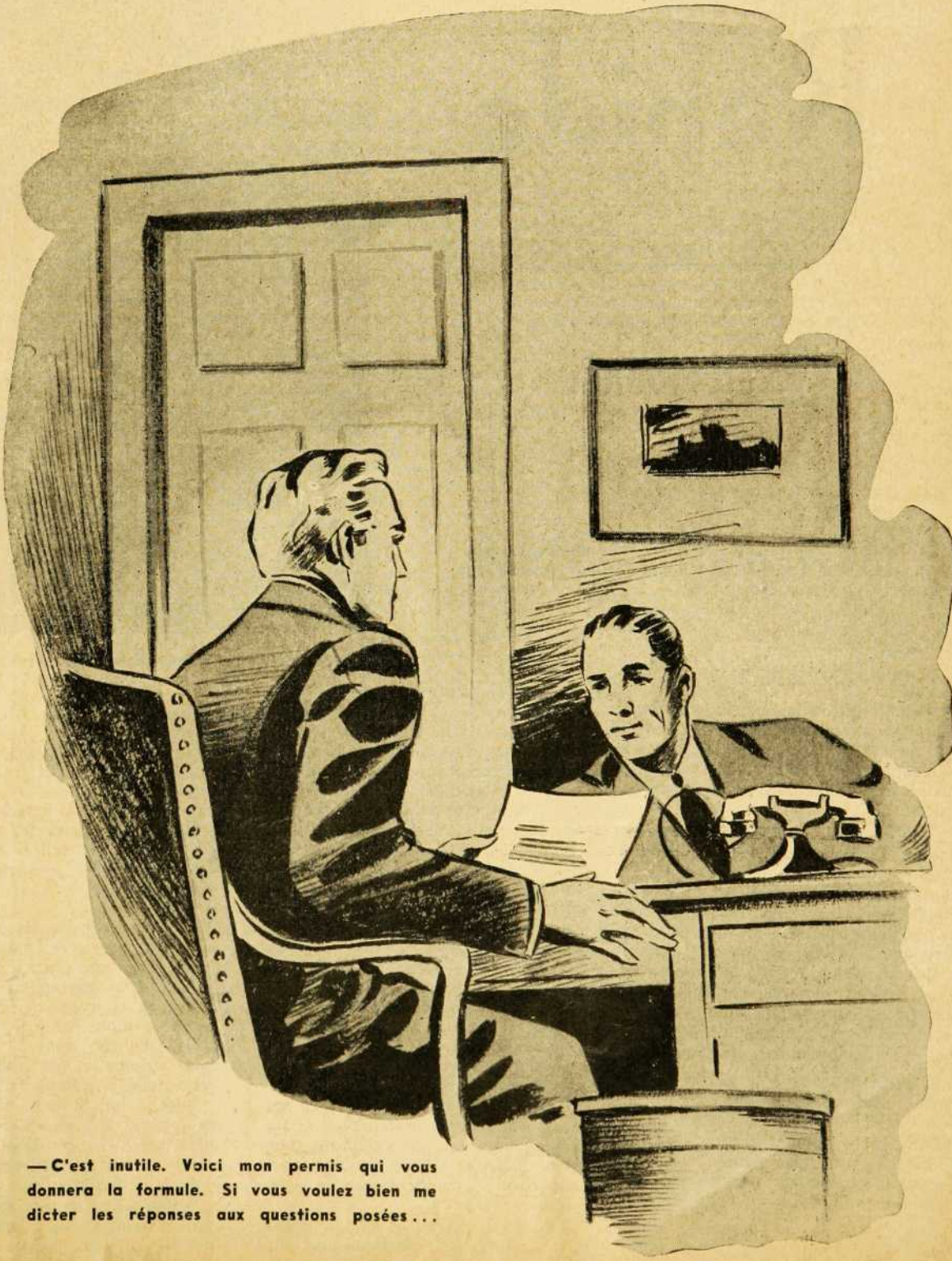
Yeux ? Indulgente description officielle, dédaigneuse des vains détails ! Point n'est besoin de signaler la terrible patte d'oie, la sacoche qui pend sous la paupière inférieure, le réseau de rouges fibres qui envahit la cornée. La couleur de l'iris suffit. Si bien qu'à cinquante ans, comme à vingt mois, M. Fatou-Lambert peut déclarer, toujours ainsi que son secrétaire :

— Yeux noirs.

Le nez ? La bouche ? Le signalement continue de se montrer indulgent et discret. Il n'exige pas qu'on peigne un nez alourdi sous le poids des ans et rougissant comme une jeune vierge. Il n'explore point une bouche démeublée comme un appartement après une saisie. Non. Il n'en veut qu'à la dimension. Si bien que l'ancien ministre peut encore rivaliser avec son secrétaire sous ces enseignes peu compromettantes :

— Nez ordinaire. Bouche moyenne.

Barbe ? Allons, pas de fausse coquetterie, cette fois. Elle est grise, vraiment grise. M. Fatou-Lambert est contraint de se l'avouer, après un regard désespéré vers une glace. Est-ce possible ? Les poils blancs sont d'abord (Lire la suite page 26)



— C'est inutile. Voici mon permis qui vous donnera la formule. Si vous voulez bien me dicter les réponses aux questions posées...

Le Crime du Rapide

Récit policier

par

Marcelle-Renée Noll



— Micheline, une décision trop prompt peut influencer le reste de ton existence...

LE RAPIDE DE 21 H. 55

EN CE SOIR brumeux de novembre, il y avait peu de monde sur le quai 4 de la gare du Nord où le rapide Paris-Bruxelles par Jemont et Erquelines, venait de se former.

En effet, l'heure en était incommode, car il amenait les voyageurs dans la capitale belge à 3 h. 10 du matin, ce qui est une heure trop matinale pour les commerçants en affaires, les touristes ou les simples voyageurs privés, se rendant à Bruxelles chez des amis. Ceci supposait chez les uns des frais d'hôtel, chez les autres, la lassitude d'un trajet en pleine nuit, enfin, chez les derniers, une arrivée incongrue au petit jour.

Cependant comme le quart faisait tourner les grosses aiguilles de l'horloge électrique, trois personnes franchirent le tourniquet du quai et se dirigèrent d'un pas pressé vers le compartiment de première classe accroché au milieu du convoi.

Il y avait là un monsieur d'un certain âge à figure énergique, vêtu

d'un chapeau melon et d'un pardessus sombre, une dame d'âge équivalent qui devait être sa femme et d'une toute jeune femme d'un âge variant entre vingt et vingt-cinq ans qui devait être leur fille, à en juger par le ton de leurs propos.

— Tu as tort de te tracasser, ma chérie, faisait le vieux monsieur en s'adressant à sa jeune compagne, je connais bien le train de nuit et je t'assure qu'il n'est pas utile de retenir sa place... Il n'y a jamais personne.

— Ton père va te découvrir un bon coin où tu seras tranquille pour dormir, faisait la vieille dame.

Micheline sourit tristement.

— Ce bon papa, comme il se donne du mal...

M. Legrand était monté avec souplesse sur le haut marchepied et tendait la main afin de s'emparer d'une petite mallette de maroquin havane, seul bagage emporté par la jeune femme.

On le vit fouiller le couloir désert, puis au bout d'un instant, une vitre

s'abaissa et on vit M. Legrand se pencher au dehors.

— Ma petite Micheline, j'ai déniché quelque chose d'épatant, juste au milieu du wagon, tu ne seras pas sur les roues et si personne ne monte à Erquelines, tu ne feras qu'un somme jusqu'à Bruxelles, à moins que ces messieurs de la douane ne te dérangent.

Il ajouta :

— Comme je l'avais prévu, le wagon de première est entièrement vide... ou presque...

Aux deux extrémités du compartiment se trouvent deux voyageurs : un vieux monsieur à la mine respectable, absorbé dans la lecture d'un gros volume et un prêtre en train de dormir à poings fermés.

— Ah ! tant mieux ! s'écria la jeune femme, il n'y a rien d'aussi pénible que d'être réveillée dans le premier sommeil... me voici tranquille jusqu'à la frontière.

Après s'être munie d'une couverture et d'un oreiller loués à la voiture du préposé parcourant le quai,

Micheline Legrand, ou plutôt Mme de Ruyter, puisque légalement elle portait encore ce nom, son divorce n'étant pas encore prononcé, monta dans le convoi, installa des journaux et une écharpe de fourrure, afin de marquer sa place, puis revint sur le quai pour les derniers adieux.

— Ah ! disait M. Legrand, comme je regrette de ne pouvoir t'accompagner dans cette pénible démarche... mais les ennuis que nous avons en ce moment à l'usine, ne me permettent pas, hélas ! de m'absenter, même pendant quarante-huit heures, et puis, ma présence ne te serait pas d'une grande utilité, puisque il est certain que le juge chargé de la conciliation ne me permettrait pas de franchir le seuil de son cabinet...

Le visage de la jeune femme devint dur.

— Tu sais bien, père, que je n'accomplis cette formalité que parce qu'elle est, paraît-il, aux dires de mon avocat, nécessaire à la procédure de divorce... Ma résolution est

formelle, du reste, Horace ne l'ignore pas.

— Ecoute, petite, fit Mme Legrand l'air soucieux, ne fait pas de l'irréparable avant d'avoir bien réfléchi. Ton mari a eu envers toi de grands torts, il est vrai, mais la lettre qu'il t'a adressée, il n'y a pas quinze jours, prouve sa résolution de s'amender, de devenir plus doux... il t'aime encore, c'est visible... peut-être après tout, n'as-tu pas su le prendre?

— Oh! maman, jeta sur un ton douloureux la jeune femme, peux-tu parler ainsi, alors que tu connais le dur calvaire qu'il m'a fallu endurer auprès de cet homme joueur, coléreux et brutal? Ah! si tu pouvais avoir assisté à mes tristes veilles, alors que celui que j'avais épousé passait ses nuits au casino, alors que le visage collé à la vitre, j'attendais dans la nuit sombre son retour.

— Songe, Micheline, qu'il faut savoir être patiente... Quel homme n'a pas ses défauts? Un jour ou l'autre, Horace te serait revenu. Au fond, c'est un impulsif, mais pas un mauvais garçon.

— En attendant, il me mangeait ma dot en d'interminables parties de baccara et lorsque j'avais l'imparadonnable audace de protester, d'essayer une défense, il me frappait ainsi qu'une brute... C'est cette vie de misère, d'abandon et d'affront que vous me conseillez de reprendre, ce n'est pas possible.

L'accent de la jeune femme avait une telle intonation douloureuse, que M. Legrand intervint.

— Tu dénatures les propos de ta mère, ma petite Micheline, tu sais parfaitement que nous ne voulons que ton bonheur. Mais enfin, une décision trop prompte peut quelquefois influencer le reste de ton existence... confère avec ton défenseur... au besoin, parle avec Horace, s'il se trouve au palais de justice. D'une explication peut jaillir la lumière.

Micheline secouait sa jolie figure blonde d'un air têtue.

— Allez, je sais bien ce qui vous chagrine dans ce divorce, le vague préjugé de vous mettre à dos, des bourgeois de votre caste, à intelligence étroite... Une fille divorcée, ce n'est pas très présentable... Et puis, un homme de la situation d'Horace vous paraissait reluisant.

« Le comte de Ruyter, capitaine au 1er lanciers en garnison à Spa, un belge de grande famille, beau-fils de l'administrateur général de Léopoldville, au Congo, Sylvère Hymens, grande croix de l'ordre de Léopold, tout cela vous pompait l'œil, vous seriez navrés d'être obligés de déclarer à vos amis : Ma fille n'est plus comtesse ! »

— Tu es folle, voyons, protesta doucement M. Legrand.

— Du reste, reprenait Micheline, vous savez que mon cœur est pris par ailleurs... J'aime de tout mon être M. Maurice Berteau, un jeune avocat parisien, rencontré la saison dernière à Spa. C'est ce jeune amour qui m'a enfin donné la force de m'évader de ma geôle et d'accourir vers vous en vous criant ma détresse, ma ferme volonté d'en finir... A présent, je ferai tout pour reconquérir ma liberté !

— Je ne veux point te contrarier, ma petite, disait l'industriel, mais ce monsieur que tu as choisi pour remplacer M. de Ruyter n'a pas beaucoup de surface, j'ai pris mes renseignements, ce Berteau est un avocat sans cause, vivant péniblement de défenses obscures.

— Maurice est jeune, il a du talent, il se fera une situation... du reste, je l'y aiderai et ce qui me reste de ma dot, si toutefois je par-

vins à le récupérer, étaiera les premiers moments difficiles. D'ailleurs lorsqu'on s'aime, les duretés de la vie ne sont rien.

M. Legrand fit la grimace.

Comme sa femme, il ne voyait pas, sans regret, sa fille se séparer du sémillant capitaine des lanciers belges pour courir à un mariage, qui d'après lui, représentait une folie !

Pourtant, soucieux de ne point contrarier la jeune femme, il lui dit doucement :

— Tu sais bien, ma petite Mich, que ta volonté sera la nôtre, fais à ta guise et selon ton cœur !

— Mon petit papa, je te retrouve !

Elle l'embrassa sur les deux joues et comme on claquait les portières pour le départ et que la voix tonitruante d'un haut parleur braillonnait : "Les voyageurs pour Bruxelles en voiture !" Mme de Ruyter monta rapidement en wagon.

La tête penchée à la portière, elle échangeait avec ses parents, les habituelles recommandations avant l'ultime départ !

chaleur excessive, produite par le radiateur ouvert à plein rendement elle alla descendre une glace du centre puis ayant voilé d'un rideau bleu l'ampoule électrique, se coucha de son mieux, désireuse de dormir jusqu'à l'arrêt de la frontière.

II

UN CRIME ETRANGE

LORSQUE le rapide venant de Paris entra en gare, à la station du Nord à Bruxelles, il était exactement 3 heures 10 à la grosse horloge lumineuse qui surmonte le hall.

Un calme endormi régnait à l'intérieur de la gare.

Les quelques voyageurs composant la totalité du convoi, une dizaine à peine, gagnèrent les quais, traînant des valises à bout de bras, d'air las des gens réveillés en plein sommeil et pressés d'aller reprendre bientôt leur somme interrompu.

Le wagon de première classe ne jeta au dehors qu'un couple d'oc-

Le tourniquet franchi, ils devisèrent encore quelques minutes en s'éloignant vers la sortie.

Bientôt le vaste hall fut de nouveau rendu à son silence haletant.

Ce fut vingt minutes plus tard que l'agent Alorie, préposé à l'inspection des voitures, monta à l'intérieur du train qui venait d'arriver.

Ayant parcouru les compartiments de troisième puis de seconde classe, où il ramassa quelques mouchoirs et trois parapluies oubliés, il passa par le soufflet de communication dans l'unique wagon de première classe.

Les trois premiers compartiments étaient vides dans le troisième, l'ampoule brûlait en veilleuse au plafond, une forme enveloppée dormait dans un coin, la tête tournée contre la paroi de la fenêtre.

Le cheminot fit la pleine lumière et s'aperçut qu'il s'agissait d'une voyageuse, laquelle semblait apparemment être plongée dans un profond sommeil.

— Eh, madame ! cria-t-il, nous sommes arrivés, réveillez-vous !

Mais, comme la dormeuse ne répondait pas à son appel, il la secoua vivement et, c'est alors seulement qu'il remarqua que son corps était froid, un froid de pierre qui vous donnait le frisson.

A ce moment, il remarqua les ecchymoses violettes lui meurtrissant le cou.

Il poussa un grand cri :

— Une morte ! en voilà une affaire !

Saisi brusquement d'une terreur panique, ce brave agent des chemins de fer belges, s'enfuit, dégringolant quatre à quatre les marchepieds et tout courant vint conter sa macabre trouvaille au commissaire de la gare.

— Diable ! Diable ! fit le commissaire en se frottant le menton, voilà une affaire qui va nous attirer des désagréments, savez-vous ?

Dix minutes après, le commissaire ayant alerté les agents du poste, pénétra dans le compartiment où la voyageuse inconnue reposait son dernier sommeil.

— Diable ! Diable ! Que va-t-on trouver, savez-vous ?

La jeune femme semblait avoir eu une mort pénible, la contraction de ses traits l'attestait. Ses paupières à demi fermées révélèrent une impression d'horreur indicible.

Dans le sac de la voyageuse on retrouva de menus objets et quelques enveloppes de lettres au nom de Mme Micheline de Ruyter, 24, Square d'Abonie, à Paris.

Le crime ne pouvait faire de doute, la jeune femme était morte étrangement et cela avec une force surprenante.

Le commissaire décida d'alerter immédiatement la police régulière.

Le jour se levait à peine que le corps de Mme de Ruyter était transporté d'urgence au dépôt de l'hôtel de ville.

Le commissaire central de la police bruxelloise, convoqué d'urgence, se montrait très perplexe.

Il avait été réveillé trop matin et s'affirmait grognon.

Il décida qu'il fallait télégraphier à l'adresse trouvée sur la morte et d'autre part, transmettre l'enquête au parquet de la ville haute.

Il bâilla sur son rapport fait dans la lumière incertaine d'un bureau de gare et déclara qu'il fallait garer le wagon, pièce à conviction, sur une voie de garage, afin qu'on puisse faire l'enquête en toute quiétude. Bien entendu, il n'y fallait rien toucher afin qu'il soit possible d'y reconnaître des traces intéressantes. Cette manœuvre fut faite sur les voies d'Ixelles.

LA MORT DU GLADIATEUR

Devant le cirque immense où gronde encor la foule,
Le mirmillon est là, prisonnier du filet ;
De son flanc transpercé, par instants le sang coule ;
Sans se plaindre, il attend que César ait parlé.

Dans sa loge d'honneur où le laurier s'enroule,
Aux colonnettes d'or, l'empereur s'est levé.
Il dégage son bras du manteau qui le moule ;
Vers le vainqueur muet, il tend son poing fermé...

Le blessé, angoissé, regarde — Le rétiaire
A levé son trident — Et soudain, vers la terre,
Le pouce de César se tourne brusquement.

Le terrible trident s'abat et l'homme râle...
Tandis que le vainqueur sort au son des cymbales,
Des valets, sur le sol, traînent le corps sanglant.

EDMOND ESQUIROL.

— C'est entendu, dès demain matin, je vous envoie un bleu pour vous dire que je suis bien arrivée.

— J'ai retenu pour toi une chambre à l'Automatic, en face la gare du Nord. Dès qu'il fera jour, téléphone à Maître Arden, il doit s'occuper de toi durant ton séjour à Bruxelles.

— Rassure-toi, papa, je ne suis plus une petite fille, je ne me perdrais pas !

Le convoi s'ébranlait. Monsieur et Madame Legrand agitaient leurs mouchoirs.

— Adieu ! tu télégraphieras l'heure de ton arrivée que nous venions te chercher !

On se suivit des yeux longtemps, le rapide prenait peu à peu de la vitesse.

Alors Mme de Ruyter ferma la vitre, revint dans son compartiment et commença à faire son petit arrangement pour la nuit, l'oreiller bien collé contre la paroi capitonnée, la couverture dépliée.

Elle se disposait à s'allonger sur la banquette lorsqu'elle s'avisa qu'il régnait dans le compartiment une

cupants, le vieux monsieur à lunettes d'or et le prêtre dont M. Legrand avait parlé à sa fille. Et comme, selon toute apparence, ceux-ci devaient se connaître, ils jetèrent une exclamation joyeuse en se butant l'un à l'autre au portillon de sortie.

— Monsieur l'abbé Jocriss, quelle bonne rencontre !

— Je vois que vous aussi, M. le professeur, vous revenez de Paris ?

— Déplacement professionnel... un de mes grands confrères parisiens avait bien voulu me réclamer en consultation auprès d'un malade. Je compte passer la journée de demain en famille, à Bruxelles, après quoi je rejoindrai Liège.

— C'est comme moi, reprit l'ecclésiastique, c'est aussi un devoir qui a motivé mon voyage, le chef d'une congrégation à visiter... Je suis satisfait de vous avoir croisé, Docteur Mulden... Mais au fait, nous devions être dans le même wagon ?

— C'est probable...

— J'avoue que j'ai fait un bon somme et sans les douaniers d'Etquelines, j'aurais fait une nuit pleine. Il n'est monté personne.

Le bureau de Paris, gare du Nord, prévenu par téléphone, avait déclaré n'avoir délivré pour le train de 21 h. 55 que trois billets de première classe.

Par ailleurs, la gare frontière d'Erquelines, affirma n'avoir délivré aucun billet dans la nuit du 24 au 25 novembre... Le convoi, après avoir subi l'examen obligatoire des bagages et le contrôle des passeports était reparti sans avoir descendu ni pris de voyageurs. Or, comme le rapide ne s'arrêtait plus qu'à Bruxelles, il fallait supposer que le meurtrier de la malheureuse jeune femme n'était descendu que dans la capitale belge.

Or, de toute évidence, ceux-ci n'étaient qu'au nombre de deux.

Une annonce fut aussitôt insérée dans différents quotidiens Bruxellois, notamment dans la « Nation Belge » et « L'Indépendance », afin de prévenir les deux mystérieux voyageurs qu'ils aient à se présenter de toute urgence à la section du parquet au palais de justice où le juge Van der Elst, introduisait l'affaire.

La matinée ne s'était pas écoulée que le juge d'instruction recevait deux coups de téléphone; l'un émanait du docteur Lary Mulden, professeur à la Faculté de Liège et l'autre de l'abbé Joseph Jocriss, vicaire de la paroisse de Ste-Gudule qui, tout deux, se mettaient à la disposition de la justice pour tout interrogatoire utile.

III

LA DEPOSITION

D'UN MALHEUREUX PERE

LORSQUE LA VISITE de M. Henri Legrand, industriel à Paris, fut annoncée au juge Van der Elst, il s'empessa de faire introduire le malheureux père de l'infortunée victime.

Celui-ci revenait du dépôt de la morgue où il venait de reconnaître sa fille. Son visage tiré, la rougeur de ses paupières à peine séchées, attestaient qu'il venait de verser des larmes, tout son être semblait être courbé sous la douleur.

Le juge, malgré ses quelques trente ans de métier, ne put se défendre d'être touché de l'affreux chagrin qu'il voyait devant lui. Il essaya donc de montrer tout le tact désirable dans l'interrogatoire qu'il lui fallait formuler.

Il toussota, ne sachant exactement comment aborder les choses essentielles de sa délicate tâche professionnelle. Il indiqua du geste un siège à son visiteur.

— Monsieur, commença-t-il, les agents de la sûreté bruxelloise viennent de me confirmer ce que nous supposions ce matin, lorsque je dus vous prévenir téléphoniquement... Cette malheureuse jeune femme découverte étranglée dans un compartiment du rapide Paris-Bruxelles, est bien votre fille ?

M. Legrand étouffa un rauque sanglot.

— Hélas ! M. le juge, il n'y a pas d'erreur possible, c'est bien là ma pauvre enfant.

« Ah ! qui aurait pu supposer lorsque je la mettais au train hier soir... »

Le malheureux, incapable de retenir ses pleurs, enfouit sa face dans son mouchoir et resta un moment prostré.

M. Van der Elst attendit que passa cette crise douloureuse, respectant le désespoir si légitime de ce père frappé dans la plus chère de ses affections.

— Pardonnez-moi, monsieur le juge, mais un crime aussi affreux, je puis à peine le réaliser.

Nos Militaires



Le soldat ERICK ERICKSEN, en service actif au pays. Envoi de sa sœur, Mme Robert Grondin, Val Emard, P. Q.



Le soldat HORMIDAS CHAMPAGNE, en service actif outre-mer. Envoi de son amie, Mlle Yvette Jolicœur, 934, rue Montcalm, Montréal, P. Q.



Le soldat PAUL HANNIS, en service actif outre-mer. Envoi de son amie, Mlle Rita Nolet, Odanais, P. Q.



NEREE ROUSSEL, de la R.C.A.F., en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mlle Cécile Roussel, St-Patrice de la Rivière-du-Loup, P. Q.



L'aviateur ROGER LAROCHE, en service actif au pays. Envoi de son frère, M. Maurice LaRoche, 5, rue St-Charles, La Providence, St-Hyacinthe, P. Q.



Le soldat FRANÇOIS ARCAND, en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mlle Raymonde Arcand, La Sarre, Abitibi, P. Q.

— Calmez-vous, monsieur, dit le magistrat d'une voix douce, je suis père aussi et je me rends compte de l'affreux chagrin qui vous bouleverse, mais tentez de dominer votre peine, d'être un homme, de faire appel à toutes vos énergies, pour nous permettre de retrouver le meurtrier de votre fille et de faire justice. Je vous rappelle que le vol n'a pas été le motif du crime !

— Vous avez raison, dit M. Legrand en tamponnant ses yeux, que désirez-vous savoir ?

— Connaissez-vous le but du voyage à Bruxelles de Mme de Ruyter ?

— Certes, ma fille Micheline, demeurait avec nous à Paris, depuis que des motifs intimes et pénibles l'avaient forcée à se séparer de son mari. Depuis trois mois une instance en divorce était en cours. Ma fille se rendait à Bruxelles sur une notification du palais de justice, afin d'avoir, avec son époux, une audience de conciliation.

— M. de Ruyter est un de nos nationaux ?

— En effet, capitaine au 1er régiment de lanciers à Spa.

— Ah ! oui, je sais, excellente famille, ces Ruyter. Des descendants du fameux amiral Hollandais... Je voudrais avoir quelques détails au sujet de ce mariage et de cette séparation. Dans le cas qui nous occupe, il ne faut rien négliger, vous le comprenez.

M. Legrand inclina la tête.

— C'est bien simple, répartit-il d'un ton las, voici quatre ans, lors d'une villégiature que nous fîmes à Ostende, ma fille fit la connaissance au Kursaal, du capitaine Horace de Ruyter. Ils s'éprirent l'un de l'autre, et comme la situation de ce jeune officier semblait présenter toutes les garanties d'honorabilité, nous vîmes ces accords d'un très bon œil. Trois mois plus tard, Micheline était la femme du capitaine et nous crûmes son bonheur assuré pour toujours.

« Hélas ! la lune de miel prenait à peine fin que nous reçûmes, à plusieurs reprises, des missives éplorées de notre enfant.

« Elle ne semblait pas heureuse, elle exhalait des plaintes au sujet de son mari qui la délaissait, passait ses nuits au cercle du casino à jouer de grosses sommes, souvent revenait au petit jour, de méchante humeur, la figure mauvaise, exaspéré par sa malchance.

« Ma fille lui adressa des reproches comme il se devait. Ses récriminations furent mal accueillies. Des scènes fréquentes éclatèrent dans le ménage. C'est alors que M. de Ruyter montra la brutalité dont il était capable : dans un accès de colère, il frappa sa femme si rudement que la malheureuse dut, à plusieurs reprises, s'aliter durant plusieurs jours... Que vous dirai-je, monsieur le juge, un lien d'amour unissait encore ces deux êtres, il y eut une suite de querelles et de raccommodements... tout cela, je ne devais l'apprendre que plus tard, lorsque mon enfant, à bout de forces et de nerfs, se décida à se réfugier près de nous et à demander le divorce. Je vous ai dit la raison qui appelait aujourd'hui ma fille à Bruxelles, une tentative de réconciliation dont elle ne voulait à aucun prix.

— Je comprends... Mme de Ruyter était-elle vraiment décidée au divorce ?

— Sans doute possible...

M. Legrand acheva avec une sorte d'hésitation :

— Je n'ai pas à vous cacher que ma pauvre enfant avait des projets pour l'avenir. Elle songeait, lorsque

son divorce serait prononcé, à refaire sa vie avec un jeune avocat du barreau de Paris.

— Ah! ah! Savez-vous le nom de celui-ci, M. Legrand?

— Certainement! Maître Maurice Berteau, il demeure 1, boulevard Saint-Michel.

— Merci.

Le juge prit des notes puis, relevant la tête :

— D'après vous, qui aurait pu commettre ce crime?

L'industriel eut une crispation de mâchoire et instinctivement son poing se leva comme pour frapper quelqu'un.

— Après ce que je viens de vous dire, M. le juge, il n'y a qu'un seul coupable possible... Le capitaine de Ruyter!

— Sur quoi basez-vous votre opinion...

— Sur les querelles violentes qui avaient lieu dans le ménage. Horace était un garçon impulsif que la colère portait à des extrémités dangereuses.

— Il buvait?

— Oh! non, ce n'était pas l'alcool, il n'en usait pas, mais la fureur le grisait ainsi qu'une boisson forte, lorsqu'il était parti, il ne se connaissait plus. Ce n'était pas, dans le fond, — du moins, je le crois, — un être mauvais, mais sa passion dominante était le jeu et ceux qui se mettaient en travers le portaient à des accès d'humeur poussés jusqu'au paroxysme.

« Pour preuve, je n'en veux citer qu'un exemple :

« Le beau-père de mon gendre, M. Hymens, l'administrateur général de Léopoldville, au Congo, ayant pris sa retraite, était venu habiter avec la jeune couple; ç'avait été pour ma fille une distraction, car M. Hymens est un homme courtois et parfaitement affable. Or, au cours d'une discussion qui éleva le jeune couple dans une de ces tempêtes de reproches qui leur était si fréquentes, l'administrateur général essaya de les séparer et de retenir son beau-fils, prêt à une violence. Celui-ci se jeta sur le vieillard avec une telle brutalité qu'il l'aurait certainement étranglé sans l'intervention plutôt inattendue d'une petite guenon apprivoisée de la race des gibons que M. Hymens avait ramenée avec lui des colonies, et qui le suivait avec la docilité d'un chien.

« Voyant son maître menacé, elle avait sauté sur le cou du capitaine et lui labourant le visage de ses griffes acérées, le força à lâcher prise.

« Par la suite, Horace, dégrisé, reprenant son sang-froid, s'excusa, pénaud et repentant, envers son beau-père et sa femme.

« Et une fois encore, grâce à l'intervention de Margot, — c'était là le nom donné à la guenon, — une trêve de calme régna de nouveau sous le toit désuni.

— Il est, en effet, à retenir le caractère violent du capitaine de Ruyter, mais en y réfléchissant, quel motif aurait bien pu le pousser à ce crime? Puisqu'il ne s'entendait pas avec sa femme, il devait être satisfait de cette inévitable solution en pareil cas, le divorce?

— C'est ce qui vous trompe, M. le juge, mon gendre aimait toujours ma fille, il regrettait profondément ses néfastes emportements. Il n'y a pas une semaine, il écrivait à ma fille, avouant ses torts et lui promettant de s'amender, de devenir le mari irréprochable qu'il aurait dû être, si elle consentait à lui pardonner et à reprendre à ses côtés la vie commune.

« Micheline, entêtée dans sa résolution, ne crut pas devoir répondre à cette missive.

« Trois jours plus tard, nous recevions la visite du respectable M. Hymens qui nous suppliait d'influencer notre enfant dans un sens favorable.

« Pour lui, il n'y avait là que disputes d'amoureux faciles à arranger. Certes, son beau-fils était d'une nature emportée, mais avec un peu de douceur, il serait facile d'en venir à bout.

« Ce vieillard parlait avec une grande conviction qui nous émut ma femme et moi. Notez que M. Hymens, second mari de la mère d'Horace, a presque servi de père à ce dernier et le considère comme son propre fils. Nous tentâmes de faire entendre raison à Micheline, mais au premier mot, elle nous arrêta, une flamme de colère au fond des yeux.

— Comment? s'est-elle écriée avec indignation, cet homme a osé s'entremettre dans une tentative de réconciliation?

« Et comme nous lui faisons remarquer qu'elle n'avait jamais eu à se plaindre de M. Hymens, elle ne répondit pas, éclata en sanglots et hoqueta :

— Non, non, n'insistez pas, jamais je ne reprendrai la vie commune avec Horace... Je déteste cet homme, vous le savez bien... j'aime Maurice Berteau, je ne serai qu'à lui quoi qu'il arrive. J'écirai à mon avocat dans ce sens.

— Bon, alors vos conclusions?

— Ne peut-on supposer que M. de Ruyter, mis au courant par son propre défenseur, de la résolution de Micheline de n'accepter aucun arrangement, et sachant que celle-ci devait être à Bruxelles aujourd'hui pour la tentative de conciliation, n'est venu à Paris, a guetté son départ et profitant de la solitude du wagon, a tenté une explication afin de faire revenir ma fille sur son refus.

« Celle-ci le confirmant, ne peut-on croire que le capitaine, pris d'une de ces fureurs subites qui lui sont coutumières, ne l'ait saisie à la gorge... enfin l'a étranglée sans avoir dessein de le faire... Le meurtre accompli, épouvanté de son acte, il aura fui... je ne sais comment, peut-être en sautant sur le ballast au moment où le train ralentissait son allure...

— Votre suggestion ne manque pas de justesse... beaucoup de choses, en effet, désignent le capitaine de Ruyter pour le meurtrier.

« Cependant, j'ai là, sous les yeux, divers documents affirmant que seuls trois billets de première classe ont été délivrés au guichet de la gare du Nord pour le rapide de 21 h. 55. Par conséquent, le meurtrier ne pouvait être dans le train au moment de son départ de Paris.

— Il pouvait voyager en seconde et par le soufflet de communication...

— Ici, je vous arrête, la porte accédant des secondes aux premières était fermée à clef, le contrôleur pouvait seul l'ouvrir avec son passe-partout spécial.

« Reste la possibilité d'un voyageur monté à la frontière, seul arrêt du rapide avant Bruxelles. Or, Erquelines nous a téléphoné qu'aucun billet n'avait été délivré pour le train de nuit... Aucun, je vous le répète et dans aucune classe? Alors?

— Alors, je ne sais plus, murmura M. Legrand, accablé.

Il ajouta :

— Je me souviens, en effet, que le convoi de première était presque désert. Je suis monté pour installer la



Il Me Faut Travailler Comme Dix!

La rareté de la main-d'oeuvre s'est fait sentir dans notre département, ce qui me tient terriblement occupée. Il me faut être à mon travail, même les "jours difficiles", comme aujourd'hui, par exemple. C'est ça la lutte pour la vie.

Je me lève avec les oiseaux et saute dans l'autobus. C'est comme ça que j'ai débuté. Et Dieu sait combien j'ai alors remercié Modess. Une jeune fille a besoin de *sécurité* pour garder son calme et son sang-froid dans ces circonstances. C'est pourquoi je bénis le jour où j'ai changé pour Modess.

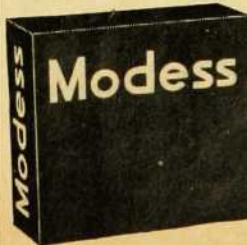


J'ai travaillé sans arrêt pendant tout l'avant-midi pour me retrouver au restaurant avec Suzy, à l'heure du lunch, dévorant sandwiches sur sandwiches. "Par bonheur, je ne sens plus d'irritation, dis-je à Suzy. Pas avec Modess—cette serviette hygiénique est tellement douce et duveteuse". Après avoir dévoré notre repas, nous sommes allées faire quelques emplettes pour notre veillée du lendemain soir.

Et me voilà, fatiguée, mais non à bout. Après une journée harassante, je puis garder mon sourire. Et maintenant, quelle soirée agréable ne puis-je pas passer à la maison. Je sais ce que signifie le mot *sécurité* et j'en suis on ne peut plus reconnaissante à Modess. Cette serviette sanitaire, douce et duveteuse, me permet de vaquer à mes affaires, même les jours les plus énervants.



Besognez avec le Sourire-Changez pour



Modess

valise de ma fille et lui chercher un coin... j'ai aperçu deux voyageurs, un vieux monsieur et un prêtre.

— Ils sont identifiés, l'abbé Jocriss et le professeur Mulden, de Liège.

« Ils doivent déposer, mais m'ont affirmé par téléphone, n'avoir vu personne monter à l'intérieur du wagon... Un peu après la frontière, le docteur Mulden, qui ne pouvait pas dormir et se sentant des fourmis dans les jambes, alla faire un tour dans le couloir. Il remarqua que toutes les portes montraient des compartiments vides... L'abbé dormait à l'autre extrémité du wagon, il déclara de son côté n'avoir entendu aucun bruit.

— Enfin, s'écria M. Legrand, douloureusement, quelqu'un a étranglé ma pauvre enfant... Il faut que la lumière se fasse, toute la lumière !

IV

UN BIZARRE RESULTAT D'ENQUETE

L'ENQUÊTE, qui devait avoir lieu à l'intérieur du wagon garé, devait être faite le lendemain, à neuf heures du matin.

M. Legrand, très souffrant, ne put y assister.

Il s'en excusa près du juge, par un coup de téléphone.

M. Van der Elst allait se rendre à sa mission lorsqu'un messenger lui apporta le laconique télégramme suivant :

« Viens de lire les journaux, suis profondément ému. Ne peux comprendre accusation lancée contre moi. Manœuvres militaires retardent

déposition. Serai Bruxelles lundi.

« Signé, Comte Horace de Ruyter »

— En voilà un qui veut prendre les devants, pensa le juge.

Il mit la dépêche de côté et se rendit à la gare d'Ixelles où ces messieurs du parquet l'attendaient déjà.

Le wagon où avait été perpétré le crime se trouvait sur une voie de garage, presque en pleine campagne. Ce fut donc en toute tranquillité que ces messieurs du parquet purent faire leur enquête.

Rien dans le wagon de première n'avait été bousculé, il se présentait avec sa poussière ordinaire, l'odeur spéciale qui émane de ses banquettes fanées, de ses vitres maculées.

— La fenêtre n'a pas été touchée ? dit l'inspecteur Floch en s'adressant à l'un de ses subalternes.

— Oh ! non, chef, depuis que le corps a été retiré du compartiment, rien n'a bougé.

— Bien, merci !

— Enfin, s'écria le juge d'instruction, il y a une chose incompréhensible dans cette affaire. Je résume : Une jeune femme monte la nuit dernière dans le rapide de « Paris-Bruxelles » la rame de première classe où elle prend place ne contient, outre sa propre personne, que deux voyageurs : le professeur Lary Mulden, de la Faculté de Liège et, l'abbé Jocriss, vicaire de Ste-Gudule, à Bruxelles, — tous deux incapables d'un crime. Aucun d'eux, du reste, ne connaissait la victime. — Or, ils attestent tous deux que personne n'est entré dans le wagon, pas même le contrôleur.

— En effet, je vous prie de constater, messieurs, que la porte de communication entre les secondes et premières classes est hermétiquement fermée.

— C'est exact, reconnut le substitut.

— Sans doute, convint l'inspecteur Floch, mais en admettant toutes vos raisons, c'est-à-dire que personne, matériellement, n'ait pu pénétrer à l'intérieur du compartiment, il faut bien admettre que quelqu'un est venu étrangler Mme de Ruyter ? Or, si cet assassin n'a pu pénétrer par le couloir, sans doute a-t-il pu venir de l'extérieur, par la fenêtre du compartiment ? Notez, M. le substitut, que la vitre est baissée aux trois quarts.

Le magistrat éclata de rire.

— Ainsi, vous pensez qu'un homme a pu passer par cette ouverture ? Permettez-moi de dire que votre supposition est complètement grotesque.

— Pourquoi donc ? se rebiffa le policier, vexé.

— Pour la raison fort simple qu'un enfant de deux ans aurait peine à s'y glisser lui-même ? Alors de là à supposer qu'un homme...

Floch, vexé, pinça les lèvres :

— Il se peut, M. le substitut, que personne ne soit rentré par la vitre baissée, mais alors, il faut prouver que l'assassin a pénétré par le couloir du wagon. Or, nous avons deux témoignages formels, celui de l'abbé Jocriss et celui du professeur Mulden, personne, absolument personne n'est monté dans le wagon de première depuis Paris. Convient-il alors de supposer qu'un esprit invisible a étranglé Mme de Ruyter... c'est assez invraisemblable...

Le juge et le substitut eurent un geste d'agacement.

— Evidemment, la solution n'était pas facile à résoudre : d'un côté, l'assurance formelle que nulle personne n'avait vu, en dehors de celles connues, pénétrer à l'intérieur du compartiment ; de l'autre, l'impossibilité d'admettre qu'un homme eut pu s'introduire par l'orifice du carreau, large à peine de vingt centimètres.

L'inspection, qui dura une partie de la journée, ne put résoudre ce dilemme, ou admettre qu'un être humain se soit introduit par la vitre baissée, ce qui était matériellement impossible... soit qu'un individu se soit glissé à l'intérieur du couloir, ce qui paraissait plus invraisemblable encore, si on en croyait les témoignages, les portes de communication fermées à clef, enfin l'absence de délivrance de billets aux gares où le rapide avait fait halte.

— Cette affaire est inexplicable, dit M. Van der Elst, en rangeant méthodiquement ses papiers à l'intérieur de sa serviette de cuir, je crains fort qu'elle ne nous occasionne bien des soucis.

V

LE DESEPOIR D'UN AMOUREUX

CLAUDE PRINCE, le détective radiesthésiste, ouvrit la porte de son cabinet et se trouva en face d'un jeune homme pâle à l'allure distinguée.

Celui-ci se leva vivement à l'entrée du détective, prit place sur le fauteuil que Claude lui désignait du geste.

— Vous avez demandé à me parler, monsieur, je vous écoute.

Le visiteur parut hésiter une seconde, une légère rougeur colora ses joues, il dit enfin d'une voix qui tremblait :

— Ma carte de visite a dû vous apprendre mon nom...

— En effet, M^e Maurice Berteau, avocat à la cour de Paris... mais cela ne m'apprend pas le but de votre visite ?

— J'y arrive... vous n'êtes pas, M. Prince, sans avoir entendu parlé du crime épouvantable commis l'a-

vant-dernière nuit dans le rapide Paris-Bruxelles ?

— Crime assez bizarre selon moi.

— Attentat très explicable au contraire...

— Voyons, vous savez quelque chose ?

— Il ne s'agit point particulièrement de moi, monsieur, car bien que les journaux ne m'aient désigné que sous des initiales, je suis celui qui devait épouser, après son divorce, Mme de Ruyter... Mais je crois qu'il est préférable de tout vous narrer. Dès le début de notre liaison... (j'ai rencontré la victime la saison dernière alors que je séjournais à Spa, pour y faire une cure de santé). Je remarquais souvent cette jeune femme aux yeux tristes qui venait s'asseoir à l'écart, sous les ombres du parc.

« Nous nous rencontrâmes souvent par la suite, soit à la promenade de la Grande Duchesse, soit sur le chemin forestier, si pittoresque, montant vers Annette et Lubin.

« La solitude de la promeneuse m'intrigua.

« Je m'intéressai à elle, cependant son air convenable et réservé me tenait à distance. Une circonstance inattendue devait nous permettre de lier connaissance. C'était un après-midi où j'avais été excursionner sous bois du côté du lac de Warwartz. Soudain, j'entends une course éperdue, je me retourne et j'aperçois ma belle inconnue qui se jette presque dans mes bras en s'écriant :

— Je vous en prie, monsieur, protégez-moi. Ah ! l'affreuse bête !

« Presque à la même seconde, je vois surgir, dans le sentier, une guenon au masque bleu de l'espèce des gibons qui s'appretait à sauter sur la jeune femme qu'elle fixait de ses petits yeux jaunes où il me semblait lire de la colère, en même temps une voix d'homme s'essouffait :

— Ici, Margot, ici, tout de suite !

« La bête, interloquée par ma présence, prit le parti d'obéir à la voix de son maître.

« Alors je vis paraître un vieillard assez grand, au teint basané, vêtu avec une certaine élégance d'un complet de flanelle blanche.

« Il attrapa la guenon par son épais collet de fourrure et lui passa au cou une chaînette de métal. Après quoi il gourmanda la bête dans un dialecte barbare auquel je ne compris rien.

« Puis il vint vers moi et me remercia d'avoir protégé sa belle-fille. Il se présenta et c'est ainsi que je sus qu'il était M. Sylvere Hymens, beau-père du capitaine de Ruyter.

— Prenez mon bras, ma chère, fit-il. A présent, Margot est enchaînée... Vous savez, du reste, que cette bête n'est pas méchante !

— Monsieur me reconduira, fit vivement Mme de Ruyter, et nous fîmes route ensemble.

« La glace rompue, nous nous rencontrâmes journellement... enfin, que vous dirai-je, nos cœurs battirent à l'unisson. Micheline me confia l'horrible déception de son ménage, la vie solitaire que lui faisait son mari, les brutalités dont il se rendait coupable envers elle.

« Je la pressai de divorcer, mais elle semblait hésiter encore, retenue par je ne sais quel scrupule.

« Un après-midi, je la vis arriver en larmes. Elle s'accrocha à moi avec des spasmes nerveux.

— J'en ai assez ! assez ! cria-t-elle, je suis à bout, je n'en puis plus !

« Et comme je l'interrogeai doucement, elle jeta :

— Ah ! le vieux porc ! le vieux dégoûtant !

« A mots entrecoupés, j'appris que, profitant des absences de son mari, M. Hymens lui faisait la cour et ne désespérait point d'arriver à ses fins. N'avait-il pas tenté ce jour même de l'outrager.

— Avez-vous révélé les agissements de cet homme à votre mari ? fis-je au comble de l'indignation.

— Horace ? Il y a longtemps qu'il sait tout. Il feint de ne pas croire à mes propos, me traite d'exagérée et jure que mon beau-père est un parfait galant homme ?

« C'est sur cette conversation pénible que je décidai Micheline à partir le soir même se réfugier à Paris chez ses parents...

— Un mot, interrompit Claude Prince, connaissez-vous personnellement le capitaine de Ruyter ?

— Personnellement, non, je l'avais aperçu quelque fois au cercle du casino, dans les salles de jeux. D'ailleurs le temps qu'il ne donnait pas au service, se passait là. Horace de Ruyter rentrait fort peu chez lui, quelques heures à peine pour l'heure des repas, ensuite, on ne le revoyait plus qu'au petit matin.

— Quel homme était-ce ?

— Plutôt joli garçon, un type de flamand un peu roux ; impeccable et élégant dans sa mise. Je comprends parfaitement la passion qu'il inspira à ma pauvre Micheline, lors de son mariage.

Le détective réfléchissait.

— A présent que l'essentiel est dit, M. Berteau, dites-moi ce que vous attendez de moi ?

— Votre concours pour faire la vérité sur cette affreuse affaire. Pour moi, à présent, le cœur est mort à jamais, car je ne pourrai aimer aucune femme comme j'aimais Micheline... mais je ne veux pas que sa mort reste impunie.

— Que voulez-vous dire ?

— Il n'est que trop certain que la police belge essaie d'étouffer l'affaire. Tout d'abord et d'après les révélations de M. Legrand, on sembla accuser M. de Ruyter... et puis, comme par enchantement, on prouva clair comme le jour, que celui-ci n'y était pour rien, n'ayant pu pénétrer dans le wagon. Il n'est, hélas ! que trop certain que le brillant capitaine de lanciers, bien apparenté, appartenant à une grande famille du pays, ne jouisse d'un privilège spécial.

— Vous semblez accuser le capitaine de Ruyter ?

— Oui, formellement. C'est lui qui, dans un accès de jalousie, a tué sa femme !

Il poursuivit, fièvreusement :

— Quand je songe à la comédie grotesque de ce criminel qui croit se sauver du soupçon en jouant les maris inconsolables, je trouve cela à la fois navrant et burlesque. Tenez, M. Prince, jetez les yeux sur le dernier numéro de « L'Indépendance » et dites-moi ce que vous en pensez !

Claude déplia le journal et regarda en première page plusieurs clichés photographiques sous lesquels s'étaient ces légendes :

« Le capitaine de Ruyter se rendant chez le juge d'instruction. — Sa déposition. — J'aimais ma femme de tout mon cœur, déclare-t-il... Vous voyez devant vous un homme éperdu de douleur ! »

« Le capitaine de Ruyter à la morgue de Bruxelles. »

Cette photo représentait le mari de la victime agenouillé devant la dalle où reposait la dépouille de la jeune femme sanglotant, la tête dans son mouchoir.

— Qu'en dites-vous ? interrogea le jeune avocat, sur un ton de raillerie douloureuse. Voici un mari qui a tout

(Lire la suite page 16)

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, DU SAMEDI et du FILM

CHOWDER AUX LEGUMES

Couper en dés 2 petites tranches de lard salé et faire chauffer jusqu'à ce que bien doré. Ajouter 1 oignon émincé, 2 tasses de pommes de terre coupées en dés, 1 tasse d'eau bouillante. Laisser cuire jusqu'à ce que les pommes de terre soient bien tendres. Ajouter 1 boîte de blé-d'Inde, 3 tasses de lait et laisser cuire ¼ d'heure. Saler et poivrer et parsemer de persil frais.

RIZOTTO AUX TOMATES

Faire fondre dans un poêlon 2 c. à tb. de saindoux, y faire dorer légèrement 1 oignon moyen émincé, ajouter 2 c. à tb. de riz bien lavé et égoutté. Tourner en tous sens et verser 1 tasse d'eau bouillante et 1 tasse de pulpe de tomates. Laisser cuire 40 à 45 minutes à feu très doux. Servir bouillant avec des pommes de terre lyonnaises.

POMMES DE TERRE LYONNAISES

Couper en tranches les pommes de terre qui seront cuites du midi, les faire sauter à la poêle dans 2 c. à tb. de saindoux et jusqu'à ce qu'elles soient bien dorées. Servir avec le rizotto et saupoudrer de persil frais.

BISCOTINS A LA FARINE D'AVOINE

Défaire en crème ½ tasse de végétaline, y ajouter ¼ de tasse de cassonade puis 1 œuf et bien battre. Tamiser de la farine, en mesurer 1 tasse et la tamiser de nouveau avec ¼ de c. à thé de bicarbonate de soude, 1 c. à thé de cannelle moulue et ½ c. à thé de clou. Ajouter au premier mélange avec 2 c. à tb. de lait. Incorporer en dernier lieu 1 tasse de farine d'avoine roulée. Jeter par cuillerées sur une tôle beurrée, aplatir avec une fourchette et cuire à 375° F. jusqu'à ce que bien doré.

POTAGE AUX LEGUMES

Faire fondre dans une casserole 2 c. à tb. de végétaline ou graisse de cuisine. Ajouter 2 c. à tb. de farine grillée et bien brasser jusqu'à ce que le mélange soit crémeux. Ajouter 1 tasse de carottes et 1 tasse de navets coupés en dés, 2 tasses de choux et 1 oignon moyen. Verser sur ces légumes 2 pintes d'eau froide et 1 c. à tb. de gros sel. Laisser cuire 1 heure. Ajouter 3 c. à tb. de riz bien lavé et prolonger la cuisson encore ½ heure. Le potage sera cuit quand tous les légumes surnageront dans le bouillon. La farine grillée communique le goût de viande au potage.

AGNEAU AUX PETITS POIS

Couper en gros dés 2 livres d'agneau dans l'épaule. Faire chauffer dans un petit chaudron de fer ou une casserole épaisse ¼ de livre de lard maigre. Saupoudrer au fond de la casserole ½ c. à thé de sucre pour obtenir une belle coloration, y mettre la viande et remuer en tous sens. Ajouter 1 oignon coupé en rouelles ainsi qu'une carotte, du sel, du poivre, 1 feuille de laurier, quelques grains de muscade. Couvrir d'eau chaude, 2 tasses environ et laisser cuire jusqu'à ce que la viande soit tendre, 1½ heure environ. ¼ d'heure avant la fin de la cuisson, couler 1 boîte de petits pois, mettre l'eau dans le potage et ajouter les pois à l'agneau. Servir sur des assiettes bien chaudes avec des pommes de terre nature.

SALADE ORIENTALE

Hacher des feuilles de laitue bien croquantes ainsi que des feuilles de céleri et de persil, mais ce dernier en très petite quantité. Saler, poivrer, asperger de 2 c. à tb. d'huile et de 2 c. à tb. de vinaigre. Bien mélanger à l'aide de 2 fourchettes. Saupoudrer un peu de menthe séchée et pulvérisée. Servir aussitôt.

SHORT-CAKE AUX POMMES

Défaire en crème ¼ de tasse de végétaline. Y ajouter ½ tasse de sucre et brasser pour obtenir un mélange bien crémeux. Ajouter 1 œuf et bien battre. Tamiser de la farine et en mesurer 1½ tasse. Ajouter 2½ c. à thé de poudre à pâte, ¼ c. à thé de sel et tamiser de nouveau. Ajouter au premier mélange alternant avec ½ tasse de lait. Aromatiser avec 1 c. à thé de vanille. Verser la pâte dans 2 assiettes à gâteau beurrées et cuire à 375° F. 20 à 25 minutes. Démouler, refroidir et garnir de beurre de pommes.

BEURRE DE POMMES

Laver et couper en morceaux 8 à 10 pommes. Cuire avec ½ tasse d'eau jusqu'à ce que tendres. Passer en purée. Remettre sur le feu avec ½ tasse de sucre et cuire jusqu'à ce que ce soit épais. Laisser refroidir et mettre entre le gâteau. Garnir le dessus de crème fouettée et de beurre de pommes.

Ne vous en faites pas,
OXO VOUS TIRERA D'EMBARRAS



ASSURÉMENT... nous savons que la tenue de maison est une tâche formidable. Vingt et un repas par semaine... les disettes auxquelles il faut faire face... et toutes les rations à calculer pour la famille.

Mais ne vous en faites pas, Madame... quand tout ceci vous tracasse au point d'envoyer tout promener, prenez une réconfortante tasse d'OXO fumant. En le dégustant, vous verrez combien il est facile de dresser les menus de la semaine. OXO vous aidera à faire plus de sauce, ajoutera de la saveur et de la valeur nutritive aux ragoûts, et produira une soupe nourrissante et riche en vitamines quand vous l'aurez ajouté à votre eau de légumes.

Le Chef OXO dit:

"Voici une excellente soupe pour vous tirer d'embarras... savoureuse, différente, nutritive."



SOUPE AUX POMMES DE TERRE (POUR 4 PERSONNES)

2 tasses de lait
2 tasses d'eau
2 Cubes OXO ou 2 c. à thé de Fluid OXO
3 tranches d'oignon
2 tasses de pommes de terre pilées
2 cuillerées à soupe de beurre
2 cuillerées à soupe de farine
1 cuillerée à thé de sel—poivre au goût

Faites chauffer le liquide avec l'oignon, vous servant si possible de l'eau des pommes de terre. Ajoutez l'OXO. Si ce sont des Cubes, laissez dissoudre. Ajoutez les pommes de terre. Faites fondre le beurre, ajoutez la farine, l'assaisonnement et faites cuire jusqu'à consistance homogène. Ajoutez la mixture de soupe. Faites cuire 3 minutes. Servez et saupoudrez de persil ou de paprika.



Bouteille de 5½ onces—20 cubes OXO
Bouteille de 11 onces—40 cubes OXO

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 629

Problème No 628

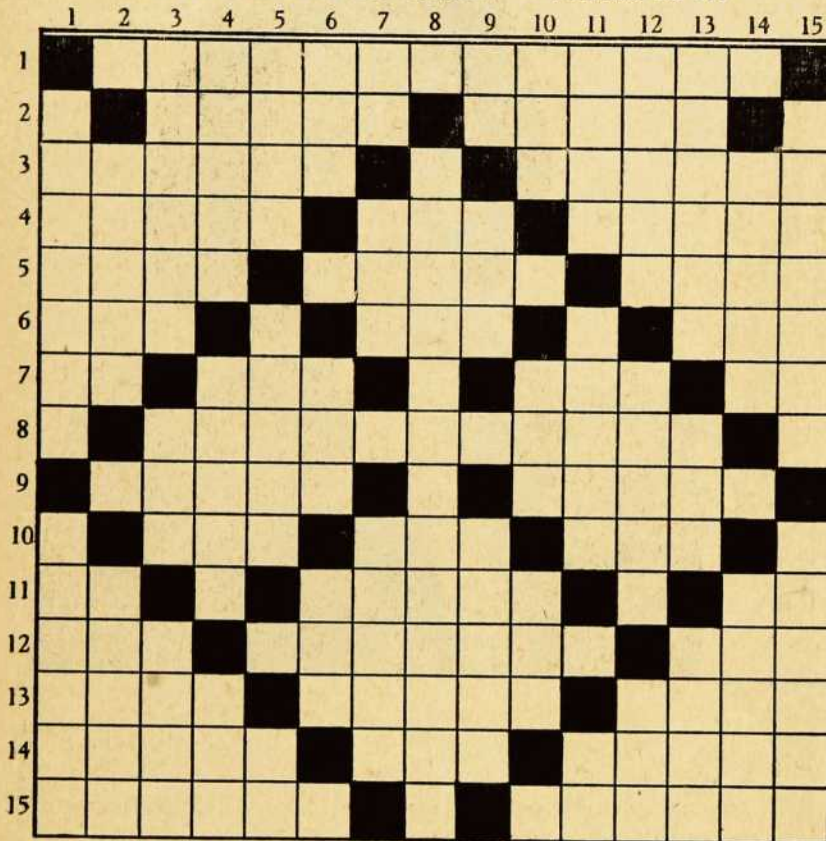
Mlle Lucienne Bergeron, Roberval, P. Q.;
M. Arthur Giguère, 43, rue St-Laurent, Louiseville, P. Q.; Mlle A. Carrière, 226, rue Rielle, Verdun, P. Q.; Mlle Germaine Jobin, 86, Ave. DeSalaberry, Québec, P. Q.; Mlle Marie-Ange Binette, 61a — 15ième avenue, Lachine, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

M	A	T	I	E	R	E	E	B	R	A	S	E	R
A	G	E	T	A	P	O	T	E	E	A	U	E	
L	A	S	A	L	I	C	O	R	N	E	T	A	
T	M	U	G	E	S	C	E	A	N	S	L		
R	A	R	E	S	B	T	I	R	E	T			
M	A	C	I	S	P	A	R	S	U	R	O	S	
O	T	H	E	P	I	L	A	F	E	P	I	E	
N	I	O	V	A	L	I	S	E	S	E	L	U	
T	O	N	S	L	E	S	E	R	A	N	E	L	
A	N	N	A	L	T	E	R	D	U	T	T	E	
I	N	E	S	C	S	P	P	I	T	T			
S	E	S	B	O	N	C	E	P	N	E	T		
O	R	P	I	L	O	S	E	L	L	E	S	E	
N	T	I	S	I	I	O	I	S	E	S			
D	E	C	E	N	T	F	R	E	T	T	E		

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 630



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom _____
Adresse _____
Localité _____ Province _____
Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

- Dimanche qui précède le premier dimanche du carême.
- Pousse des jeunes arbres au printemps. — Personne qu'on détient comme une espèce de gage.
- Adjectif numéral ord. de un. — Déclaré nul.
- Utiles. — Essor. — Conformément à.
- Epouse de saint Joachim. — Garnir, en général. — Père de Ramses II.
- Sans ornements. — Première femme. — A lui.
- En les. — Chef-lieu de l'Hindoustan. — Portion de circonférence. — Pronom personnel.
- Qui a la faculté de faire germer.
- Morceau de laine qui sert à envelopper un enfant au maillot. — Nom général et vulgaire des oiseaux de proie nocturnes.
- Colère. — Exsudat pathologique. — Sans surcharge.
- Interjection. — Lumineux. — Note de musique.
- Soulèvement puissant et soudain des eaux de la mer. — Anneau d'une chaîne. — Monnaie de cuivre.
- Chemins pratiqués dans un marais salant. — Bandes de fer sur lesquelles s'emboîtent les roues des tramways. — A le moyen.
- Qui ne dure qu'un an. — Sainte. — Soutenir des plantes avec des rames.
- Propre au lion. — Egarement causé par la fièvre.

VERTICALEMENT

- Garnir de tissus de soie. — Actrice française, née à Lorient.
- Roi légendaire de l'Assyrie, (200 ans avant J.-C.) — Aversion.
- Peuple de l'ancienne Germanie. — Jovial. — Amiral vénitien (1338-1418).
- Impératrice de Byzance, morte en 803. — Manière. — Saint, en espagnol.
- Mots servant à désigner les personnes. — Fait manger avec excès une personne. — Mesure chinoise.
- Pronom relatif. — Principe de la vie. — Conjonction.
- Note. — Parcourue des yeux. — Courbas.
- Etat d'une maison religieuse où l'on vit sous une règle.
- Librement. — Dépôt des liqueurs fermentées. — Poème satirique chez les Grecs.
- Lettre de l'alphabet grec. — Ville de Belgique. — Peigne qui garnit le métier de tisserand.
- Marque privation. — Ce qui bride un organe. — Terminaison.
- Produits par l'action du feu. — Corps solides à six faces. — Pieu aiguisé par un bout avec lequel on supplie en Orient.
- Tas de foin. — Gaz stomacal. — Préfixe.
- Jeux de hasard qui se jouent avec des cartons numérotés. — Favoriser.
- Femmes de qualité attachées au service d'une princesse d'Espagne. — Pièce de bois équarrie.

LE CRIME DU RAPIDE

(Suite de la page 14)

fait pour éloigner de lui sa femme, qui l'a délaissée, bafouée, battue, et qui, aujourd'hui, se pose à l'époux inconsolable, sans doute sur la suggestion de son avocat, — croit-il bon d'attendrir par ce moyen, les âmes sensibles!

Claude Prince secoua la tête.

— Je crois, comme vous, M. Bertheau, qu'une lourde charge pèse sur le capitaine de Ruyter.

« Il se peut aussi que son influente parenté essaye de le tirer d'affaire... mais il y a aussi un fait très évident... en admettant que je puisse, grâce à mon pendule, établir en dépit des apparences...

— Truquées, M. Prince...

— Si vous voulez... Donc, admettez que le capitaine soit coupable, j'aurai contre moi toute la police et la magistrature belges et une fois de plus, on me traitera de charlatan...

— Oh! cela m'est égal, fit le jeune homme, en haussant les épaules, ma fréquentation des chambres d'assises m'a suffisamment permis de me rendre compte de vos talents, j'ai entièrement foi en vous, M. Prince, vos preuves seront les miennes.

— Et si le capitaine est coupable?

— Je le provoquerai en duel... S'il refuse, je le tuerai. Pour le reste, on fera de moi ce qu'on voudra... Depuis que Micheline a cessé d'exister, la vie ne m'importe plus!

Il insista d'un ton douloureux:

— Promettez-moi de me dire la vérité...

— Soit, je vous en donne ma parole. Ce soir, je partirai pour Bruxelles par le rapide de 21 h. 55.

Il ajouta, en souriant:

— Et j'ai la conviction que personne ne m'étranglera en route!

VI

UNE AUTRE VERSION DU CRIME

CLAUDE PRINCE s'était éveillé en arrivant à Bruxelles. Il sauta du wagon frais et reposé et dès qu'il eut gagné la place Charles Rougier, qui fait face à la gare du Nord, il hêla, le long du trottoir, un cocher endormi dans le col relevé de sa haute pélerine, l'une de ces pittoresques figures de la capitale belge, ces cochers hippomobiles, vêtus de redingotes déteintes et de chapeaux haut de forme sans reflet.

— Où faut-il vous conduire, si vous plaît? dit l'automédon en secouant ses bras engourdis.

— Conduisez-moi par les nouveaux quartiers, en bordure de la forêt de Saigne, vers Ixelles.

— Diable! c'est loin, fit le bonhomme, dont le sympathique accent belge résonnait ainsi qu'une trompette, ma cocotte n'a plus vingt ans. Enfin, si vous donnez une bonne main?

— Entendu!

Le détective monta à l'intérieur de la boîte roulante et le fiacre s'ébranla, traversant des quartiers déserts.

Le long de l'avenue Louise, quartier aristocratique, les hôtels particuliers dormaient derrière leurs volets fermés.

On longea le bois de la Cambre, puis on absorba le faubourg d'Ixelles, lui aussi plongé dans une torpeur endormie.

— Arrêtez-vous ici, dit le détective en tapant au carreau.

Il mit pied à terre, paya généreusement le conducteur et demanda d'un air indifférent:

— Ne sommes-nous pas près de la voie de garage? N'est-ce pas ici qu'on a mis le wagon dans lequel est morte cette malheureuse jeune femme?

— Vous dites bien, monsieur, c'est là, derrière le rideau d'arbres, presque en pleine campagne. Mais, maintenant, la police, vous savez, a sa conviction.

— C'est le mari qui a fait le coup?

— Au contraire, ce n'est pas lui...

— Qui est-ce, alors?

— Ah! dame! je ne sais pas, savez-vous? La police doit avoir son idée donc?

Claude Prince était renseigné sur l'essentiel; c'est-à-dire du lieu exact où se trouvait le wagon. Il laissa la voiture s'éloigner, puis lorsqu'il fut certain que personne ne fréquentait le voisinage, il marcha à pas pressé vers la station de garage.

Cet endroit ne lui était pas inconnu. Maintes fois, au cours de ses enquêtes, il avait dû aller à Bruxelles et cette banlieue d'Ixelles lui plaisait pour la mélancolie tendre de son paysage dégagé.

Il coupa à travers bois, gagna la grande route.

La nuit était claire, très froide, le martèlement de sa marche avait sur le sol dur une sourde résonnance.

Il arriva bientôt en bordure de la voie de garage. Celle-ci s'amorçait sous la futaie dépouillée, l'enclos qui la bordait était composé d'une mince palissade de bois, écroulée par endroits.

Ce fut, pour le jeune détective, un jeu que d'escalader l'obstacle.

Il n'y avait pas à se tromper; le wagon de première était là, au milieu du lacs de voies ferrées, la lune froide argentait son beau vernis tout neuf.

Claude traversa lentement le terrain empli d'herbes bordant la voie, puis en deux enjambées gagna le wagon, escalada les marchepieds et fut à l'intérieur.

— C'est un plaisir de travailler ici, sourit-il. On est comme chez soi.

Le grand silence du dehors semblait répondre en échos à sa réflexion.

— Voyons, murmura-t-il, l'information des journaux est très catégorique... Le troisième compartiment en venant de gauche.

Il fit un pas, puis deux...

Brusquement, il s'immobilisa contre la paroi du couloir.

Il parvenait à proximité du compartiment où le crime avait été commis, quand il lui sembla entendre, partant de l'intérieur du compartiment où il se rendait, un sord et convulsif sanglot.

Prince se félicita de ne point avoir obéi à sa première impulsion qui était d'allumer sa lanterne électrique de poche. Il assura dans sa main son browning et à pas feutrés se glissa prudemment vers le troisième compartiment.

Les plaintes, à présent, lui parvenaient distinctement, mais il lui était impossible de voir l'occupant. La porte roulante en était hermétiquement close et les rideaux tirés sur les vitres.

Claude s'immobilisa un instant, puis sortant de sa poche son revolver, fit glisser la coulisse de la porte et cria, l'arme braquée:

— Haut les mains où je tire!

En même temps, sa main libre faisaient jaillir un faisceau lumineux de sa lampe électrique.

L'homme qui se trouvait là, écroulé sur les coussins, portait l'uniforme des lanciers.

— Le capitaine de Ruyter ! s'exclama Claude Prince.

— Vous qui me connaissez si bien, qui êtes-vous ? riposta l'officier d'un ton amer, cependant qu'il considérait avec une curiosité douloureuse le nouveau venu.

VII

L'ETRANGLEUR

LE RADIESTHÉSISTE abaissa son arme.

— Excusez-moi, capitaine, je me présente : Je m'appelle Claude Prince, je suis détective radiesthésiste... le meurtre qui a été commis ici sur la personne de votre malheureuse femme m'intéresse au plus haut point, et comme je doute que la police officielle me laisse opérer tranquillement dans ce wagon interdit, je passe outre et je fais de nuit, ma petite enquête.

L'officier s'était redressé et tendait la main au nouveau venu :

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, M. Prince... Ah ! si vous pouviez découvrir quelque chose ? Vous l'avez su sans doute par la presse, la police est impuissante à établir la moindre piste... on m'a d'abord soupçonné et j'avoue que ma conduite passée en donnait tous les droits, mais j'ai pu heureusement établir un alibi certain. Cette nuit-là, j'étais de garde au quartier de mon régiment... Malgré cela, je m'accuse d'être l'auteur involontaire de ce crime atroce ! Si j'avais eu l'énergie de réagir contre ma funeste passion du jeu, je n'aurais pas perdu, à la fois, l'amour de ma femme et la vie de ma compagne bien-aimée.

Sur cette déclaration le capitaine de Ruyter sanglota de nouveau.

— Ah ! poursuivit-il, je suis un misérable, un être faible et sans honneur !... C'est à présent seulement que je comprends tout ce que j'ai perdu !

— Vous aimiez donc votre femme ?

— Plus que la vie !

— Pourquoi agissiez-vous envers elle comme vous le faisiez ?

— Je vous le répète, j'étais un joueur invétéré, cette affreuse passion m'enlevait toute notion de la vie réelle... ma nature est violente, je ne pouvais admettre que Micheline se mette en travers de ma folie !... Je vous en prie, M. Prince, couvrez le coupable et, sur la tête de ma chère morte, je vous jure qu'elle sera vengée !

— Eh bien ! soit, M. de Ruyter... laissez-moi manœuvrer mon pendule sur cette banquette afin d'avoir une précision... mais je crois, d'ores et déjà, connaître le coupable !

— Se pourrait-il ?

— Chut !...

Le radiesthésiste ayant sorti son pendule de la poche de son veston, l'agita au dessus de l'angle gauche du compartiment où le corps de la jeune femme avait été retrouvé.

— Alors ? questionna anxieusement l'officier de lanciers.

— Alors ma supposition se trouve corroborée par les ondes...

— Quel est cet homme ?

— Pardon, capitaine, ce n'est pas un homme.

— Comment ? Une femme alors ?

— Pas davantage !

— Expliquez-vous ?

Claude considéra M. de Ruyter et déclara gravement :

— Votre femme n'a pas été étranglée par un être humain... Mais par une bête... un singe très probablement !

— Un singe, dites-vous... mais alors, voyons !...

— Ne cherchez pas, capitaine, Mme de Ruyter a été sauvagement étranglée par Margot, la guenon de la race Gibon, appartenant à votre beau-père, M. Sylvere Hymens, ancien administrateur colonial du Congo !...

— Comment ?... Je ne comprends pas ? Comment la guenon se trouvait-elle dans le compartiment ?

— Elle ne s'y trouvait pas au départ du train, mais M. Hymens se trouvait en troisième classe avec l'animal. Lorsque votre beau-père fut convaincu que votre femme était seule dans son compartiment, il a tenté de parvenir jusqu'à elle par les soufflets, mais cela lui a été impossible car, ainsi l'a prouvé l'enquête, les portes de communication, étant fermées à clef...

— Alois ?

— Alors, lorsque le convoi a stoppé à Erquelines, unique arrêt, M. Hymens est descendu sur le quai pour se rendre compte comment il lui serait possible de rejoindre votre femme, et de la harceler de son ignoble passion, comprenant que cela ne lui serait pas possible, il s'avisait à ce moment que la vitre du compartiment était à moitié ouverte, une idée de maniaque lui vint à l'esprit, il lâcha sa guenon qui, par les marches extérieurs, gagna le compartiment où se trouvait Mme de Ruyter, entra par la fenêtre et, tandis que confiante, votre femme s'adonnait au sommeil, la singesse l'a étranglée !... Et j'en précise la raison. Depuis longtemps votre femme était le sujet de la haine particulière de l'animal, car Margot, élevée par M. Hymens dans les forêts du Congo, ne souffrait point de rivalité, or, pour elle, dans son intelligence obscure de bête, Mme de Ruyter en était une, puisque depuis que votre beau-père était possédé pour elle d'une morbide passion, il ne cessait de la brutaliser.

— Mon Dieu !... Je n'aurais jamais pu croire !... C'est vrai que ma pauvre Micheline... mais je ne pouvais admettre cela... mais cet affreux vieillard l'aimait, comment a-t-il voulu sa mort, car il savait bien que la guenon la tuerait ?

— Il préférerait la voir morte que de ne plus la revoir. Or, il savait que votre femme était décidée à divorcer et à épouser un jeune avocat, M^e Maurice Berteau.

« L'idée de la savoir entre les bras d'un homme aimé le rendait fou ! C'est pourquoi il n'a pas hésité à se servir de la complicité instinctive de la guenon pour l'empêcher de réaliser ses projets.

— C'est affreux ! Je vous jure que M. Hymens sera châtié. Il n'est pas mon père et à mon tour, je n'hésiterai pas à faire justice !

— Non, M. de Ruyter, croyez-moi, fit doucement le détective, la mort n'ajouterait rien au châtiement de ce misérable... Son supplice ne fait que commencer. Il aimait votre femme, il ne pourra plus l'oublier... jamais... Un jour ou l'autre, il tuera sa singesse et se fera justice, comme il se doit. Voyez-vous, capitaine, il y a, dans ce drame, une part d'instinct animal qui, lorsqu'on y pense, vous fait frissonner.

MARCELLE-RENÉE NOLL

"Tout le monde dit que tu es l'esclave de cet enfant!"



1. Cette remarque, venant de ma belle-soeur Julie, me piqua au vif. Et pour mettre le comble, elle me reprocha toutes les choses spéciales que j'ai pour Bébé: "Jusqu'à un laxatif spécial!" dit-elle, "c'est absolument ridicule!"



2. "Alors tu crois", lui répondis-je, "que je gâte cet enfant! Eh bien, ma chère, laisse-moi te dire que c'est notre médecin qui m'a conseillé tous ces soins spéciaux. Le système délicat d'un bébé peut être aisément dérangé.



3. "C'est pourquoi il recommande un laxatif spécial, fait exclusivement pour les enfants—le Castoria! Il dit que ne contenant pas d'ingrédients violents, ce laxatif est bénin et sûr. J'avoue que pour ma part je le trouve très efficace.



4. "Et si ces renseignements peuvent t'intéresser, j'ajouterai que le Castoria ne dérange aucunement l'estomac de Bébé, ni ne nuit à son appétit ou à sa digestion. Tu comprends maintenant pourquoi j'insiste pour avoir un laxatif fait spécialement pour les enfants?"



5. Plus tard, passant à la pharmacie avec Julie, le pharmacien nous dit qu'il recommandait le Castoria pour les enfants jusqu'à l'âge de 10 ans. "Surtout en ce moment, où les rhumes sont si fréquents", dit-il, "il aide à assurer une bonne élimination, précaution qui est très importante".



6. J'achetai la grosse bouteille de famille parce qu'elle est plus économique et, revenue à la maison, je donnai du Castoria à Bébé, qui avait besoin d'un laxatif. "Regarde un peu comme il en aime le goût", fis-je remarquer à Julie. Celle-ci ne put s'empêcher d'avouer que je l'avais convaincue!

CASTORIA

Laxatif BÉNIN, préparé spécialement pour les enfants.



Tous les médecins reconnaissent que le séné, le principal ingrédient dans le Castoria, jouit d'une excellente réputation en médecine.

L'expérience a prouvé que le séné produit surtout son effet dans le gros intestin et qu'il dérange ainsi très rarement l'appétit ou la digestion. Bien dosé, il facilite l'élimination sans provoquer ni coliques ni irritation.

● Notre Feuilleton

L'Injuste Châtiment

Par François de Méryllon

QUOIQUE Barbe-Rouge et ses compagnons soient insensibles à tout et combien peu ils connaissent la crainte, en entendant ces mots et en voyant la pâle jeune fille un peur les prend.

C'était comme si une voix surhumaine avait parlé, comme si cela avait été un avertissement céleste.

Tout de même ce ne pouvait faire une impression durable sur ces hommes.

Barbe-Rouge, honteux du moment de crainte, se met à rire brutalement et toute la bande fait de même.

— Ah ah ! petite ! Veux-tu, peut-être, me poignarder ? dit-il en riant. Diable, je crois qu'elle serait en état de le faire.

Margot, subitement, tombe à genoux devant lui.

— Barbe-Rouge ! crie-t-elle d'une voix déchirante, en levant les mains jointes vers lui. Je veux faire ce que tu veux, je veux t'appartenir, gémit-elle d'une voix brisée, mais sois miséricordieux. Donne-lui la vie et la liberté.

Un triomphe éclatant s'étend sur les traits sauvages de Barbe-Rouge.

Ses yeux étincellent et admirent les belles formes de la taille de Margot.

— Oh ! oh ! Maintenant tu peux prier, dit-il en raillant. Mais tu aurais dû le dire plus tôt. Oui, maintenant c'est trop tard.

— Lève-toi, Margot, s'écrie le comte Henri, ému. Tu ne dois pas t'agenouiller devant ce diable et te sacrifier pour moi.

— Maintenant tu l'entends, dit Barbe-Rouge avec un rire cynique. Cela ne te sert à rien. Il doit mourir et toi, tu deviens malgré tout ma femme.

En poussant un cri d'effroi Margot se lève. La folie brille dans ses yeux.

— Sois maudit, assassin ! crie-t-elle et sa voix résonne lugubrement sous la voûte. La vengeance te rattrapera plus tôt que tu ne penses.

Et avec la rapidité de l'éclair elle s'est fait un chemin à travers les hommes qui l'entourent et vole vers la sortie.

— Par tous les diables ! rugit Barbe-Rouge, frappé. Suivez-la ! Elle va nous trahir au village !

Il se jette à la poursuite de Margot.

Là... à l'entrée, les deux sentinelles viennent déjà à la rencontre de la jeune fille.

— Tenez-la ! tonne la voix de Barbe-Rouge.

Au même instant on saisit Margot. Ses cris cessent, elle s'est évanouie dans les bras d'une des sentinelles.

Triomphalement, Barbe-Rouge approche.

— Cela était juste à temps, dit-il aux deux hommes. Portez-la là-bas, dans la chambre et enfermez-la !

Pendant que l'un des gardes exécute cet ordre, l'autre retient Barbe-Rouge, cet homme est craintif et agité.

— Il y a du danger qui nous menace, dit-il. Une troupe de douaniers et de gendarmes viennent par ici.

De suite il y a une panique. Tous se mettent à courir en tous sens.

— Du calme ! Tenez les armes prêtes, retentit la voix menaçante de Barbe-Rouge à travers les cris et la confusion. Qu'ils viennent ! Nous avons assez de balles pour envoyer à l'enfer tout un régiment de ces maudites casques vertes.

Les hommes, farouches, reprennent leur sang-froid.

Chacun saisit son arme et les ordres de Barbe-Rouge sont exécutés en un moment.

— Que devons-nous maintenant faire de lui ? demande un des contrebandiers en montrant le comte Henri qui se trouve tout à coup seul, abandonné de tous.

— Provisoirement, rien, décide Barbe-Rouge. Mettez-le en arrière, dans ce coin et fermez-lui la bouche afin qu'il ne nous trahisse pas par ses cris.

Cet ordre aussi est de suite exécuté. Bientôt le comte se trouve solidement lié dans le coin obscur du souterrain. Durant ce temps Barbe-Rouge sort avec la sentinelle pour observer les ennemis.

A son grand effroi il voit toute la ruine cernée.

Les douaniers doivent avoir trouvé ici sa trace et celles de ses compagnons.

Ils ont déjà souvent exploré la ruine et toujours ils ont dû s'en aller sans avoir obtenu de résultat, mais aujourd'hui ils semblent être sûrs de leur affaire.

A la lumière grise du jour naissant ils avancent en longues lignes.

Barbe-Rouge devient sérieusement inquiet. Contre une telle supériorité toute résistance est inutile. Si on le découvre avec ses compagnons dans le souterrain, ils sont tous perdus.

Très découragé, Barbe-Rouge retourne chez ses hommes.

— Nous devons nous apprêter pour une lutte à outrance, dit-il à voix basse. Retirons-nous dans la partie la plus retirée du souterrain. Si les chasseurs découvrent vrai-

ment l'entrée et entrent ici, alors s'ils ne voient personne, ils s'en iront peut-être de nouveau sans faire un examen plus précis.

— Et le comte ? demande un homme. L'emmenons-nous ?

Les contrebandiers nommaient leur prisonnier le comte bien que personne excepté Barbe-Rouge ne crût vraiment qu'il fut le comte de Rothenburg.

— Oui, emmenez-le ! ordonne Barbe-Rouge.

Quelques moments après les contrebandiers et leur prisonnier se trouvent dans une partie éloignée du grand souterrain.

Cette étendue était située plus bas que la voûte principale et protégée par les cercueils entassés comme d'un mur insurmontable.

Ici, les contrebandiers se sentaient sûrs comme dans une forteresse. Il est vrai qu'ils sont bien couverts contre une attaque, mais ils sont ici comme dans une souricière, car il n'est pas possible de s'évader de cette voûte souterraine.

Barbe-Rouge donne ses ordres à voix basse. Toute la bande de vingt hommes se placent derrière les cercueils, les fusils prêts à tirer, résolus à une résistance désespérée.

Il fait sombre comme dans un four, car ils ont de suite éteint toutes les torches.

Un temps assez long s'écoule. Tout reste tranquille, l'ennemi ne se montre pas.

— Les casques sont sans doute de nouveau parties, chuchote un des contrebandiers.

— Je vais aller voir, dit Barbe-Rouge et prend une lanterne sourde dont il ouvre un peu la coulisse, de sorte qu'un faible rayon de lumière en sort.

La lanterne dans la main gauche et un revolver chargé dans la droite, il va sur les cercueils et rampe le long du mur jusqu'à l'entrée.

Il cache sa lanterne, car il entre assez de lumière par la fente dans le mur. Comme un chat, Barbe-Rouge se glisse le long du mur, s'arrête alors et écoute un instant avec anxiété.

Il entend dehors des voix et des pas grinçants sur la neige gelée. Le danger n'est donc pas encore passé, les ennemis ne sont pas encore partis.

Lorsqu'il veut retourner, des appels au secours parviennent faiblement à son oreille.

— Mille tonnerres ! grogne-t-il entre ses dents. Elle va nous trahir !

De nouveau on entend un cri et cette fois plus fort. A grands pas Barbe-Rouge court à travers le souterrain. Il est devant une porte, la pousse et saisit Margot qui tombe contre lui.

— Silence ! lui souffle-t-il, ou je te ferme la bouche.

Mais Margot semble se douter que le salut est proche.

Elle lutte de toutes ses forces pour être libre et pousse un cri perçant pour appeler au secours.

Au même instant le cri change en un gémissement sourd, car Barbe-Rouge a appliqué sa main sur la bouche de la jeune fille.

Il soulève Margot qui résiste en vain et la porte dans la cachette où sont ses camarades.

On enchaîne Margot et lui bande la bouche avec un linge. Puis on l'assied ainsi à côté du comte Henri que l'on a arrangé de la même manière.

De nouveau une heure s'écoule. Les contrebandiers s'attendent chaque minute à voir apparaître leurs ennemis dans le souterrain.

Mais il paraît qu'ils ne peuvent pas trouver l'entrée bien cachée, car personne ne se montre.

Après avoir encore attendu quelque temps, Barbe-Rouge se décide de nouveau à aller voir. Il est bientôt près de la fente dans le mur et maintenant il n'entend plus de bruit dehors.

Prudemment il sort et regarde à travers les arbrisseaux qui cachent l'entrée.

Il ne voit personne. Il hésite encore, alors il se glisse avec précaution à travers les broussailles et regarde de tous côtés.

Rien ne bouge, il n'y a pas d'ennemis à voir.

Il marche doucement le long du mur fendu.

Soudain, il s'arrête ; son oreille exercée entend des pas. Il regarde par un trou dans le mur. Devant lui se trouve le jardin du couvent et là, entre les tas de pierres quelques douaniers se promènent.

— Ils ne sont donc pas encore partis ! murmure-t-il effrayé. Par Satan ! Il semble qu'ils veulent occuper la ruine.

Sans bruit il se retire et revient sain et sauf auprès de ses camarades.

Toute la journée se passe dans une anxiété continuelle.

Toujours les contrebandiers craignent d'être surpris dans leur cachette.

Sur l'ordre de Barbe-Rouge on a depuis longtemps délivré le comte Henri et Margot de leur bandeau, qui les empêchait de crier. Au lieu de cela, deux hommes se sont assis près d'eux, prêts à étouffer chaque bruit.

Quand la nuit a étendu son voile noir sur la ruine du couvent, Barbe-

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Lianne, la malheureuse victime d'une belle pécheresse, après avoir fui le toit paternel pour suivre un dépravé, ose se montrer à son vieux père, un châtelain. La belle Liane, fouettée par les paroles dures et blessantes du vieillard qui lui refusa l'entrée de sa maison, implore vainement un pardon— Olga, la seconde femme du comte de Rothenburg, ayant poussé Liane dans son amour frivole, ravit l'époux de Liane, le comédien Alfred. Les deux compères diaboliques accusent Liane de l'empoisonnement de son père. Les autorités policières l'enferment dans un cachot, d'où elle s'évade mystérieusement.

Non contents de leur méfait, Olga et Alfred poursuivent Liane jusqu'au bord d'un précipice. Les deux compères lui assènent un coup violent qui la fait tomber dans ce gouffre béant... Maintenant assurés que Liane n'existait plus, la comtesse et son complice tentèrent de mettre à exécution leurs diaboliques projets. Toutefois, ils furent pris de peur à la pensée que le comte Henri, qu'ils avaient enfermé dans le caveau du châtelain, pût revenir parmi eux. Pour mettre fin aux suppositions, ils s'attaquèrent aux gens qui pouvaient leur disputer l'héritage du riche comte.

Rouge fait signe à deux de ses compagnons et sort de nouveau avec eux.

Ils explorent toute la ruine ; mais leurs ennemis sont partis.

Réjouis, ils reviennent chez leurs camarades. Mais par prudence on met plus de sentinelles dehors que d'habitude. On allume de nouveau le feu et les torches éclairent comme auparavant le souterrain.

Le comte Henri qui, avec crainte et espoir, désirait ses libérateurs, perd maintenant toute espérance. Maintenant Barbe-Rouge exécutera son odieux projet et mettra sa victime à mort.

C'est ce que tous deux craignent. Mais il paraît que le diable rouge a changé d'idée. Il donne divers ordres et maintenant les contrebandiers vont et viennent diligemment, ils font de grands paquets et les chargent sur leur dos.

Barbe-Rouge ne semble plus se soucier de son prisonnier. Il s'en va avec la plus grande partie de ses camarades, deux hommes seulement restent en arrière en guise de sentinelles.

Mais les contrebandiers reviennent encore la même nuit. Ils ont livré les marchandises de contrebande à un recéleur dans le village voisin.

Gaspard, le domestique de l'aubergiste, arrive maintenant avec la lettre et reçoit de Barbe-Rouge la réponse qui a mis Zwart dans un tel état de fureur et de désappointement.

Quand Gaspard est parti le lendemain matin, Barbe-Rouge s'approche de Margot et dit avec un sourire :

— J'ai changé d'avis et provisoirement je veux laisser le comte en vie.

Margot se lève avec joie, mais Barbe-Rouge lui dit de l'écouter encore.

— Et même à la condition que tu tiennes parole, tu sais ce que je veux dire par cela, dit-il avec un geste qui effraye de nouveau Margot. Aussi longtemps que tu m'obéis et aussi longtemps que tu restes ici — de ton plein gré, naturellement — aussi longtemps le comte vivra. Si tu t'enfuis, alors il est pendu sans pitié. Prends donc tes mesures. Tu as sa vie dans ta main.

Et tandis qu'elle est là, muette de terreur, il se penche vers elle et l'embrasse passionnément. Un désir sauvage brille dans ses yeux.

— Maintenant tu es à moi, dit Barbe-Rouge triomphalement. Et ce soir, ma mie, nous ferons nos noces, ah ! ah ! nos noces mais sans cérémonie !

Margot sent le souffle chaud du bandit sur sa joue. Il essaye de la baiser, passionnément ses mains saisissent sa charmante tête.

Avec une peur désespérée elle le repousse. Elle lui échappe et court au fond de la voûte. Barbe-Rouge veut la suivre, mais il réfléchit.

— Bah ! Qu'elle s'en aille maintenant, ricane-t-il. Cette nuit... oh ! alors, elle ne s'enfuira plus !

Margot s'était enfuie jusqu'au coin le plus reculé du souterrain. Là, elle tombe à genoux, saisie par une terreur et une angoisse indicibles.

Avec dégoût et terreur la malheureuse voit venir la nuit. La honte et le déshonneur la menacent. Elle se tord les mains et sanglote et prie avec une douleur indescriptible.

Plutôt morte, pense-t-elle. Plutôt que de se donner à ce barbare elle se jettera du rocher dans le précipice.

Le jour baisse. Maintenant les contrebandiers commencent à s'apprêter. Que signifie cela ? Vont-ils quitter la ruine ? Barbe-Rouge a-t-il renoncé à son projet diabolique ?

Margot s'approche en hésitant. Elle voit qu'on fait les paquets. Barbe-Rouge donne ses ordres. Sans doute les contrebandiers veulent encore apporter leurs marchandises de l'autre côté de la frontière en passant par les montagnes.

Et là, grand Dieu ! On amène le comte Henri et Barbe-Rouge prend son couteau de chasse et coupe les cordes qui le lient.

— Comte, dit-il dans un silence solennel, je te donne la vie, car Margot a enfin consenti à devenir mienne. Mais afin qu'elle soit une tendre épouse, tu restes en notre pouvoir. Si Margot ne tient pas parole, alors c'en est fait de toi. Voilà, tu sais à quoi t'en tenir ! Maintenant tu viens avec nous. Rester oisivement ici, cela ne sert à rien. Tu dois porter ton paquet aussi bien que nous.

— Jamais ! Cela ne peut pas arriver, Margot ne doit pas faire ce sacrifice et elle ne le fera pas, dit le comte Henri. Assassine-moi, brigand ! Prends ma vie — qu'est-ce que cela me fait — mais épargne cet ange.

— Tais-toi ! dit Barbe-Rouge en l'interrompant d'un air railleur. Que tu le veuilles ou non, Margot sera à moi. Entends-tu ? Elle devient ma femme. Et maintenant, en avant !

Avec ce cri, il se tourne vers ses gens qui sont prêts à partir. Le comte Henri est comme pétrifié. Une rage et une agitation horribles le saisissent. Les yeux étincelants, il serre les poings, il regarde autour de lui et cherche une arme, un morceau de bois, pour écraser le misérable.

Il se sent prendre la main. Margot est devant lui. En ce moment, personne ne prend garde à eux.

— Sois prudent, pour l'amour de Dieu ! Ne précipite rien, dit-elle tout bas, les lèvres tremblantes et elle retient le comte, fou de désespoir. Que peux-tu faire contre tant ?

En gémissant, il laisse tomber ses bras. Un triste regard tombe sur la jeune fille.

— Margot, gémit-il sur un ton de reproche. Veux-tu vraiment te soumettre à la volonté de ce misérable ? Pourquoi veux-tu faire un sacrifice inutile pour toi et pour moi et qui sera pour toi la mort et la perdition ?

— Sois calme. Jamais ce fripon ne me touchera. S'il n'y a pas d'autre salut, alors la mort me préservera du pire. Mais toi, Henri, mon bien-aimé, toi ? sanglote-t-elle en tremblant.

— Je tâcherai de fuir, répondit-il vivement. Toi aussi, tu dois t'évader pendant l'absence de Barbe-Rouge.

La voix rude du capitaine sépare le couple. Barbe-Rouge vient rapidement à eux, mais il n'a rien entendu de l'entretien qui a eu lieu bien à voix basse.

Sombre et méfiant, son regard fixe le comte Henri qui le regarde avec mépris.

— Je prendrai soin que vous ne puissiez plus échanger une parole, bongonne-t-il d'un ton gros de menace.

Il donne, à deux contrebandiers qui resteront en arrière comme sentinelles, encore quelques ordres. Alors on prend les lourds paquets. Le comte Henri aussi doit porter son fardeau. Tous les visages sont noircis à la suie, tous les hommes sont armés jusqu'aux dents.

Un ordre bref, alors la troupe se met en mouvement. L'un après l'autre les contrebandiers disparaissent dans la nuit obscure.

Margot reste en arrière, tremblante d'émotion et suit des yeux l'homme aimé, jusqu'à ce qu'il disparaisse. Elle joint les mains et lève, en suppliant, ses yeux baignés de larmes.



SALUONS de bien bas le chimiste et ses aides du laboratoire ! Leurs patientes recherches et le génie inventif qu'ils déploient développent sans cesse de nouvelles armes en vue de hâter cette victoire pour laquelle nous travaillons et luttons. Ce sont les militants du front domestique.

“LES HOMMES d'action” emploient VITALIS



POUR UNE CHEVELURE BELLE ET SAINÉ

Adoptez **VITALIS** et le
“traitement de 60 secondes”

RAPIDE — FACILE :

50 secondes pour frictionner — La circulation est avivée, la sécrétion capillaire est augmentée — vos cheveux revivent.

10 secondes pour peigner et brosser — Vos cheveux restent en place sans avoir cet air “plaqué” de mauvais goût.

L'industrie de guerre compte aujourd'hui des milliers d'hommes qui font un travail d'importance

vitale sur le front domestique. Mais le fait d'être presque irremplaçables ne les rend pas pour cela négligents ou incompetents. Ils sont aussi actifs qu'ils en ont l'air. Quand il s'agit de conserver leur chevelure vivante et propre, ils savent qu'ils peuvent toujours compter sur Vitalis.

Procurez-vous une bouteille de Vitalis chez votre pharmacien — demandez une friction Vitalis chez votre barbier.

VITALIS

Un produit Bristol-Myers — Fabrication canadienne

— Sainte Vierge ! prie-t-elle. Protège-le, sauve-le !

XXXIV

DES FANTOMES DU PASSE

AVANT que la comtesse Olga résolut d'aller faire une visite à la princesse Saratow, elle était allée, comme c'était son dessein, voir la sage-femme, madame Rabe.

Elle va dans son équipage jusque devant la simple petite habitation et est bientôt après dans la chambre en face de la sage-femme.

Madame Rabe n'est pas peu surprise de cette visite distinguée. Elle connaît naturellement la comtesse de Rothenburg. Qu'est-ce que celle-ci vient faire chez elle ? Peut-être la consulter pour une affaire discrète ?

Olga ne laisse pas longtemps la femme dans le doute. De ses yeux froids et perçants elle examine le visage de la sage-femme et son jugement est bientôt formé. Une personne naïve et simple, pense-t-elle.

— En quoi puis-je servir madame la comtesse ? demande madame Rabe.

— Je voudrais avoir quelques renseignements de vous, chère madame, commence Olga avec une amabilité humiliante. Et si vous me racontez, de bonne grâce, ce que je veux savoir, je vous en récompenserai largement.

Madame Rabe est un peu étonnée de cette introduction, mais elle ne peut pas soupçonner ce qu'Olga désire savoir.

— Je suis tout à votre service, madame.

Olga veut aller sans détour au but. — Chère madame, commence-t-elle d'un ton décidé, je veux vous dire d'avance que je suis bien renseignée sur le point que je vais vous demander. Je vous dis cela pour que vous ne doutiez pas que je puis vous dire exactement si vous dites, oui ou non, la vérité.

Madame Rabe devient anxieuse et elle ressent un sentiment de malaise. Avec des yeux inquiets et une grande curiosité, elle regarde sa visiteuse.

— Je vous en prie, expliquez-vous plus clairement, répond-elle froidement. Je ne sais pas quelle chose importante vous espérez apprendre de moi.

— La princesse Saratow est devenue mère il y a trois mois environ, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, répond la sage-femme, et il n'échappe pas au regard examinateur d'Olga qu'elle tremble, saisie.

— Et on vous a appelée à cet effet, madame Rabe, continue-t-elle tranquillement.

— Cela est aussi vrai, consent la sage-femme.

— Bien. C'est ce que je savais. Mais en même temps une autre personne, une jeune femme inconnue devint aussi mère dans le palais du prince et aussi avec votre secours. N'est-ce pas ainsi ?

— Oui, certainement, bégaye madame Rabe, visiblement effrayée et une expression inquiète apparaît sur ses traits.

— Un des deux enfants vint au monde morte, dit Olga énergiquement. Voulez-vous maintenant me dire, en toute vérité, lequel des deux c'était ?

— Mon Dieu ! dit la sage-femme, confuse et pâissant sous le regard perçant de son interlocutrice. Je ne comprends pas pourquoi vous...

— Pourquoi je désire une explication à ce sujet ? demande Olga. N'est-ce pas, c'est ce que vous vouliez dire ? Eh bien, chère madame, vous comprendrez mon désir quand

je vous dirai que je connais très bien cette femme étrangère.

— Vraiment ? Cette pauvre femme vous est connue, madame ? dit la sage-femme, agitée, tandis qu'une crainte toujours croissante se lit sur ses traits.

— Oui, je la connais. Voulez-vous maintenant répondre à ma question ?

— Mais, madame, je... je ne vous comprends vraiment pas. Vous avez sans doute déjà appris que la princesse a donné le jour à un fils.

— Cela n'est pas vrai, dit Olga fermement.

La sage-femme fait, effrayée, un pas en arrière. Son visage est devenu blême.

— Madame...

— Oh ! vous ne pouvez pas me tromper, dit Olga d'un ton railleur. Je suis bien renseignée. Je sais, ma bonne femme, que vous avez commis un crime important. Vous avez changé les deux enfants.

Madame Rabe essaye de se maîtriser, elle tremble de tous ses membres.

— Madame ! dit-elle en s'emportant. Comment osez-vous prétendre de telles choses ?

— Voulez-vous encore nier ? s'écrie Olga d'une voix stridente.

— Certainement, Dieu tout puissant ! Je... ne sais rien.

Olga fronce les sourcils avec irritation et son visage prend une expression menaçante.

— Je suis sûre de mon affaire et vos mensonges ne peuvent pas me faire changer d'avis, dit-elle brusquement. Et si vous ne me répondez pas franchement, alors je vous dénoncerai à la justice. M'avez-vous comprise ?

A cette menace la femme, qui a très peur, se met encore plus à trembler. Elle s'appuie de ses deux mains à la table car elle est sur le point de tomber. Elle voit clairement aux yeux étincelants et aux traits sombres de la comtesse que c'est sérieux quand celle-ci la menace de la police.

Elle veut parler mais sa langue est comme paralysée. Ses lèvres blanches remuent, mais pas une parole compréhensible n'en sort.

Olga se met devant elle, son regard est devenu encore plus menaçant.

Eh bien, madame, voulez-vous parler ? demande-t-elle froidement. Où voulez-vous expier votre crime en prison ?

Elle n'atteint pourtant pas son but. Madame Rabe n'est pas si naïve qu'elle le pense, car celle-ci songe maintenant qu'Olga ne serait pas venue d'abord chez elle si elle avait eu le dessein de trahir le plan à la justice.

La première frayeur est passée et madame Rabe reprend son sang-froid.

— Madame, dit-elle, résolue, je ne comprends vraiment pas vos paroles ni vos menaces. Je n'ai rien à me reprocher. Si madame s'est fait accroire quelque chose par une mauvaise langue et si sur cela elle veut me faire citer en justice, eh bien, je ne puis pas vous en empêcher.

Étonnée, désappointée, Olga la regarde. Elle ne comprend pas le courage de cette femme. Son visage devient rouge de colère.

— Femme ! dit-elle, furieuse. Osez-vous encore nier ? Ecoutez alors ! Votre propre fille vous a trahie. Voulez-vous enfin avouer la vérité ?

— Ma fille ? balbutie la sage-femme effrayée.

— Oui, le même soir, lorsque cette étrangère, la mère de ce garçon que vous avez mis à la place de l'enfant de la princesse, était ici, chez vous pour vous demander une explication.

Ces paroles sont comme un coup de foudre. La sage-femme se voit démasquée, elle voit qu'il ne lui servira plus à rien de nier.

— A vous... à vous, madame, ma fille aurait trahi quelque chose de l'affaire ? dit-elle inconsciemment. Jamais ! Cela ne se peut pas.

Mais je sais tout ce qui se passa ici, ce soir-là, répond Olga. Vous avouez donc que la chose a eu lieu comme je le prétendais ?

Madame Rabe ne répond pas. Elle ne peut ni ne veut rien dire.

Avec un sourire étrange sur les lèvres Olga se met juste devant elle et dit d'une voix toute changée :



Voici l'aspect que présente un aéroport moderne canadien vu du poste d'observation et de commande. L'aviation commerciale, on en parle plus que jamais, est appelée à jouer un rôle de première importance dans notre pays. Déjà l'incroyable essor de l'aviation militaire nous autorise à envisager cette perspective avec optimisme. Si l'on considère qu'au Canada, l'aviation commerciale actuelle a, jusqu'à maintenant, accompli un tour de force vraiment étonnant, il ne fait plus l'ombre d'un doute que notre pays, dans un avenir prochain, pourra se comparer aux plus grandes puissances en ce domaine.

Photo de l'O.N.F.

— Vous vous taisez de crainte parce que je vous menaçais. Mais vous pouvez être sans crainte. Je désire seulement que vous m'avouiez tout et que vous me rendiez un service que je récompenserai bien. Voulez-vous faire cela ?

— Je ne le sais pas ! bégaye la sage-femme, toujours sous l'influence de l'effroi qui s'est emparé d'elle.

Olga est maintenant si près d'elle que leurs visages se touchent presque. La lampe, qui est placée sur la table, jette une lumière claire sur la figure hautaine, fière et agitée de la belle comtesse. Elle a rejeté le voile qui a si longtemps caché ses traits.

C'est étrange. Pourquoi la sage-femme fixe-t-elle tout à coup le visage d'Olga avec tant de curiosité et d'étonnement ?

Un cri... une parole de surprise retentit de la bouche de la sage-femme. Encore, elle regarde la comtesse d'un œil scrutateur.

Les traits d'Olga changent soudain. Elle recule. Il lui semble reconnaître, dans la sage-femme, une connaissance d'autrefois. Comme une vision elle voit une scène devant elle... une scène terrible.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ? dit-elle, troublée.

Madame Rabe tremble d'agitation, elle ne détourne pas les yeux du visage d'Olga.

— Madame, dit-elle vivement, vous... oh, nous nous connaissons... d'autrefois ! Je ne me trompe pas. Maintenant, je vous reconnais de nouveau ! Je vous ai déjà vue plusieurs fois mais jamais de si près. Mais aujourd'hui... maintenant...

— Ah ! Que voulez-vous dire ? gémit Olga, et son visage est d'une pâleur de cire, tandis que ses yeux regardent la femme avec timidité.

— Oui, madame, vous l'êtes ! dit la sage-femme à haute voix. C'est vous que j'ai, une fois — il y a de cela trois ans — là-bas, dans cette ville lointaine, assistée à la naissance de votre enfant. Vous l'êtes !

— Femme ! crie Olga en levant les mains avec un geste de menace.

— Vous êtes mademoiselle de Radowska ou plutôt, la femme du vicomte de Marwitz, dit la sage-femme avec une certitude qui omet tout doute.

Comme touchée d'un coup terrible, Olga recule. Ses mains tombent, inertes. Tout son sang est refoulé au cœur.

Madame Rabe s'approche d'elle, un sourire énigmatique sur les lèvres.

— Oui, madame, c'est vous, répète-t-elle calmement. Et vous aussi, vous m'avez reconnue. Car les heures, pendant lesquelles nous avons appris à nous connaître, on ne les oublie jamais dans sa vie.

La fière Olga tremble. Sa blanche main ornée de bagues étincelantes se cramponne au dossier de la chaise. Elle doit s'y appuyer, car elle a le vertige, tout tourne autour d'elle.

Oui, c'est ainsi que cette femme le prétend. Comme un éclair, cet événement de son sombre passé se trouve soudain de nouveau devant son âme, ce passé se lève devant elle, menaçant, comme un horrible fantôme.

Si elle avait reconnu cette femme plus tôt, si elle avait pu soupçonner qui elle était, elle ne se serait jamais présentée à ses yeux. Car cette femme connaissait son passé. Cette femme l'avait vue alors dans sa plus terrible humiliation, elle savait le secret de sa honte. Et peut-être, peut-être... elle sait encore plus ?

Durant une minute il règne un silence de mort dans la chambre. Olga

tâche de se remettre, elle ne le peut pas.

Sa poitrine se soulève violemment, sa respiration est haletante, ses tempes battent à se rompre. Et enfin, comme un torrent qui se fait un chemin, ainsi les paroles tombent de ses lèvres.

— Folle que vous êtes! Vous mentez. Je ne vous connais pas, je ne sais pas de quoi vous parlez. Je ne vous ai jamais vue, je n'ai jamais été là-bas. Ah! comment osez-vous m'offenser de la sorte. Moi, la comtesse de Rothenburg.

La poitrine soulevée, hors d'haleine, elle est là, debout. Ses yeux brillent, sauvages. Comme une furie elle se trouve menaçante et toute droite devant la sage-femme.

Celle-ci est prise de dégoût pour cette femme infernale. Craintivement, elle va en arrière.

— Ah! ah! rit Olga d'un air farouche. C'est du nonsens, des sottises! Pourquoi est-ce que je m'agite ainsi? Qui suis-je, dites-vous? Oh, répétez, je vous prie, toutes ces folies!

Elle prend son mouchoir et essuie son front où perle une sueur froide.

Madame Rabe est tellement alarmée de ce changement subit dans la personne d'Olga qu'elle ne répond pas.

Comment est-il possible qu'une personne puisse ainsi jouer la comédie et puisse passer ainsi de la plus grande fureur à la raillerie la plus amère. C'est ce qu'elle ne comprend pas. Elle craint que la comtesse ne soit devenue folle.

— Mais parlez donc, madame! dit Olga de nouveau, moqueuse. Ou plutôt, taisez-vous, seulement ne vous risquez plus à dire de telles sottises. Une deuxième fois je ne le prendrai peut-être pas d'une si bonne manière, y ajoute-t-elle menaçante.

Mais madame Rabe ne se laisse maintenant plus intimider.

— Madame peut dire tout ce qu'elle veut, dit-elle énergiquement, aussi sûre que vous voulez être de l'affaire concernant l'enfant, aussi sûre, moi, je suis de mon affaire.

— Femme! s'écrie Olga avec emportement. Songez bien que j'ai en mon pouvoir de vous faire expier chèrement vos offenses.

— Je n'ai pas dit des offenses, madame, seulement la vérité. Et vous le savez très bien. Vous n'avez pas déjà pu oublier le passé.

— Ah ah! rit de nouveau Olga. Vous commencez vraiment à m'amuser, ma chère madame Rabe.

Sa voix tremble de colère mais elle se domine avec une force vraiment surhumaine. Elle espère encore pouvoir tromper la sage-femme.

Mais elle n'y réussit pas. Madame Rabe continue tranquillement:

— Vais-je, une fois de plus, vous rappeler ce temps-là, madame? Vais-je vous rappeler combien vous étiez misérable et délaissée, abandonnée à la pitié d'une bonne, comment vous étiez couchée-là et avez donné le jour à votre enfant. Comment votre mari, le vicomte, vous maudissait et vous nommait une... une...

— Cessez! crie Olga et saute vers la sage-femme comme une tigresse blessée. Misérable mégère! Voulez-vous vous taire ou...

— Je me tais, dit madame Rabe d'une voix sourde. Je n'ai rien oublié; je sais tout, madame, tout! répète-t-elle en appuyant sur les derniers mots. Aussi ce qui arriva plus tard... Mais je me tais.

— C'est ce que je vous conseille aussi, siffle Olga entre ses dents avec un regard terrible.

— Pas par crainte, oh non! madame, continue la sage-femme d'un

ton ferme. Mais j'exige la même chose de votre part.

— Tiens! tiens! raille Olga. Bien! Revenons donc à l'affaire qui m'a conduite ici!

— Encore une question, madame, dit la sage-femme. Vous avez alors quitté la ville... vous savez ce que je veux dire! Mais votre enfant...

— Par Dieu, femme, ma patience s'épuise! s'écrie Olga en colère. Cessez enfin de raconter ces folies.

— Madame, on retira alors de l'eau le corps de l'enfant.

— Vraiment! Maintenant je crois pour sûr que vous avez perdu l'esprit. Quel nonsens chanterez-vous, maintenant, de nouveau?

— Vous savez, madame, que ce ne sont pas des folies, mais des faits.

— Non, chère madame Rabe, je ne sais rien, rien! déclare Olga froidement. Vous êtes dans l'erreur et je vous avertis encore une fois: Prenez garde que personne d'autre n'en apprenne quelque chose!

— C'est ce que je ne raconterai pas non plus, du moins si vous, madame...

— Oui, oui! Je le sais déjà. Vous n'avez pas besoin de craindre une trahison de mon côté. Mais vous devez me procurer l'enfant, entendez-vous?

— Quoi? Quel enfant?

— Celui de la princesse. Le garçon que vous avez pris à l'étrangère.

— Que voulez-vous faire de cet enfant?

— Cela est mon affaire. Voulez-vous vous charger de voir à ce que je reçoive l'enfant? En secret, naturellement!

— Pour l'amour de Dieu, je dois... Non, non! dit madame Rabe avec violence.

— Vous refusez?

— Certainement! C'est ce que je ne ferai jamais!

Olga prononce une malédiction.

— Vous réfléchirez encore.

— Non, jamais! Je ne priverai pourtant pas la princesse de son enfant, son unique enfant qu'elle a tant désiré!

— Ne dites pas de telles sottises. Ce n'est pas l'enfant de la princesse.

— Si, madame, persiste la sage-femme. Le garçon est l'enfant de la princesse.

— Vous insistez donc? Vous croyez donc vraiment que je me laisse tromper?

— Ce n'est pas une tromperie, madame. Celui qui vous raconté que ce n'est pas ainsi, celui-là vous a trompée!

Olga se rend compte qu'elle n'aura de certitude de cette femme ni en persuadant ni en menaçant. Furieuse, elle se retourne et jette sa fourrure sur ses épaules.

— Je me procurerai bien la certitude sur le lieu même, dit-elle calmement. D'ailleurs, pensez à mon avertissement concernant le conte inventé par vous. Si vous en laissez échapper un mot envers d'autres vous êtes perdue. Alors je ne me tairai plus, moi non plus!

La sage-femme fait une révérence en souriant d'un air moqueur.

— Je me conformerai à votre exemple, madame!

— C'est bien! Et en ce qui concerne l'enfant... ne seriez-vous pas prête de contenter mon désir pour une grosse récompense?

Olga essaye encore une fois de persuader la femme.

— Pas pour des milliers, madame!

— Vous vous en repentirez, dit Olga en colère et elle s'en va. Elle monte en voiture et retourne chez elle.

— Demain je ferai une visite au palais princier et je me convaincrai

LA QUALITÉ!
VOILÀ LA Valeur QUE
J'EXIGE POUR MES
COUPONS "D"!

Confitures
E.D. SMITH
PROVENANT DES VERGERS DU NIAGARA

BOVRIL fait durer votre RATION de VIANDE!

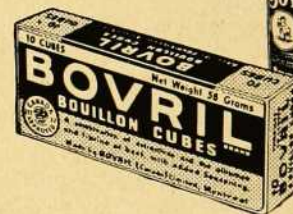


BOVRIL ajoute une excellente saveur de viande aux aliments maigres tels que le spaghetti et le macaroni; enrichit les soupes, sauces, pots-au-feu, pâtes, réchauffés — ajoutez un peu de BOVRIL avant ou pendant la cuisson. BOVRIL dans de l'eau chaude ou du lait est un breuvage stimulant pour les temps froids. C'est aussi un remplissage de sandwich très savoureux!



En bouteilles ou en Cubes
Dans tous les bons magasins

BOVRIL



44-1F



TROIS grands magazines pour \$5 par année

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

(Cette offre est pour le Canada seulement)

Nom
Adresse
Ville Province
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion - - - - - Montréal, P.Q., Canada

de mes propres yeux. Quand je verrai l'enfant, je saurai ainsi si Liane ou si la princesse en est la mère. Peut-être Alfred s'est-il laissé duper et la sage-femme dit la vérité. Eh bien, je serai bientôt fixée.

Olga n'aurait jamais osé aller au palais du prince si elle avait pu soupçonner quelle terrible surprise l'attendait là.

XXXV

L'ESPION DEGUISE

A PRÈS le départ des contrebandiers le repos règne dans le sombre souterrain du couvent. Les deux gardiens de Margot se mettent à l'aise devant le feu. Ils boivent beaucoup et pour chasser l'ennui ils jouent aux cartes.

Margot ne peut pas s'évader et elle n'y pense même pas. Barbe-Rouge le leur avait assuré à tous deux.

Il a, comme gage, le comte en son pouvoir et comme Margot sait qu'il est perdu si elle fuit, elle restera pour l'amour de lui.

Ils ne se soucient donc pas beaucoup de la jeune fille. Elle ne peut pas non plus sortir inaperçue, car les gardiens ont fermé l'unique sortie avec une grande pierre plate.

Mais Margot est fermement décidée à s'échapper car elle espère que le comte Henri réussira aussi de trouver, cette nuit, une occasion de se soustraire à la puissance de Barbe-Rouge.

La fille est assise tranquillement dans un coin obscur et regarde attentivement ses deux gardiens. Aussi longtemps que les deux sont assis près du feu elle n'ose pas risquer la fuite. Elle doit attendre jusqu'à ce que les deux se soient couchés et qu'ils dorment profondément.

Minuit est passé quand les contrebandiers cessent enfin leur jeu et vident la bouteille.

L'un d'eux se lève et regarde autour de lui.

— Où est Margot ? grogne-t-il, méfiant. Elle n'est pas à voir !

— Oh, laisse donc cette fille ! Elle sera allée dans la chambre et doit dormir depuis longtemps, dit l'autre en se levant également.

— Dis, chuchote l'autre. Nous allons nous amuser avec la fille. Nous sommes seuls avec elle. Barbe-Rouge n'en saura rien car Margot prendra bien garde de le lui dire.

— Tu es fou ! répond l'autre. Elle nous accuserait certainement auprès de Barbe-Rouge et je n'ai pas envie de me faire brûler la cervelle par lui.

— Ah bah ! Ce ne sera pas si grave.

— Non, non ! Je ne le fais pas, dit l'autre, résolument.

— Tu es un poltron, grogne le premier. Si toi tu ne veux pas, je le fais seul.

— Essaie seulement. Elle t'arrachera les yeux. Cette fille a le diable au corps.

L'autre rit, narquois.

— Je n'ai pas peur de cela !

Il va en chancelant à la chambre où il croit trouver la jeune fille. A moitié étourdi par l'eau de vie copieusement consommée le misérable ne peut pas réfléchir à son projet. S'il n'avait pas été ivre la crainte de la vengeance de Barbe-Rouge l'aurait bien retenu de cette témérité.

Dans l'obscurité il titube jusqu'au fond de la voûte et cherche la porte de la chambre le long du mur.

Margot n'a pas compris chaque mot mais elle devine l'infâme projet du contrebandier ivre. La terreur la saisit. Sans bruit elle glisse vers la sortie.

Elle échappe à la première attaque mais elle comprend que le misérable la cherchera autre part. Où peut-elle se cacher ?

Elle entend un craquement sourd, puis un juron violent et au même instant le contrebandier chancelle hors de la chambre.

— Au diable ! dit-il d'une voix rauque. Elle n'est pas là ! La fille s'est cachée !

Il chancelle au delà de Margot, qui se tient, pleine d'angoisse, près du mur. L'ivrogne ne la voit pas.

Il retourne vers son compagnon qui est en train de s'envelopper dans son manteau pour se coucher devant le feu.

— Laisse la fille en repos, dit-il. Va dormir, Ignace ! Tu peux à peine te tenir sur tes jambes.

— Oh ! oh ! dit l'autre, offensé. Maintenant je veux justement l'avoir. Nous autres, nous voulons aussi avoir un plaisir. Je trouverai bien la fille.

Il prend une torche brûlante et va à pas lourds et incertains vers l'endroit où les cercueils sont entassés. Margot le suit craintivement des yeux. Elle entend les jurons et les observations cyniques de l'homme farouche et un frisson la saisit à la pensée qu'il peut la découvrir.

Elle se demande si elle doit demander la protection de l'autre contrebandier. Mais il est pourtant fort douteux si celui-ci empêchera sérieusement son camarade. Elle doit essayer de sortir. Si elle y réussit les deux ne pourront pas longtemps la poursuivre dans les ténèbres.

Vite, elle exécute sa décision. La voûte a une telle étendue que la lueur du feu n'atteint pas les murs. Ici, il règne une obscurité complète, de sorte que celui qui est assis devant le feu ne peut pas la voir.

Bientôt elle est à la sortie. L'autre contrebandier, avec la torche, est à l'autre bout. Il tourne autour des cercueils où il cherche sa victime.

Margot saisit la pierre qui barre la sortie ; elle fait tous ses efforts mais elle ne peut pas faire bouger la pierre.

Désespérée, elle reste là, la poitrine haletante. De nouveau elle pousse la pierre. En vain.

Maintenant, le contrebandier qui est couché devant le feu, devient méfiant.

— Holà ! que se passe-t-il ? grogne-t-il et sa main saisit déjà le pistolet dans sa ceinture.

Doucement la jeune fille recule le long du mur. Le contrebandier va à la sortie et se convainc que la pierre y est encore.

— Je me suis sans doute trompé, dit-il rassuré.

Déjà il veut retourner à sa place quand il entend distinctement des pas grinçants dehors sur la neige. Il s'arrête et écoute. Les pas s'approchent et s'arrêtent devant l'entrée du souterrain.

Le contrebandier lâche un juron. Qui cela pourrait-il être ? Les douaniers. Une frayeur terrible s'empare de lui.

Voilà qu'on frappe plusieurs fois contre une pierre avec un bâton ; c'est le signal d'un ami.

— Qui est là ? demande-t-il prudemment.

Une voix connue lui répond. Le contrebandier recule avec effort la lourde pierre. Par l'ouverture entre deux hommes, l'aubergiste Zwart et le valet de chambre Joseph, déguisé en vagabond.

On remet la pierre devant l'entrée, alors les trois hommes vont s'asseoir autour du feu. Le contrebandier regarde avec défiance le compagnon inconnu de l'aubergiste.

— Holà, Ignace ! Viens ici, crie-t-il à son camarade, qui n'a encore rien remarqué de l'arrivée des deux hommes.

L'homme ivre vient à eux. Lui aussi regarde l'étranger avec méfiance.

— Qui est celui-là ? demande-t-il à l'aubergiste.

Celui-ci ne répond pas. Il a regardé autour de lui et est désappointé de ne voir personne autre que les deux hommes.

— Où est Barbe-Rouge ? demande-t-il, agité.

— Parti avec les autres, lui répond-on.

— Quoi ? De l'autre côté ?

— Oui !

Zwart secoue la tête, étonné.

— Alors nous aurions pourtant dû les rencontrer, dit-il, incrédule.

— Oh, ils ont pris, aujourd'hui, l'autre chemin, explique le contrebandier qui a fait entrer les deux hommes. C'est pour cela que vous ne les avez pas rencontrés.

— Hum ! grogne Zwart, chagriné. Si j'avais su cela. Alors j'aurais bien pu rester à la maison. Est-ce que Margot est encore ici ?

— Certainement !

— Et le prisonnier ? Vous savez, si je... comment va-t-il ? continue Zwart.

— Il est parti avec les autres.

— Il vit donc encore ! s'exclame Zwart, réjoui. Ça c'est une chance. Cela eût aussi été une folie de Barbe-Rouge, s'il avait pendu cet homme.

— Bah ! Qui sait ce qui arrivera encore ! répond le contrebandier, indifférent. Barbe-Rouge est furieux contre lui parce qu'il lui a enlevé Margot.

— Oh, quelle sottise ! Il pourra bien forcer cette fille, bougonne Zwart. Mais où est-elle ? Je ne la vois pas !

— Elle est quelque part dans un coin.

Zwart regarde anxieusement autour de lui, mais il ne peut pas découvrir Margot dans l'obscurité.

— Si elle ne s'est pas échappée, dit-il, inquiet.

— Mais non, elle ne peut pas sortir, dit le contrebandier.

— Margot ! Holà, Margot ! hurle Zwart. Veux-tu bien venir un peu ici !

Mais l'écho seul, qui résonne sourdement sous la voûte, lui répond.

Il jure et menace mais Margot ne se montre pas. Elle a reconnu avec effroi son beau-père et craint, avec raison, sa colère. Immobile, elle reste dans le coin le plus obscur.

Zwart reste tranquille à la fin. Il s'assied avec les autres devant le feu et explique enfin qui est son compagnon et ce que celui-ci désire.

Les contrebandiers sont tous deux très défiant. Ils doivent aussi être très prudents car ils sont toujours entourés de trahison. On ne salue donc pas du tout aimablement le vagabond. Ils le regardent avec méfiance et aucun des deux ne lui tend la main.

Joseph devient maintenant un peu inquiet mais il ne le montre pas. Il se tait et fait semblant de tomber de sommeil, mais en même temps il écoute attentivement chaque parole.

Ce qu'il a appris jusqu'ici a piqué sa curiosité et a éveillé en lui toutes sortes de soupçons. Qui serait ce prisonnier que Barbe-Rouge détestait tant ? Était-il ici sur le bon chemin ?

Zwart parle en attendant avec le premier contrebandier, tandis que Ignace, qui est ivre, s'est endormi devant le feu et ronfle terriblement.

Au commencement ils parlent tous les deux si bas que Joseph ne peut

rien comprendre ; ils le regardent souvent, mais comme il s'est couché et a fermé les yeux, ils croient à la fin qu'il s'est endormi.

— Je retournerai donc demain matin de nouveau à la maison et j'emmènerai Margot, déclare l'hôte après quelques moments. Celui-ci — il montre Joseph — vous pouvez le garder ici. Quand Barbe-Rouge reviendra il pourra lui parler.

— Hum ! grogne le contrebandier, mécontent. Ce type ne me plaît pas beaucoup. Il me paraît suspect. Tu n'aurais pas dû l'amener, Zwart. Barbe-Rouge sera furieux.

— Dis, est-ce ma faute s'il me suit ? se défend Zwart. Et il vaut pourtant mieux que tu le gardes que s'il s'en va peut-être et qu'il raconte ce qu'il sait !

— Cela est vrai. Eh bien, Barbe-Rouge l'interrogera bien. Alors nous verrons quel genre d'homme c'est.

— Pourquoi Barbe-Rouge voulait-il donc tuer le comte ? demande Zwart après une pause.

— Oh, principalement Margot. Celle-là aime ce type. Elle voulait le faire évader.

— Que le diable emporte cette fille ! grince Zwart furieux. Mais attends seulement, je lui désapprendrai bien ces sottises.

— Laisse la fille ici, dit le contrebandier. Ici elle ne peut rien faire. Au Cerf Blanc tu ne peux pourtant pas bien la garder. Elle peut facilement s'enfuir de là et tout trahir.

— Je la tuerai ! s'écrie Zwart, furieux. Qu'elle essaye seulement une fois de s'enfuir !

— Oh, je ne sais pas ! Barbe-Rouge a dit qu'elle doit rester ici. Tu devrais donc d'abord lui en parler avant que tu ne l'emmènes d'ici !

— Eh quoi ! La place de Margot est dans le « Cerf Blanc ». Barbe-Rouge n'a rien à dire là-dedans, bougonne Zwart offensé. Il a déjà fait une énorme sottise dans cette affaire du comte. Je réfléchirai donc encore une fois avant de lui donner Margot pour femme.

Le contrebandier rit d'un air railleur.

— Cela ne te servira plus à grand-chose maintenant, mon vieux. Ce que Barbe-Rouge tient une fois il ne le lâche plus si facilement. C'est ce que tu sais pourtant !

— Oh ! C'est ce que nous verrons, dit Zwart en s'emportant. Il n'a rien à dire. Avec moi il ne peut pas faire ce qu'il veut. Par cette affaire avec le comte je l'ai en ma puissance.

— Du calme ! Du calme ! dit le contrebandier en essayant de le tranquilliser. N'allons pas nous disputer pour cela. Qu'est-ce que cela me regarde ? Arrange cette affaire avec Barbe-Rouge lui-même.

Joseph écoute attentivement. Il a compris chaque mot. Le mot comte l'a comme électrisé.

Qui est-ce, ce comte, sinon son maître, le comte de Rothenburg ?

Sans doute il est sur la vraie piste. Maintenant il doit être prudent et continuer de jouer son rôle.

Les deux hommes n'ont pas la moindre idée qu'on les écoute ni de la personne qui le fait.

Ils parlent encore, mais leur entretien n'intéresse maintenant plus le valet de chambre.

Il réfléchit comment il pourra apprendre tout le mystère et une entière certitude. Il pense alors qu'il pourra avoir Margot comme alliée. D'après tout ce qu'il a entendu il sait qu'elle est l'amie du prisonnier.

Mais comment s'approcher de la jeune fille et se faire connaître à elle ? Il n'ose pas risquer de quitter sa place et d'aller la chercher. Il doit seulement compter sur le hasard.

Margot aussi a entendu la dernière partie de la conversation.

La terreur la saisit quand elle apprend que son abominable beau-père veut de nouveau l'avoir en son pouvoir.

Plutôt morte! pense-t-elle. Elle doit fuir maintenant, sans cela elle est perdue pour toujours.

Fermement résolue elle se glisse vers la sortie. Elle veut essayer encore une fois, elle veut faire tous ses efforts pour pousser de côté la pierre qui lui barre le passage.

Personne ne remarque la personne qui rampe comme une ombre le long du mur.

Maintenant elle est de nouveau devant la pierre. Celle-ci n'est plus tout à fait devant l'entrée, mais elle est droite du côté étroit de l'ouverture.

Il ne faut que peu de force, pour la jeter de côté.

Zwart veut se coucher à côté du contrebandier quand un bruit ressemblant au grondement du tonnerre retentit tout à coup. Effrayés, tous sautent sur pied.

Les yeux de l'aubergiste se dirigent vers la sortie. Il voit là la pierre renversée et une ombre qui disparaît rapidement.

— Margot! rugit-il, hors de lui. Suivez-la! Elle s'enfuit!

XXXVI

UNE ATTAQUE NOCTURNE

LES CONTREBANDIERS se sont mis en route pour la frontière avec leur prudence accoutumée.

Tout semble aussi tranquille. Il n'y a rien de suspect à voir.

La nuit est froide et obscure, mais la neige éclaire le chemin.

Les ombres noires, leurs paquets sur le dos, marchent vite. Le comte Henri se trouve de nouveau au milieu de la longue colonne.

La route que les contrebandiers prennent cette fois n'est pas celle qu'ils suivent d'habitude. Elle ne conduit pas aux frontières en passant devant le « Cerf Blanc », mais c'est un chemin éloigné d'une bonne demi-heure de cette auberge.

Pourtant, ce chemin est aussi dangereux que l'autre. Les contrebandiers recherchent justement les sentiers les plus impraticables de la montagne, parce que sur de telles routes ils sont le mieux protégés contre leurs mortels ennemis, les douaniers.

Les autres gens choisissent rarement de tels sentiers, car partout la mort vous guète sous différents aspects, partout de profonds précipices, de sombres abîmes, qui ont déjà englouti plus d'une victime.

Les contrebandiers ne connaissent pas la peur. Dans une lutte continue avec les puissances ennemies de la nature et des hommes, ils sont éprouvés à tous les dangers.

Le premier de tous est de nouveau Barbe-Rouge. Comme un renard il regarde et prête l'oreille dans la nuit silencieuse et obscure.

Il est vrai que l'homme envoyé en éclaireur a annoncé que le chemin est sûr, mais les douaniers ont appris à connaître par des expériences de tous genres les habitudes des contrebandiers et ne le leur cèdent en rien en ce qui concerne la ruse.

On n'est donc pas sûr si, au dernier moment, les douaniers, mis par un stratagème sur une fausse piste, ne retournent pas soudain pour se mettre en embuscade.

C'est pour cela que le chef qui marche en avant regarde de tous côtés et prête l'oreille au moindre bruit. Comme il est aisé à un nombre de douaniers détestés de se cacher derrière l'un ou l'autre mor-

ceau de roc! Et alors il s'ensuit une lutte à mort.

Presque sans bruit les contrebandiers avancent. On n'échange pas une parole, on amortit autant que possible le bruit des pas. Les fusils armés pendent sur la poitrine et la main gauche tient le serpent.

Mais on ne remarque rien de suspect. Les contrebandiers espèrent que cette fois aussi ils passeront heureusement les frontières.

Depuis quelques semaines déjà il n'y a pas eu de rencontre avec les douaniers et à la dernière rixe les contrebandiers avaient été vainqueurs et avaient mis les douaniers en fuite après leur avoir tué deux hommes.

Cela a augmenté leur fureur. D'ailleurs, le nom du chef est très craint et on ne risque pas si vite d'attaquer Barbe-Rouge et ses farouches compagnons.

Depuis une heure on est déjà en route. On est maintenant au milieu des montagnes, dans un endroit sauvage et sombre. La neige couvre les profonds abîmes et les bois de pins; mais le vent a chassé la neige des blocs de roc.

Les énormes rochers se dessinent en noir comme de gigantesques fantômes dans la nuit.

Un signal bref, toute la colonne s'arrête immédiatement. Seul Barbe-Rouge avance encore de quelques pas, alors il reste immobile.

Est-ce qu'un danger est là, menaçant? Près des contrebandiers se trouve l'entrée d'un profond ravin. Tandis que là-haut la neige répand encore un peu de lumière, les plus profondes ténèbres règnent là, en bas.

Comme il y fait, même au clair de lune, noir comme dans un four, le ravin a reçu le nom de: «terre noire».

Ceci est la partie la plus dangereuse de la route. Là, dans le sombre ravin, l'ennemi peut s'être facilement caché.

Barbe-Rouge revient. Il jette son fardeau à terre et tous suivent son exemple.

— Nous allons nous reposer un quart d'heure, dit-il à voix basse, après qu'on s'est rassemblé autour de lui à l'ombre d'un grand rocher. Je crois que la terre noire est sûre.

— Si nous l'avions seulement bel et bien traversée, grogne un autre, soucieux.

— Bah! dit un autre, insouciant. Nous n'avons rien à craindre. Les chiens verts sont sans doute en embuscade aux environs du Cerf Blanc et nous guettent là.

— Nous voulons l'espérer! dit un troisième.

— Silence! commande Barbe-Rouge. Veillez sur le comte; que celui-ci ne s'échappe pas dans la terre noire.

— Sois sans crainte, répond un contrebandier. Nous le tenons ferme.

Lui et un autre homme n'ont pas perdu le comte Henri un seul moment de vue. L'un devant lui, l'autre derrière, ils le tiennent à la corde, qui est enroulée autour de sa taille.

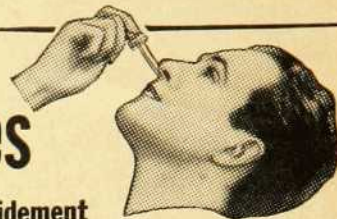
Le comte a entendu l'avertissement de Barbe-Rouge. Il est assis au pied du rocher et regarde dans le ravin obscur. Il est fermement décidé à risquer la fuite; et là, dans le sombre ravin couvert de broussailles, il doit réussir.

Mais il ne sait pas encore comment se délivrer de la corde par laquelle ses deux gardiens le tiennent. Il ne possède pas une arme, pas même un couteau, mais il lui faut justement cela.

Les contrebandiers sont très rapprochés les uns des autres et Barbe-Rouge chuchote avec eux. Ils font

Quelques Gouttes

dans chaque narine soulagent rapidement



l'enchifrènement dû au CATARRHE

Une médication spéciale, qui agit rapidement au siège même du mal

Un soulagement apaisant de l'enchifrènement et des pénibles souffrances causées par le catarrhe aigu, se produit rapidement, à mesure que le Va-tro-nol se propage dans le nez, diminue l'enflure des muqueuses—apaise l'irritation, soulage la congestion, aide à dégager les voies nasales obstruées par le rhume. Il facilite la respiration—essayez-en! Suivez le mode d'emploi dans la boîte. **VICKS VA-TRO-NOL**

La Beauté Physique c'est la Joie de Vivre!

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

Traitement SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG.

Case Postale, 2134 (Place d'Armes) Montréal, P. Q.

Votre nom _____

Votre adresse _____

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois. (Etats-Unis: \$5 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE,

975, rue de Bullion,

Montréal, P.Q., Canada



à peine attention au prisonnier, celui-ci ne peut pourtant pas s'enfuir. Tant qu'il est possible dans l'obscurité, le comte Henri regarde autour de lui pour trouver une arme propre à son but.

Près de lui se trouve un contrebandier. Le manche d'un couteau de chasse sort de la botte. Ceci est justement ce qu'il faut au comte.

Mais ce n'est pas facile. Il ne peut pas faire un mouvement sans qu'on s'en aperçoive. Et pourtant il n'ose pas hésiter maintenant.

Doucement, il avance la main. Encore une fois il regarde prudemment autour de lui. Personne ne remarque son intention. Il saisit le couteau et avec une prudence outrée il le retire et le fait disparaître avec la rapidité de l'éclair dans la manche de son habit.

C'est réussi. Ni le propriétaire du couteau, ni un des autres n'a remarqué quelque chose. Son courage renaît. L'espoir de la délivrance fait couler son sang dans les veines avec une force nouvelle.

Maintenant Barbe-Rouge donne l'ordre de se remettre en marche.

Bientôt les contrebandiers avancent de nouveau en longue colonne, chacun chargé de son paquet. Ils entrent dans l'étroit ravin qui se trouve long comme un tunnel entre les hautes et raides murailles de roc.

Le comte Henri est involontairement saisi d'un frisson quand il entre dans ce désert sombre et alarmant. Sous ces épaisses broussailles il fait noir comme dans une tombe. Il règne un silence de mort; on n'entend rien que le bruit du vent dans les feuilles.

Maintenant ou jamais, pense le comte Henri. Si la fuite doit réussir quelque part, alors c'est ici.

Il prend le couteau, coupe et la corde tombe: il est libre.

— Malédiction! Qu'est-ce cela? dit en même temps la voix du contrebandier derrière lui, à qui la corde est tombée devant les pieds. Que fais-tu, fripon?

Il veut saisir dans l'obscurité le prisonnier invisible. Mais il trébuche sur un objet: le paquet du comte Henri, que celui-ci a jeté par terre. Le contrebandier tombe dessus en jurant. Les six compagnons qui viennent derrière lui s'arrêtent.

— Par le diable! Qu'est-ce qui se passe ici? grogne le premier.

Maintenant, le contrebandier qui marchait devant le comte s'arrête aussi. Il voit que la corde pend dans ses mains.

— Holà! Prenez garde! dit-il à demi voix. Le prisonnier est libre!

Ces mots vont à voix basse de bouche en bouche. Toute la longue colonne s'arrête.

Sur ces entrefaites le gardien du prisonnier s'est relevé. Il prononce les plus horribles blasphèmes. Dans l'obscurité il saisit quelqu'un autour de lui, il veut retenir le prisonnier. Il saisit un corps et le serre avec un poignet de fer.

Ce n'est pas le prisonnier mais son camarade. Celui-ci croit aussi avoir attrapé le comte et empoigne l'autre avec une colère égale.

— Chien! grince Barbe-Noire en tirant son couteau, rends-toi ou je te coupe le cou!

Maintenant l'autre se nomme. Ils se lâchent. Mais où est le prisonnier?

Le comte Henri s'est délivré, il est vrai, mais il lui est impossible de fuir. On est au milieu du ravin et, ici, justement, l'étroit sentier est bordé d'un côté par des rochers escarpés et de l'autre côté par des broussailles impénétrables. Le comte ne réussit pas à y entrer.

Mais il ne peut pas passer le long des contrebandiers, car le chemin est

En marge de "Nos Militaires"

Tous nos lecteurs peuvent, s'ils le désirent, faire paraître dans LE SAMEDI les photos de leurs militaires des deux sexes, parents et amis, qu'il s'agisse de soldats, marins ou aviateurs. Toutefois, pour cela, il faut se soumettre à certains règlements que voici:

1.—Indiquer très lisiblement, au verso de la ou des photos envoyées, le ou les noms des militaires, s'il est ou s'ils sont en service actif au pays, ou outre-mer.

2.—Si l'on désire que la ou les photos soient retournées, inclure un timbre de trois sous (dans la région postale de Montréal) ou un timbre de quatre sous si l'on habite hors de cette région. De plus, il faut indiquer également au verso, et très lisiblement, le nom et l'adresse du destinataire. Notons, incidemment, que plusieurs personnes oublient cet important détail et s'étonnent par la suite que leurs photos ne leur soient pas retournées. L'on conçoit que la direction du SAMEDI ne saurait se tenir responsable de ces omissions.

3.—Il est absolument inutile de nous faire parvenir des « négatifs ». Seuls seront publiés les « positifs » que nous jugeons propres à cette fin.

4.—Toute photo représentant un militaire accompagné d'un civil est immédiatement refusée, cette colonne étant exclusivement réservée aux militaires.

5.—Par photos impropres à la publication, nous entendons des photos de dimensions trop restreintes, des photos embrouillées ou en mauvais état.

6.—Nous nous réservons le droit — tel qu'annoncé il y a longtemps — d'altérer les photos en les découpant, etc., chaque fois qu'il y a lieu.

AVIS: Etant donné que nous recevons au moins CINQ ou SIX fois plus de photos qu'il nous est possible d'en publier, il s'en suit des retards inévitables pouvant se prolonger de plusieurs mois. Nous prions donc nos lecteurs de se montrer patients, car toute photo, qui nous parvient en conformité avec les règlements énumérés ci-dessus, est tôt ou tard publiée. « Il est donc inutile de nous écrire ou de nous téléphoner à cet effet », à moins que l'on ait des raisons sérieuses de supposer qu'il y a erreur ou oubli de notre part. Certaines personnes peuvent s'étonner que leurs photos paraissent après d'autres qui furent envoyées plus tard. La chose est possible, mais s'explique fort bien, dans la plupart des cas, par des raisons de dimensions, de clicherie et de mise en page. Enfin, il ne faudrait pas oublier que ce service est offert à nos lecteurs à titre purement gracieux et que, conséquemment, ces derniers sont priés de croire que nous faisons tout notre possible pour leur être agréables.

si étroit qu'ils le saisiraient de suite. Ainsi il reste immobile, appuyé aux broussailles. Il espère qu'on ne le découvrira pas dans les ténèbres.

Sa position est horrible. Si les contrebandiers le trouvent ils n'épargneront plus sa vie. Il entend leurs jurons et leurs menaces contenus. Malgré leur fureur et leur agitation, les contrebandiers observent pourtant la plus grande prudence et évitent le bruit.

Maintenant l'un d'eux passe juste devant celui qu'on cherche. Il se retourne et veut le saisir.

Mais il ne sent que des branches au moment décisif le comte a fait un saut de côté.

Il tombe de tout son poids sur un autre ennemi. Un juron, le contrebandier chancelle et tombe dans les bras de son voisin.

De nouveau le comte Henri a échappé au danger. Immobile, il se tient devant les broussailles. Les contrebandiers cherchent à tâtons. A chaque instant un des poings peut le saisir. Tout à coup un « Halte! » foudroyant retentit aux oreilles des contrebandiers. La voix vient de devant eux dans le ravin.

Cela a comme l'effet de la foudre. Les fardeaux tombent par terre et en une seconde, tous les hommes sont prêts à tirer.

— Les douaniers! dit-on, terrifiés. Un coup de sifflet strident. Alors on entend la voix de Barbe-Rouge:

— Retournez! En arrière!

Les contrebandiers vont en arrière, mais ils ne font que quelques pas, alors derrière eux aussi on entend un « Halte! » menaçant.

Une terrible panique règne. Terrifiés, les contrebandiers s'aperçoivent que la retraite leur est coupée.

Ils sont cernés de toutes parts. Maintenant il leur faut lutter jusqu'à la mort.

— Rendez les armes! retentit de nouveau la voix aiguë du chef. A bas les armes!

Un rugissement furieux des contrebandiers est la réponse. Les yeux étincelants, ils cherchent l'ennemi. Mais ils ne peuvent rien distinguer dans ces ténèbres.

Tout à coup il y a une lueur rouge vif. Une fusée volante monte dans les airs en crépitant. La scène est soudain éclairée d'une lumière fantastique.

Les contrebandiers deviennent visibles. Mais aussi devant et derrière eux et à côté sur les roches on voit des hommes. Des canons de fusil et des sabres brillent à la lueur des fusées.

— Feu! rugit Barbe-Rouge. Feu sur les chiens verts!

Des coups résonnent de dix-huit fusils.

L'écho renvoie le bruit comme celui du tonnerre le long des rochers nus, mais presque en même temps les balles sifflent de toutes parts.

Le grondement des coups de feu devient plus fort. Une grêle de balles

tombent sur la bande des contrebandiers.

Des cris, des jurons, des gémissements. Soudain, de nouveau, les plus profondes ténèbres.

— Suivez-moi! retentit la voix de Barbe-Rouge. Passons! Nous devons traverser!

De nouveau les balles des chasseurs sifflent dans l'air.

Une nouvelle salve tombe sur la colonne des contrebandiers. Rugissant comme des tigres blessés, les farouches compagnons se jettent en avant.

De nouveau une fusée monte dans l'air. En sifflant, une deuxième et une troisième suivent.

Maintenant le ravin est tout éclairé. Et maintenant les hommes en uniformes verts apparaissent de derrière les rochers et les broussailles et les coups de fusils se suivent de près.

Les contrebandiers luttent en désespérés. Pas un d'eux ne songe à se rendre.

Barbe-Rouge est en avant et il se bat comme un diable.

Maintenant les fusées s'éteignent. Il fait nouveau nuit noire.

Mais seulement pour quelques moments, alors une quantité de torches éclairent le triste spectacle.

Presque la moitié des contrebandiers sont déjà couchés là, atteints de nombreuses balles.

Le reste oppose encore une résistance outrée au parti ennemi supérieur.

Mais c'est en vain, ils doivent es-suyer la défaite.

Enfin on cesse de tirer. La bataille est finie.

On voit encore quelques contrebandiers grimper comme des chats sur les rochers et ensuite disparaître, avant que les balles qu'on leur envoie puissent les atteindre.

Maintenant, les chasseurs entrent de tous côtés dans le ravin.

Mais aucun ennemi ne vient plus à leur rencontre. Quelques-uns traînent un homme farouche et sanglant jusque devant l'officier.

— Hourra! Nous l'avons, le diable rouge! crient-ils.

— Amenez le bandit ici, dit l'officier, très haut.

Les chasseurs tirent le prisonnier dont ils ont lié les mains derrière le dos, dans le cercle qui s'est formé autour de l'officier. Les torches éclairent un visage farouche, noirci et sanglant.

Il est impossible de reconnaître les traits du prisonnier.

— Est-ce toi, Barbe-Rouge? lui demande brusquement l'officier.

La fureur et une haine mortelle se lisent dans les yeux du contrebandier.

Il jure et blasphème d'une façon terrible, mais ne dit pas qui il est.

— Liez l'homme de manière qu'il ne puisse plus bouger, ordonne l'officier. Nous apprendrons bien qui il est. Y a-t-il d'autres prisonniers? demande-t-il ensuite.

— Non, dit un des chasseurs. Pour ce que nous pouvons savoir maintenant, huit ou neuf de la bande sont morts. Les autres se sont échappés.

— Combien d'hommes avons-nous perdus? demande l'officier.

— Deux morts et six blessés.

Tout à coup on entend des cris et du bruit. L'officier se retourne vivement.

Que se passe-t-il là? Il court avec ses hommes vers l'endroit d'où vient le bruit. Quatre douaniers tiennent un homme, dont la mine montre qu'il fait partie de la bande des contrebandiers.

C'est le comte Henri. Il n'a pas pris part à la lutte mais il a encore

le couteau de chasse en main. Il ne pouvait pas s'enfuir.

Il s'est placé derrière un arbuste pour se protéger contre les balles et là, les chasseurs viennent de le découvrir.

— En voilà encore un de la bande! crie un homme et de suite les autres se précipitent vers l'étrange contrebandier.

— Jette ce couteau, chien! crie le premier chasseur et lui met le canon du fusil sur la poitrine.

Le comte laisse tomber le couteau et reste calmement debout.

— Je ne fais pas partie des contrebandiers, crie-t-il. J'étais leur prisonnier.

On lui répond par un éclat de rire. Personne n'ajoute foi à ses paroles.

Les chasseurs se jettent avec fureur sur lui et bientôt il est lié.

Maintenant l'officier approche.

— En voilà encore un, lui disent les chasseurs triomphalement.

Le courage du comte Henri revit. Il se fera connaître à l'officier; celui-ci le croira, il lui donnera la liberté dès qu'il saura que c'est le comte de Rothenburg qui est devant lui.

XXXVII

LES RUSES D'UN SERPENT

LA PRINCESSE vient de se lever du divan où elle s'est reposée quelque temps. La vieille Kathinka est devant elle et a l'enfant, le petit Gérard, sur le bras.

Contente, la princesse lui prend l'enfant. Ah, cet enfant est tout son bonheur, sa félicité. Elle ne se lasse pas de l'embrasser, de le bercer sur ses bras et de lui donner mille gentils noms.

Grave et silencieuse comme toujours, Kathinka reste à côté.

La camériste entre. Elle jette un regard étrange sur sa maîtresse et l'enfant et ensuite sur la vieille Kathinka.

Celle-ci va à sa rencontre avec un empressement singulier. Elle craint toujours que la femme de chambre ne trahisse le secret.

Elle a bien promis de se taire et elle a pris, pour cela, les deux mille francs. Mais la vieille Kathinka n'a pourtant pas confiance en elle.

— Que veux-tu, Marie? demande la princesse d'un ton ferme.

— La comtesse de Rothenburg est là, annonce la camériste.

— Ah! Prie la comtesse d'entrer, dit la princesse, agréablement surprise.

De suite après la comtesse Olga entre.

Elle porte une magnifique toilette de deuil qui fait très bien ressortir sa beauté diabolique. Avec un gentil sourire elle va à la princesse et lui tend les deux mains.

— Oh, chère madame! Pardonnez-moi si je viens vous surprendre si inopinément, dit-elle chaleureusement, comme si elle ressentait la plus vive amitié pour la princesse. Je n'avais plus de repos et devais enfin me convaincre personnellement de votre santé.

— C'est très gentil de votre part, madame, répond la princesse, et elle serre cordialement la main gantée d'Olga. Et permettez-moi, ma chère, de vous témoigner mon vif intérêt. Vous venez d'avoir une grande perte!

— Oh, oui! dit Olga avec un soupir hypocrite et un visage affligé. Mon pauvre époux! Il est mort de douleur. Sa fille unique, vous le savez, madame, a causé la mort de son père!

— Oui, j'en ai entendu parler. Quelle terrible histoire, chère ma-

dame. Comment la comtesse Liane a-t-elle pu faire une telle faute?

— Vous voulez dire: commettre un tel crime, l'interrompt Olga. Car mon pauvre mari est mort de la main de sa propre fille. C'est ce que vous ne saviez pas encore, n'est-ce pas, madame?

— Grand Dieu! Donc, cette horrible chose est vraiment vraie?

— Malheureusement, oui! gémit Olga avec une désolation bien jouée. Mais la malheureuse a déjà expié son crime. Elle est morte et doit maintenant se justifier devant le juge céleste.

La princesse est profondément touchée. Elle voit des larmes dans les yeux d'Olga et entraînée par sa compassion, elle lui met les bras autour du cou et lui dit des paroles consolantes qui sortent de son noble cœur.

Elle ne soupçonne pas qu'elle prodigue sa pitié à une indigne et raffinée hypocrite.

Olga change bientôt de conversation. Son regard s'est porté de suite en entrant sur l'enfant. Mais elle n'a pas vu la petite figure, parce que la vieille Kathinka s'est modestement retirée dans le fond de la chambre.

Maintenant Olga se lève vivement et va à la vieille femme.

— Ah, chère madame, dit-elle tendrement. Que je me suis réjouie en apprenant cet heureux événement. Un petit prince, un héritier! Oh, maintenant vos vœux les plus chers et ceux de votre époux sont exaucés, n'est-ce pas? Ah, montrez-moi, je vous prie, le petit ange!

Sur un signe de la princesse Kathinka s'approche. Mais la vieille n'obéit qu'en hésitant. Elle semble deviner Olga et sentir que toutes ses paroles, douces comme du miel, ne sont que de l'hypocrisie.

Olga veut prendre l'enfant dans ses bras mais la vieille le rend impossible en faisant un mouvement.

— Oh, quel joli petit chérubin! s'écrie Olga avec enthousiasme. Oui, un ange! Ah, chère madame, comme vous êtes à envier!

Flattée, la princesse sourit: quelle mère n'est pas heureuse, des louanges qu'on fait à son enfant?

Olga regarde l'enfant, les yeux brillants, comme si elle voulait l'ensorceler. Mais le petit a peur de ses yeux brillants, d'où jaillit maintenant un rayon de haine mortelle. Il se détourne vivement et cache sa petite figure contre le sein de la vieille Kathinka.

— Mais, mon petit chéri, dit Olga, viens donc!

Elle lui tend les bras. Maintenant l'enfant se met à pleurer et Kathinka fait une figure si fâchée et jette à la comtesse un regard si sombre et menaçant qu'Olga renonce à son projet.

Elle en sait maintenant aussi assez, elle a examiné l'enfant et son opinion est faite.

Non, ce joli et robuste garçon n'est jamais l'enfant de la princesse. C'est l'enfant de Liane. Alfred a raison et la sage-femme a en vain tenté de la tromper. La ressemblance avec la mère est maintenant déjà visible et l'enfant a à peine quatre mois.

Et cet enfant — l'enfant de la femme qu'elle déteste — elle veut l'avoir en son pouvoir, elle veut le tuer, car l'innocente créature pourrait lui devenir dangereuse plus tard. Mais tandis que ces pensées traversent son cerveau et qu'une haine brûlante fait vibrer son cœur, la femme infernale sourit toujours si aimablement que la princesse n'a pas le moindre soupçon de ses projets.

Elle dit maintenant à la vieille Kathinka de quitter la chambre car l'enfant pleure tout le temps et ne

veut pas se calmer. La vieille s'en va rapidement. A la porte elle se retourne encore une fois et regarde Olga avec des yeux hostiles.

Olga ne s'en est pas aperçue. Elle s'assied sur une chaise en face de la princesse et prononce les souhaits les plus hypocrites.

La princesse accepte chaque mot comme l'expression d'un sentiment vrai. La noble femme ne se doute pas quel démon se trouve assis en face d'elle, forgeant ses plans de malheur et de perdition.

Elle parle librement avec Olga et lui raconte qu'en même temps qu'elle est une malheureuse femme étrangère est devenue mère dans cette maison. Olga sait déjà cela et elle ne s'y intéresse plus. Elle sait aussi qui était cette étrangère mais elle prend bien garde de ne pas le faire remarquer à la princesse. Celle-ci, de nouveau, n'ose pas communiquer à sa visiteuse que cette étrangère séjourne maintenant dans sa maison. Elle ne sait elle-même pas pourquoi, mais un obscur pressentiment l'en retient.

Ainsi Olga n'apprend rien de la présence de Liane, qu'elle croit morte. La princesse parle maintenant d'autres choses.

— Nous donnons, dans quelques jours, une petite fête, dit-elle. Je vous prierais volontiers, chère madame, d'y prendre part, si je ne craignais pas que vous ne refusassiez mon invitation. Vous êtes encore au commencement de votre deuil.

Olga sourit tristement.

— Oui, mon mari est à peine mort depuis quatre mois, soupire-t-elle, mais je crois bien pouvoir aller de temps en temps dans le monde malgré mon deuil. Ne croyez-vous pas, chère madame?

— Certainement, ma chère! Personne ne peut trouver quelque chose d'inconvenant à ce que vous cherchiez quelque distraction, répond la princesse. Je puis donc compter sur vous?

— J'accepte volontiers votre aimable invitation, madame.

— Bien, cela me fait plaisir, dit la princesse en se levant. Et venez maintenant avec moi, chère comtesse. Mon époux sera heureux de vous saluer.

Olga suit la princesse au salon.

— Nous avons aussi encore un hôte, un cher parent, continue la princesse. Il est revenu depuis peu d'un long voyage. Si vous le permettez je vous présenterai mon neveu.

— Je serai charmée de faire la connaissance de votre neveu, répond Olga poliment. Elle ne se doute pas qui est ce parent de la princesse.

Celle-ci ouvre maintenant la porte et elles entrent toutes deux au salon.

Le vicomte Kurt de Marwitz vient de s'en aller. Le prince est seul et Liane est toujours cachée dans la loquette.

La vue d'Olga fait sur le prince l'effet d'un coup de tonnerre. Le récit de Kurt l'a terriblement ému, ses nerfs tremblent encore d'agitation et, soudain, la femme qui a commis des crimes si terribles est devant lui.

Mais non, il ne sait pourtant pas si elle est vraiment cette misérable femme. Celle-ci est la comtesse de Rothenburg, une dame distinguée appartenant à la plus haute aristocratie. Sa propre femme lui a donné la main. Il frissonne à la pensée qu'elle peut être cette créature criminelle.

Kurt seul peut décider de cela et il n'y est pas. Son absence, en ce moment, est aussi très agréable au prince, car il déteste les scènes. Déjà, à cause de sa femme qu'il faut encore ménager, il doit éviter tout scandale.



GUERRE CONTRE LE LAIT TERMINÉE

Des milliers d'enfants se rebellent à boire leur lait. Leur attitude sera différente, si le lait leur est servi sous forme de délicieuses cossetardes-présure faites avec des TABLETTES-PRÉSURE "JUNKET". Incorporez la tablette dissoute à du lait tiède. Il suffit de quelques instants pour les préparer. Sucrez et aromatisez au goût. Le lait servi de cette façon est plus savoureux et se digère plus facilement. Chez votre épicer.

Notre LIVRE de RECETTES est GRATUIT. Écrivez-nous.

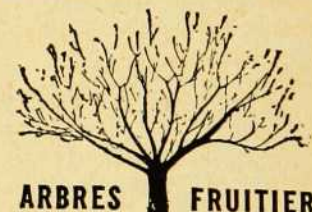
"THE 'JUNKET' FOLKS" Toronto, Canada. 10F

TABLETTES-PRÉSURE "JUNKET" MARQUE DE FABRIQUE



★ Une Sauce Epaisse faite d'après la recette anglaise — Donne du piquant à tous les plats de viande et de poisson. 19F

C&B THICK SAUCE PAR CROSSE & BLACKWELL



ARBRES FRUITIERS

Assortiment complet de pommiers, poiriers, pruniers, cerisiers, gadeliers, (rouges, noirs et blancs), groseilliers, framboisiers et fraisiers.

① Téléphone *LANCASTER 4191

W.H. PERRON & CIE LIMITEE GRAINETIERS & PÉPINIÉRISTES 935 BLVD ST LAURENT, MONTRÉAL

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois. (Etats-Unis: — 5 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois).

IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée. 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Et qu'arriverait-il si Kurt entraînait maintenant et reconnaîtrait dans Olga la femme dont il vient de raconter l'infamie à son oncle ?

A cette idée le prince devient très inquiet. Il craint pour la santé de son épouse. A aucun prix une scène violente ne doit avoir lieu devant elle.

En vrai homme du monde il se remet de suite et va poliment à la rencontre de la visiteuse.

— Mon cher Stanislas, dit sa femme. La comtesse de Rothenburg nous fait l'honneur de sa visite et je ne voulais pas te priver du plaisir de saluer notre chère amie.

Le prince salue Olga et prend la main qu'elle lui tend, mais il lui est impossible de porter cette main à ses lèvres. Son compliment est aussi très court et semble forcé. Il est encore tout à fait sous l'impression de ce qu'il vient d'entendre.

Olga n'a pas l'air de s'en apercevoir. Elle parle et rit de la façon la plus gracieuse et s'assied avec la princesse.

— J'ai aussi déjà invité la comtesse, dit cette dernière à son époux, et elle a accepté.

Ces mots sont dits si bas qu'Olga ne les a pas entendus.

Le prince a l'air très surpris.

— N'est-ce pas, chère madame, ainsi la princesse s'adresse de nouveau à Olga. Vous assisterez donc sûrement à notre fête ?

— Oui, dit Olga en souriant et, flattée, elle regarde le prince d'une manière séduisante avec ses yeux noirs et brillants. Et j'espère, cher prince, que vous ne m'en voudrez pas parce qu'en apparence, je néglige les devoirs d'une veuve affligée.

— Moi ! Mais, je vous en prie, madame, répond gravement le prince, c'est le droit des vivants d'oublier. Votre époux est mort ; vous êtes jeune et belle. Vous ne pouvez pas vivre comme une nonne, c'est ce que le monde n'exige pas de vous.

Le rire d'Olga devient encore plus séduisant. Elle soupire, penche un moment la tête sur la poitrine et regarde alors de nouveau le prince avec ses yeux flamboyants.

— Votre Excellence rassure ma conscience, dit-elle hypocritement. Je me réjouis vraiment sur la fête. Mais, s'interrompt-elle soudain elle-même, j'aurai aussi le plaisir de faire la connaissance de votre neveu ?

Le prince s'effraye à cette observation.

Il jette un coup d'œil sur son épouse qui dit, de suite, qu'elle appellera son neveu.

— Ne te donnes pas cette peine, ma chère, dit vivement son mari. Il n'est pas à la maison. Je crois qu'il est monté à cheval.

— Oh, quel dommage ! dit la princesse avec regret. Kurt aurait sans doute été charmé de vous saluer, madame !

Au nom de Kurt c'est comme si Olga s'effraye. Mais elle reste si calme que le prince, qui la regarde attentivement, ne le remarque pas.

Kurt ! Combien d'hommes s'appellent Kurt, pense Olga.

Pourquoi devaît-elle justement penser à celui qu'elle a, une fois, rendu si malheureux ?

Elle veut maintenant prendre congé, mais la princesse la retient encore et par politesse le prince doit aussi l'inviter à rester.

Mais intérieurement il soupire : si elle s'en allait seulement !

Pendant que les trois personnes causent ensemble dans le salon, le rideau de la logette remue un tout petit peu et dans l'ouverture apparaît le pâle visage de Liane.

Elle a tout entendu, elle a reconnu la voix d'Olga et une terrible peur a saisi la jeune femme.

Elle est dans un horrible danger. A chaque instant elle peut être découverte ici.

La princesse et Olga elle-même peut, à tout moment, avoir l'idée d'aller dans la logette.

Liane tremble à cette pensée.

Malheur à elle si Olga la voit. Alors celle-ci l'accusera sans pitié et le prince et son épouse croiront cette femme infernale et la chasseront avec mépris de leur maison.

La persécution et la misère la menacent de nouveau. Et maintenant Liane voit son ennemie diabolique devant elle. Oui, c'est Olga, elle ne s'est pas trompée.

Mais Olga ne soupçonne pas la présence de Liane. Si elle avait maintenant seulement jeté un coup d'œil sur les rideaux, elle aurait vu celle qu'elle croyait morte.

Mais si cela n'arrive pas justement aujourd'hui, cela doit pourtant avoir lieu une fois, car Olga viendra souvent dans cette maison.

C'est pourquoi elle doit s'en aller d'ici, elle ne peut pas rester plus longtemps.

Maintenant Olga prend congé. Le prince la reconduit, son épouse reste dans la chambre.

Elle va à la logette et le moment d'après elle ouvre les rideaux.

La princesse se trouve en face de Liane dont le visage décomposé la bouleverse.

Le prince reconduit Olga jusqu'au vestibule. Là, elle lui tend la main avec un sourire enchanteur et sort par la porte ouverte par un laquais. Sa voiture attend et le laquais ouvre la portière.

Au moment où Olga monte en voiture un homme approche en venant du jardin. C'est le vicomte Kurt de Marwitz.

Il voit la voiture et Olga enveloppée d'une précieuse fourrure et le visage recouvert d'un voile épais.

Comme frappé de la foudre il s'arrête et la regarde.

L'a-t-il reconnue ? A-t-il reconnu en elle celle qui l'a, une fois, trompé d'une façon si infâme ?

Olga ne le voit pas. Elle monte en voiture. Le vicomte fait un violent effort et court à elle.

XXXVIII

LE PREMIER PAS DANS LES TENEBRES

LES SEULS parents du notaire assassiné, sa fille et son mari, avaient reçu un avis du Parquet et étaient venus de suite dans la résidence.

Le jour de l'enterrement ils s'apprêtent de nouveau tous deux pour le départ. Ils n'ont arrangé que deux chambres pour le peu de temps que dure leur séjour.

Le premier terrible chagrin n'est pas encore surmonté. La jeune femme sanglote et pleure sans interruption, pendant que son mari, un grand homme blond, sombre et pâle, parcourt à grands pas les pièces silencieuses.

Les chambres que le défunt a habitées lui-même sont fermées par la justice, mais on les ouvrira aujourd'hui pour régler l'héritage.

Avant que cela ait lieu, le commissaire Ritter arrive.

Le gendre du notaire, le professeur Taubert, va à sa rencontre et le conduit à la chambre de sa femme.

— Eh bien, monsieur ! demande le professeur. Avez-vous déjà découvert quelque chose ?

— Non, répond Ritter avec un soupir. Je me trouve encore devant une énigme et je ne vois toujours pas de trace qu'on puisse suivre.

— Oui, cet événement nous est incompréhensible, murmure le professeur, d'une voix sourde. Dieu seul connaît le misérable criminel. Peut-être ne réussira-t-on jamais à le trouver.

LE PERMIS DE CHASSE

(Suite de la page 9)

vingt, puis cinquante, cent. Mais on n'y prend pas garde. Et tout à coup, voilà qu'ils ont la majorité, et qu'ils décident de la couleur de la barbe !

On ne change pas, d'un jour à l'autre. Mais l'ancien ministre ne peut plus s'y méprendre. Un respect instinctif du papier officiel, timbré à l'effigie de la République, le force à s'examiner subitement sans coquetterie. Barbe grise ! Mais aussi quelle idée d'avoir voulu charger son secrétaire de ce travail ! « Barbe noire », porte le permis qui tremble dans les mains du patron. Parbleu ! des copeaux d'ébène. Et ce gaillard-là ne se doute pas de son bonheur. Il reste là, attentif en apparence à la dictée du maître, l'oreille peut-être tournée vers les cris joyeux de la partie de tennis. Ça aurait été si simple de recopier simplement le permis de l'an dernier, sans réflexion, sans enquête devant la glace... et devant un tiers. Et avec un soupir :

— Barbe grise.

Et maintenant, le coup est porté. La complicité des fades adjectifs ne donnera plus à l'ancien ministre l'illusion de la ressemblance entre Georges et lui. Ecrivez, heureux secrétaire :

— Menton rond. Visage ovale.

M. Fatou-Lambert s'aperçoit clairement que ces mots insipides ne rendront pas à sa figure les fermes lignes de la jeunesse.

Ecrivez même, pour finir :

Le patron ne souffre même plus de cet aveu, bien qu'il lise sur votre permis un triomphant : teint clair.

Non. La brûlure a cicatrisé la plaie. Jusqu'alors M. Fatou-Lambert s'ignorait. Il jetait sur son miroir des regards indulgents et rapides. Il se voyait aussi jeune que sur ses photographies aux vitrines, ses portraits dans les journaux. Contraint — par sa propre faute — de s'examiner devant son rival, de se comparer à lui et de lui dicter à haute voix ses réponses, l'ancien ministre a passé de durs mais profitables instants.

Folie, de vouloir disputer à ce garçon la tendresse d'une jeune fille, d'en vouloir faire, en moins de dix ans, la compagne d'un vieillard. Et, avec cette réaction d'humilité, ce goût d'indulgence qui sont les signes et comme le parfum du sacrifice, M. Fatou-Lambert frappa l'épaule de son secrétaire et le congédia d'un paternel :

— Allez, mon enfant, allez rejoindre ces jeunes filles au tennis. Gagnez la partie... je suis trop vieux pour vous la disputer.

Et jetant le mince carton sur la table, il songea à cette ironie qui se glisse dans tous les actes de la vie, à ce permis de chasse qui venait de lui signifier si clairement : chasse interdite !

MICHEL CORDAY

— Nous n'allons pas encore perdre tout espoir, répond le détective. Je veux aujourd'hui, encore une fois, faire une perquisition dans la chambre du notaire. Il est possible que je découvre quelque part un indice qui puisse me mettre sur la voie.

— Vous étiez pourtant déjà d'avis que le manque de quelques documents indiquait une piste ?

— Je suis encore de cet avis. Mais plusieurs papiers ont disparu qui, sans doute, ont été volés par le criminel. Et, de plus, une importante somme d'argent. Je dois d'abord essayer de savoir quels documents étaient ceux qu'on voulait.

Durant cette conversation les deux hommes se rendaient au cabinet d'étude du notaire. Ritter ouvre la porte avec la clef qu'il a apportée et il entre avec le professeur.

Rien n'est changé dans la pièce.

Le professeur raconte encore que tout le mobilier de la maison sera vendu. Sa femme veut emmener la vieille ménagère.

Ritter l'écoute avec peu d'intérêt. Il parcourt la chambre et examine chaque meuble avec la plus grande attention, comme cela a déjà eu lieu plusieurs fois. Il n'avait que peu d'espoir que son examen ait quelque succès.

Il ouvre aussi de nouveau le coffre-fort, ouvre tous les tiroirs et regarde dans chaque coin. Tout est en vain. Aussi, dans la pièce attenante, la chambre à coucher, il ne trouve rien qui puisse lui servir d'indication.

— Cela ne sert à rien, soupire-t-il, désespéré. De cette façon je n'avance pas.

— N'avez-vous pas de soupçon ? Ne soupçonnez-vous personne ? demande le professeur.

Ritter hausse les épaules d'un geste expressif.

— Oh, si ! Mais à quoi nous servent des soupçons, auxquels nous ne pouvons rien nouer ? C'est une affaire très mystérieuse. Le coupable a été très rusé et n'a pas laissé la moindre trace.

— J'ai le dessein d'augmenter la récompense promise et même jusqu'à cinq mille francs, déclare le professeur. Ne croyez-vous pas, monsieur, que ceci nous aidera un peu ?

— Pourquoi pas ! Cela dépend de savoir si l'auteur avait un complice ou non. Et je crois sûrement que cela était le cas. Mais c'est bien encore la question, si cette grande récompense séduira le complice à trahir le coupable.

— Oui, oui ! cet espoir est très petit. Pourtant, je le publierai.

En attendant Ritter a de nouveau commencé son examen.

Il allume une bougie et éclaire avec dessous et derrière les meubles.

Le professeur le regarde étonné. Il trouve toutes ces recherches compléments inutiles.

Voilà que le détective, qui est maintenant agenouillé devant de canapé qui se trouve à côté du coffre-fort, étend le bras sous ce meuble et il ramasse un petit bout de papier blanc. C'est la moitié d'une carte de visite coupée en deux. Elle se trouvait entre le canapé et le coffre-fort, tout près du mur.

— Qu'avez-vous trouvé là ? demande le professeur, et il s'approche avec curiosité.

Ritter regarde la carte et la retourne. Il lit le nom de Fanny. L'autre moitié sur laquelle doit se trouver le nom de famille manque.

Le professeur regarde en secouant la tête cette trouvaille qui, à ses yeux, n'a aucune valeur. Il est étonné que Ritter serre avec tant de précaution cette demi carte de visite dans son portefeuille.

— Que voulez-vous faire de cela? demande-t-il.

— Connaissez-vous quelqu'un qui se nomme Fanny, professeur, et qui était en relation avec feu votre beau-père? demande le détective.

— Non, je ne le sais pas! Mais mon beau-père avait beaucoup de connaissances, parmi lesquelles des gens, qui étaient en relations avec lui en qualité de clients.

— Je m'informerai et tâcherai d'apprendre s'il se trouvait parmi eux une dame du nom de Fanny.

— Et si cela n'est pas le cas? demande le professeur.

— Quels soupçons attachez-vous à ce bout de papier?

— Alors je ne douterais pas que cette demi carte de visite a été perdue par l'assassin de votre beau-père!

— Oh! cela est pourtant très invraisemblable!

— Pas du tout. Supposons, que l'assassin portait dans sa poche cette carte de visite qu'il a déchirée pour l'une ou l'autre raison. Il était ici près du coffre-fort. Peut-être avait-il dans la même poche un outil, une clef ou quelque chose de semblable ou peut-être aussi un mouchoir. Il a tiré cela de la poche et a emporté avec cela la demi carte de visite. Sans qu'il s'en soit aperçu le petit morceau de papier est tombé là, derrière le canapé.

— Une combinaison très risquée, monsieur! dit le professeur avec un sourire de doute.

— Mais aussi probable! Cette demi carte de visite n'est pas une trouvaille sans valeur à mes yeux.

— Et si vos soupçons étaient justes, quoi alors?

— Cela ne sera pas facile. Il y a beaucoup de femmes qui se nomment Fanny. Comment voulez-vous trouver la vraie?

Le détective se contente de répondre par un haussement d'épaules. Il prend congé du professeur et de sa femme et quitte la maison.

Il se rend au commissariat de police, où il attend dans son bureau particulier la visite du vieux jardinier Horn qu'il a fait venir là.

Le vieux jardinier du château de Rothenburg a encore causé de choses importantes avec l'avocat pendant les derniers jours de ce dernier, il avait été jusqu'à un certain point le confident de monsieur Nagel. Il est vrai que le vieillard a déjà raconté au détective tout ce qu'il savait, mais il serait pourtant possible que le vieux jardinier puisse lui raconter aujourd'hui quelque chose de plus.

A peine Ritter est-il dans son bureau, qu'un employé lui annonce un homme, qui veut lui communiquer quelque chose d'important.

Sur un signe du détective il entre un homme habillé en cocher.

— Avez-vous à me dire quelque chose concernant le crime sur l'avocat Nagel? demande Ritter en regardant attentivement l'homme.

— Oui, monsieur! répondit l'homme d'un ton modeste.

— Bien! comment vous nommez-vous?

— Gothfried Hempel! Je suis en condition chez le loueur de voitures Frolich.

— Bien! Qu'avez-vous à dire?

— Le même soir, qu'on a tué l'avocat je passais dans la rue où il demeurait. Et justement devant la maison, mon cheval tomba. Il était tombé beaucoup de neige et sur le bitume glissant... et bien alors ce n'est pas étonnant qu'un tel animal perde son équilibre!

— Certainement pas! Donc votre cheval glissa et tomba! dit calmement le détective. Et ensuite?

— Et bien, je sautai du siège et essayai de remettre l'animal sur pied. Mais cela ne marchait pas si vite. Je regardais autour de moi pour trouver de l'assistance et je vis alors un homme qui se trouvait dans le portique de la maison!

— De la même maison, où demeurait l'avocat?

— Oui!

— Comment saviez-vous que l'avocat demeurait là?

— Oh! je reconnais très bien monsieur. Je l'ai souvent conduit en voiture et une fois, il y a trois ans de cela, alors monsieur l'avocat m'a fait faire justice, lorsque je dus porter plainte contre mon ancien patron, à cause de gages arriérés.

— Ah! vous connaissiez donc le défunt! Continuez! Vous appelez l'homme qui était dans le portique pour vous aider, n'est-ce pas?

— Oui, mais il ne vint pas! dit le cocher indigné. Il fit semblant de ne rien entendre. Lorsque j'allai à lui, il sen alla. Il parcourut la rue et il me fit l'effet de ne pas vouloir être reconnu!

— Comment? demande le détective intéressé.

— Il se cachait la figure!

— Comment était cet homme? Pouvez-vous le décrire?

— Pas bien! Il faisait obscur. Il portait un manteau foncé à long col et un chapeau mou, noir.

Il avait recouvert son visage du col de son manteau. Mais je pouvais voir que l'homme devait encore être jeune, car il avait seulement une moustache noire!

— La rue était probablement très solitaire?

— Oui! Il n'y avait personne d'autre.

— Quelle heure était-il?

— Il était un peu plus de onze heures!

— Que fit l'homme? N'avez-vous plus pu prendre garde à lui?

— Oh, si! Je réussis tout seul à relever mon cheval bien que cela durât dix minutes avant que l'animal fût sur pieds. Mais comme je n'avais pas de bourgeois, la perte de temps n'était pas si grave. Je continuai donc lentement. Trois maisons plus loin je revois mon homme. Il s'était mis dans un autre portique.

En entendant ma voiture il feignit de sortir justement de la maison. Il retourna assez vite à la maison de l'avocat!

— Se mit-il de nouveau dans le portique?

— Oui, c'est ce que je vis distinctement. Je me retournais sur mon siège. Il croyait sans doute que je ne faisais plus attention à lui!

— Il était donc environ onze heures et demie — hum! murmura Ritter pensif. — Et tout de suite après, l'avocat doit être rentré. Mais le concierge n'a laissé entrer personne avant lui. L'homme n'a donc pas été un habitant de la maison!

Tout haut il demande:

— Est-ce tout ce que vous savez?

— Oui, monsieur!

Ritter fait encore quelques questions au cocher, alors il le laisse partir. Cette nouvelle est très importante pour lui. L'homme voulait rester inaperçu et quand le cocher l'appela, il chercha une autre cachette. Agité il va de long en large.

— Cette homme est sans aucun doute l'assassin! se dit Ritter à lui-même. Mais qui serait-ce?

Agité, il va de long en large.

Il est tellement plongé dans ses réflexions qu'il n'entend pas entrer le vieux jardinier, qui a frappé en vain. Seulement au salut du vieillard il se retourne.

— Ah, cher Horn! Vous êtes là, s'écrit-il content et il tend la main au visiteur. Asseyez-vous! Pouvez-

LE "GREEN GIANT" DIT



Conservez LES ALIMENTS-

Pour que nos armées
puissent combattre ...
et que nos Alliés puissent
vivre...

Notre tâche est de nourrir nos soldats, nos marins et nos aviateurs afin qu'ils aient une puissance d'action physique comparable à leur courage. Notre tâche est de nourrir nos Alliés afin que leur inflexible volonté de résister ne soit pas minée par la faim.

Ceci demande des énormes quantités de vivres. Nous en avons suffisamment—si l'approvisionnement disponible est sagement utilisé. Ayant cette pensée dans l'esprit, le Gouvernement Canadien a formulé un Programme de Conservation des Aliments.

Pour assurer le succès de ce projet, il faut que tous au Canada, hommes, femmes et enfants, jouent bon jeu et se conforment aux règlements. Ne mangez que des aliments appropriés. Partagez les aliments non en abondance. Ne gaspillez pas de vivres. Nos combattants, nos Alliés et vos voisins se fient à vous.

Ne prenez pas plus de nourriture que vous pouvez manger; et, mangez toute la nourriture que vous prenez.



DEL MAIZ BRAND CREAM STYLE CORN

FINE FOODS OF CANADA LIMITED
STE. MARTINE, QUEBEC

DORMEZ ET LEVEZ-VOUS REPOSE

Si vous ne dormez pas bien—si vous souffrez d'insomnie—attention au rein. S'il est mal en ordre, ne purge pas le sang des poisons et déchets—votre sommeil peut aussi en souffrir. Au tout premier signe de mal de rein prenez en toute confiance les Pilules Dodd—depuis plus d'un demi-siècle le remède par excellence pour le rein. Elles sont faciles à prendre. Inoffensives. 114-F

Pilules Dodd pour le Rein

Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

vous peut-être me communiquer aujourd'hui quelque chose de plus ?

— Je puis seulement répéter, ce que je vous ai déjà raconté, monsieur.

— Hum !

Le détective arpente de nouveau la chambre.

— Vous êtes donc d'avis, cher Horn, que nous devons chercher l'assassin de l'avocat au château de Rothenburg.

« Oui, c'est mon opinion. Sans aucun doute la comtesse est derrière les coulisses ! dit le vieillard d'une voix ferme.

— L'avocat vous a-t-il dit, en revenant de sa dernière visite au château qu'il avait en mains des preuves contre la comtesse ? Quelles seraient ces preuves ? Et pourquoi l'avocat voulait-il porter plainte contre la comtesse. C'est ce que je ne conçois pas très bien !

— Je ne sais rien non plus avec certitude ! répond tristement le vieux Horn. L'avocat parla seulement en général !

— Ce qu'il savait et pouvait prouver a donc été enterré avec lui ! dit Ritter en soupirant. En tout cas, nous avons un indice. Nous savons que l'avocat était l'ennemi de la comtesse et que la comtesse devait le craindre !

— Oui, et je n'en démors pas, monsieur : la comtesse est la faute de sa mort ! dit le vieillard.

— Nous n'avons aucune preuve contre la comtesse, mon brave homme ! dit Ritter gravement et comme pour l'avertir. Ne prononcez pas ainsi votre opinion envers d'autres gens. Cela pourrait avoir de mauvaises conséquences pour vous !

Le vieux Horn sourit tristement.

— Cela m'est indifférent ! La comtesse Liane a aussi été tuée par cette mauvaise femme. Je peux le jurer.

— Non, mon ami, c'est ce que vous ne pouvez pas jurer, sans cela vous l'auriez déjà fait ! dit calmement le détective à l'homme terriblement agité. Je sais ce que vous voulez dire ! lui dit-il. Et moi — et bien, je crois tout. — Mais vous devez comprendre, qu'on ne peut rien faire avec la plainte seule. Nous devons aussi pouvoir prouver ce que nous avançons !

Le vieux Horn secoue affirmativement la tête et regarde sombrement devant lui.

— Il n'y a pas de doute qu'il se passe au château de Rothenburg des choses suspectes, continue Ritter après un court silence. Et après tout ce que vous m'avez raconté je suis en état de comprendre l'affaire. La mort du vieux comte est aussi causée par son épouse et la comtesse Liane est soupçonnée à tort.

— Oui, et la comtesse a aussi fait disparaître le comte Henri. Il n'en faut pas douter ! s'écrie le vieux Horn, furieux.

— La disparition du comte, sans laisser aucune trace, est en tout cas très suspecte, répond Ritter. Mais on ne peut pas en dériver un soupçon contre la comtesse. Peut-être le comte est-il vraiment allé en voyage pour chercher sa sœur, qui sait ?

— Alors il aurait pourtant envoyé de ses nouvelles et il serait revenu, lorsque la mort de la comtesse Liane fut connue !

— Qui sait, peut-être il reviendra bientôt ! dit Ritter. Mais nous nous éloignons de notre sujet. En premier lieu il nous faut découvrir le meurtrier de l'avocat.

— Je vous ai déjà dit mon opinion à ce sujet, monsieur ! bougonne le jardinier.

— Oui, vous croyez que le valet de chambre Joseph est le coupable !

— Oui, je connais assez bien ce bandit. Il est en état de commettre tous les crimes ! déclare amèrement le vieillard. Et il était toujours du côté de la comtesse !

— J'ai pris des renseignements, répond Ritter de sa manière calme et tranquille. Joseph n'a vraiment pas été au château durant le temps que le meurtre a eu lieu. On ne sait pas où il était. Maintenant il n'y est pas non plus, il a disparu.

— Et bien alors ! s'écrie le jardinier triomphalement. Que voulez-vous de plus ? N'est-ce pas assez suspect ?

— Oui et non ! Si Joseph apparaissait de nouveau et qu'il peut prouver où il a été durant ce temps, tous les soupçons disparaissent. Peut-être a-t-il une fiancée, une amie, qu'il a visitée !

— C'est ce qu'il a en effet et même ici en ville ! consent le vieillard.

— Tiens, le savez-vous sûrement ? La connaissez-vous peut-être aussi ?

— Oh oui ! Elle est la fille d'une sage-femme !

— Comment se nomme cette fille ? interroge Ritter.

— Fanny Rabe !

Ritter sursaute. Une grande agitation s'est emparée de lui.

— Fanny ? Vraiment ? S'appelle-t-elle ainsi ? demande-t-il encore une fois.

— Certes ! affirme le vieux Horn extrêmement surpris de l'excitation du policier.

Celui-ci pense à ce qu'il a trouvé, à la demi carte de visite.

Maintenant il sait le nom qui y manque.

Mais était-ce bien cette Fanny qui a donné une fois sa carte de visite à l'assassin ? C'est bien probable et donc le valet de chambre serait l'assassin.

— J'interrogerai aujourd'hui encore cette fille ! dit Ritter après un court silence. Le reste dépendra de ses réponses. Je ne puis pas encore croire que le valet de chambre soit le meurtrier. Il peut être très attaché à la comtesse ; une telle action, personne ne la commet pour une simple récompense !

— Cela est ainsi, monsieur : mais qui est-ce que ce devait alors être ? L'autre — le nouvel administrateur — peut-être ? dit le vieux Horn pensif.

— Oui, c'est ce qu'on peut encore plutôt supposer, car cet homme est pourtant l'allié de la comtesse ! l'interrompt Ritter tout à coup.

— Oui, c'est ce qu'on dit ! Déjà lorsque le comte vivait encore, la comtesse doit avoir visité cet homme ici en ville. Il vint même un soir avec au château et là le comte les a surpris. On dit que, dans sa colère, il a tiré sur son épouse infidèle.

— Est-ce vrai ? Etes-vous sûr de tout cela ? demande Ritter avec une curiosité croissante.

— Joseph l'a raconté ! répond le vieux Horn et raconte alors en détail ce qui s'est passé à cette époque entre Olga et Alfred. Il montre aussi qu'Alfred est le mari de Liane.

— C'est ce que cet homme a déjà prétendu en face de son cadavre, conclut-il ému. Vous vous le rappelez bien, monsieur, car vous étiez aussi dans le pavillon lorsque les messieurs du tribunal y étaient !

Ritter secoue affirmativement la tête. Une foule de pensées et de soupçons l'assiègent.

Il connaît l'histoire de Liane par le vieux jardinier qui ne lui a rien caché.

Est-ce qu'Alfred avait donc plus d'intérêt à tuer l'avocat que Joseph ? Mais cette carte de visite !

Fanny était l'amie de Joseph. Celui-ci devait donc être le coupable ?

Où est-ce que le crime n'avait pas été commis par une, mais par deux personnes et est-ce que ces deux étaient Alfred et Joseph ?

Plus le policier réfléchissait plus cette dernière idée lui semblait vraisemblable.

Le testament que l'avocat avait en dépôt et qui sans aucun doute avait été volé par l'assassin, indique déjà que la comtesse y était pour quelque chose. Les deux hommes sont donc ses instruments.

— Quelle sorte d'homme est donc cet intendant ? demande-t-il à Horn.

— Il était acteur et était engagé à un grand théâtre. C'est ce que m'a du moins raconté feu la comtesse Liane. Ce vaurien a horriblement trompé la pauvre enfant. Elle se croyait son épouse légitime. Mais un jour il lui avoua, qu'il l'avait trompée.

— Tiens, cela a donc l'air d'être un bandit fini ! dit Ritter étonné. Eh bien, je me procurerai bientôt la certitude concernant cette affaire. Un faux mariage dans le but de tromper l'autre partie, peut faire entrer cet homme en prison. Cet individu se nomme Alfred Wenzel, n'est-ce pas ?

— Oui ! C'est son nom !

— Bien ! dit Ritter satisfait. Maintenant j'ai enfin une piste que je peux suivre. Mais je dois vous prier, mon cher Horn, d'observer sur tout ceci le plus profond silence. Un seul mot prononcé en l'air peut avertir le coupable et alors c'en serait fait de mon succès !

— Je n'en parlerai à personne ! promet Horn.

Le commissaire le laissa maintenant s'en aller, car il brûle d'impatience de se mettre en route.

Quand le vieillard est parti, il appelle un de ses agents qui attend déjà dans la chambre attenante.

C'est un homme jeune à la physiologie intelligente.

— Avez-vous pris vos informations dans la villa et le château de Rothenburg, Muller ? demande le détective. Que pouvez-vous me dire quant à l'intendant ?

— Rien de particulier, monsieur, cet homme est en voyage !

— Ah ! Depuis quand ?

— Depuis quatre jours. Aujourd'hui il reviendrait. On dit qu'il doit mettre ordre à une affaire de la comtesse !

— Où ? Ici en ville ?

Non, à Seedorf, à deux lieues d'ici.

« Essayez de savoir, si c'est vrai. Il est important que nous sachions si l'intendant a été oui ou non dans ce village la nuit où on a commis le meurtre !

— A votre service, monsieur !

L'agent s'en va et Ritter met vite son pardessus, prend son chapeau et sa canne et se met en route pour aller chez mademoiselle Rabe.

XXXIX

LES CONTREBANDIERS EN DANGER

SUIVEZ-LÀ ! Tenez-la, rugit Zwart furieux, quand il voit sortir Margot.

Il se jette à la poursuite de la jeune fille. Un des contrebandiers le suit, mais l'autre, celui qui est ivre, ne peut pas si bien mouvoir ses jambes. Il avance de quelques pas, ivre de sommeil, alors il se retourne et se jette de nouveau en grommelant devant le feu.

— Que le diable vous emporte tous ! jure-t-il en colère. Une telle ignominie ! Faire du bruit pour rien !

Je croyais pour le moins que les casques verts nous assailleraient!

Et en grognant comme un ours furieux il se rendort. Il n'a même pas bien compris ce qui est arrivé.

Joseph, le vagabond déguisé, est aussi sorti avec les autres. Il veut aussi poursuivre Margot, mais pas pour la livrer de nouveau à son père. Il espère bien plus de gagner une alliée dans la jeune fille, afin de trouver, avec son aide, le comte Henri.

Dehors il fait obscur. Le valet de chambre traverse avec peine les épaisses broussailles. Il entend injurier et jurer l'aubergiste dans le jardin du couvent. Il frissonne en entendant les horribles menaces que prononce le barbare à l'adresse de sa fille.

Maintenant Joseph découvre Margot. Elle dévale la colline où sont situées les ruines du couvent. Vite il suit. Mais Zwart et le contrebandier ont aussi vu la fille.

Avec un hallo farouche ils commencent tous les deux la chasse.

— Arrête-toi, lui crie Zwart, arrête, canaille! Ou je tire, je te tue!

Il saisit vraiment le revolver et presse la détente. Il est fou de rage. Mais voilà qu'il reçoit un coup de bras, de sorte que le revolver lui tombe des mains.

— Tu es fou! crie le contrebandier. Veux-tu tuer ta propre enfant? Vite, nous la rattrapons bien!

Zwart jure terriblement et souffle comme un taureau furieux. Il devance les autres. Il approche toujours plus de Margot.

La jeune fille fait tous ses efforts et la peur lui donne des ailes. Elle court vers le village.

Si elle peut l'atteindre elle est en sûreté.

C'est ce que les hommes savent aussi et c'est pourquoi ils se hâtent encore plus. Joseph, qui ne connaît pas le terrain, trébuche souvent.

Il reste souvent en arrière. De nouveau Zwart est le premier.

Déjà Margot a la colline derrière elle et elle a atteint la route unie qui conduit au village. Elle court sur la neige, les cheveux en désordre et pendants sur le dos.

Haletante, hors d'haleine, aux abois comme une biche poursuivie, elle essaye d'échapper à son beau-père.

Tout à coup elle tombe dans une fosse profonde, remplie de neige. En un moment elle se met de nouveau debout. Mais en même temps Zwart est auprès d'elle.

En poussant un rugissement victorieux il la saisit. Il empoigne les longs cheveux et la tire rudement à lui.

Un cri strident, aigu, déchirant résonne. Margot tombe à genoux et lève les mains comme pour une prière.

— Je t'ai pourtant rattrapée, hein? grince Zwart et il enroule ses cheveux autour de sa main. Je te tuerai, je t'assassinerai!

Il lève le poing. Ses yeux étincellent de méchanceté.

— Au secours! — Dieu du ciel! — au secours! crie la torturée d'un ton déchirant.

— Tais-toi! Tiens.

Mais quand Zwart veut frapper un poing robuste saisit sa main. Le contrebandier le tire en arrière et en colère il dit:

— Quoi? tu veux m'empêcher d'exercer mon droit de père. En avant! Je le lui ferai sentir de manière à ce que cette envie lui passe.

De nouveau il veut se jeter sur la malheureuse. Margot pousse un cri si perçant, qu'on doit l'entendre dans le village. Mais encore avant que Zwart puisse la toucher, il reçoit un tel coup de poing du contrebandier que l'aubergiste recule de quelques pas.

— Tu veux sans doute nous faire venir les gens du village sur le dos! s'écrie le contrebandier, fâché. Allons, retournons au couvent!

Il prend Margot par la taille, elle est impuissante dans ses bras.

L'homme robuste la soulève comme si elle était un enfant et monte rapidement la colline.

En exprimant les plus terribles menaces. Zwart les suit. Joseph aussi se joint de nouveau à eux. Il est désappointé et chagrin que Margot soit tombée en leur pouvoir. Mais il a l'intention de gagner secrètement la jeune fille pour ses projets.

Peu de temps après on atteint de nouveau la sombre ruine sur la colline. Là, lorsque le trio et leur prisonnière s'approchèrent de l'entrée du souterrain quelques hommes à l'air farouche sortirent du bois.

— Halte! Qui êtes-vous? crie le contrebandier en saisissant un pistolet. Mais au même moment il est entouré par quatre hommes.

— Oh! oh! Ne nous connais-tu pas? demande des voix connues.

Le contrebandier pousse un cri de surprise... C'est Barbe-Rouge avec trois de ses camarades.

— Par le diable! Comment venez-vous ici? demande-t-il étonné.

— Vite, entrons dans la voûte! tonne Barbe-Rouge. L'occasion n'est pas propice à poser des questions. Les chiens verts nous ont surpris dans la terre noire. Il nous faut partir. Nous ne sommes plus une heure en sûreté ici!

Il entre en courant et les autres le suivent.

Une frayeur terrible est lisible sur la figure du contrebandier et sur celle de l'aubergiste. Le premier tient encore la jeune fille évanouie entre ses bras.

— Que s'est-il passé ici? lui demande Barbe-Rouge. Qu'est-ce qui est arrivé à Margot?

— Elle s'est enfuie et nous l'avons rattrapée! dit le contrebandier.

— Ah! voilà Zwart! s'écrie Barbe-Rouge étonné. Que viens-tu faire ici? Oh! tu aurais bien pu rester à la maison. On t'arrêtera aussi. Le diable nous emporte tous!

Un peu de terreur s'empare de l'aubergiste. Effrayé, il regarde les hommes farouches, couverts de sang. Tous sont blessés et Barbe-Rouge aussi a autour de la tête et au bras des bandages rougis par le sang.

Haletants, les contrebandiers se sont jetés à terre. Ils sont tellement épuisés qu'ils ne peuvent pas aller plus loin. Tous vomissent des imprécations contre les douaniers et tous hurlent ensemble, de sorte qu'Ignace se réveille aussi par le bruit.

Comme s'il rêve encore, il regarde autour de lui. Joseph se tient un peu à l'écart. La circonstance lui semble grave, mais il ne peut plus rester inaperçu.

Zwart fixe avec inquiétude la figure furieuse de Barbe-Rouge.

— Et où est le comte? balbutie-t-il, tremblant de tous ses membres.

— Parti! il a échappé! crie Barbe-Rouge. Ah, j'aurais bien préféré de le prendre! Maintenant il se vengera... il nous poursuivra! Vite!

commande-t-il d'une voix tonnante. Emballez tout ce qui a de la valeur. Nous devons partir! A chaque instant les maudites casques verts peuvent être ici!

Tous se lèvent et courent à la chambre secrète où sont entassés les trésors et les marchandises des contrebandiers.

« Laissez seulement les marchandises! dit Barbe-Rouge. Nous ne pouvons pourtant pas les emporter maintenant. Les douaniers ne les trouveront pourtant pas. Rassemblez seulement le plus nécessaire. Ignace, sors, et fais bien attention si tu re-

marques quelque chose de suspect, fais tout de suite le signal!

Ignace, qui n'avait pas encore couvé son ivresse, sort en titubant et armé de son fusil.

Zwart était comme écrasé de tout cela et se tord les mains. La peur et la fureur décomposent ses traits.

— Le comte libre, enfui! Oh! oh! damnation! gémit-il. Mais c'est ta faute, Barbe-Rouge. Pourquoi ne m'as-tu pas écouté? La belle rançon.

— Tais-toi, vieil hibou! rugit Barbe-Rouge agité. Va au diable! Que me fait la rançon?

— Mais à moi cela me fait beaucoup! C'est ta faute qu'elle est perdue pour nous. Toi avec ta stupide jalousie et ton envie de vengeance! dit l'aubergiste. Et maintenant, moi je pourrai payer pour tout. Toi, tu peux te cacher partout, toi, il ne t'attrape pas si facilement. Mais moi... moi! Le comte va dire que je t'ai tenu en prison et alors on sait que nous sommes des alliés.

Barbe-Rouge n'écoute pas même les plaintes de l'avare. Il emballe avec ses gens les objets précieux qu'on veut emporter.

Mais d'autant plus attentivement avait écouté Joseph, que personne n'avait encore aperçu.

Dons, le comte Henri était retenu prisonnier dans Le Cerf Blanc? Car ce n'était que de cela qu'il pouvait être question ici.

Maintenant Joseph sait aussi pourquoi l'hôte avait laissé partir la comtesse sans que celle-ci eût atteint son but.

Qu'est-il arrivé au comte? Puisque Barbe-Rouge dit qu'il s'est enfui, il pouvait sûrement supposer, que le fuyard réussira à atteindre le château de Rothenburg.

C'est ce que pense Joseph.

Maintenant, vite, rentre pour apporter à la comtesse Olga cette importante nouvelle.

Oui, peut-être trouverait-il déjà le comte au château en y arrivant. Pourquoi resterait-il maintenant encore plus longtemps chez ces sauvages? A la fin on le démasquerait encore, ou bien il serait fait prisonnier ici avec les contrebandiers par les douaniers ou peut être tué dans une lutte.

En pensant ainsi, Joseph veut se glisser dehors. Mais deux contrebandiers entrent tout à coup, de sorte qu'il tombe presque contre eux.

Derrière ceux-là apparaît Ignace, placé dehors en guise de sentinelle et il s'arrête dans l'étroite entrée.

Joseph ne peut plus partir. Il doit rester et attendre la fin.

Il a peur et commence à se repentir de ce qu'il a risqué.

Les deux contrebandiers qui viennent d'arriver font aussi partie de la bande de Barbe-Rouge, qui ont pris part à la rixe contre les douaniers. Eux aussi se sont sauvés par la fuite.

Leurs camarades les reçoivent avec joie.

Ils sont tout à fait épuisés et le sang coule de leurs nombreuses blessures.

Les douaniers nous suivent! crièrent-ils aussitôt qu'ils en eurent la force.

Le désespoir saisit les rudes camarades et tous poussent du côté de la sortie:

— Silence! commande Barbe-Rouge. Nous ne pouvons pas en être à ce point! Ignace! Pourquoi, diable, es-tu là? A ton poste — en avant marche!

Ignace chancelle de nouveau, les yeux de Barbe-Rouge vont en examinant de l'un à l'autre. Son visage sauvage exprime une fureur frisant le désespoir.

Prolongez La Vie Du Tissu

15 CENTS TOUT AU PLUS LEUR ASSURE UN NOUVEAU SERVICE

Ne mettez pas de côté, à cause de son ton fané, un vêtement qui vous plaît. Vous pouvez le colorer ou le teindre. Sa couleur ravivée le rajeunira. Une enveloppe blanche de teinture Diamond colore n'importe quelle matière textile: coton, lin, rayonne, soie, laine ou autre mélange. Seize couleurs ravissantes sont à votre choix.

TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE



**SOULAGEZ
CETTE
MIGRAINE
IMMEDIATE-
MENT!**

Pour des maux de tête persistants il faut consulter le médecin. Mais pour un soulagement immédiat... pour calmer la douleur... frottez légèrement les tempes et le front avec Mentholum. Des millions de personnes ont employé Mentholum... et des millions de personnes ont été soulagées. Vous serez content, vous aussi, d'avoir découvert sa valeur curative. Il est, de plus, excellent dans les cas de névralgie, de rhumes de cerveau, d'irritation, de brûlures et de blessures.

Commandez un tube ou un pot de 30c de Mentholum chez votre pharmacien, aujourd'hui même.

MENTHOLATUM
RÉCONFORTE Tous les Jours



**"Notre Régulateur
de Famille est
Les PILULES"
du DR CHASE
pour les Reins et le Foie**

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois. (Etats-Unis: \$5 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement.

IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE,
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

— En arrive-t-il encore plus, ou êtes-vous les derniers ? demande-t-il aux deux hommes.

— Il n'en vient plus ! répond un d'eux, un jeune homme au visage imberbe encore. Ils gisent tous morts dans le trou noir !

— Et deux d'entre nous ont été fait prisonniers ! dit l'autre. J'ai encore vu du haut du rocher, comme ils ont été ligotés par les douaniers !

La face de Barbe-Rouge se convulsionne, ses yeux lancent des flammes.

Il jure les plus grandes malédictions contre les douaniers.

— Vengeance ! Vengeance ! C'est la vengeance qu'il nous faut ! s'écrie-t-il en les menaçant du poing. Nous allons venger nos camarades tombés !

— Oui, nous allons les venger... nous allons les venger ! crièrent-ils tous unanimement.

Comme ces gens sauvages, portés à la fureur, se conduiraient-ils envers eux ? Que lui feront-ils ?

Il voudrait, lui, être à cent lieues. A présent la sortie est libre.

Il faut qu'il tâche de sortir, sans être aperçu.

Voilà que le regard de Barbe-Rouge tombe sur lui. L'instant d'après le chef des contrebandiers se trouve devant lui.

— Allô ! Qui est là ? s'écrie-t-il avec méfiance. Comment ce gaillard se trouve-t-il ici ? — Hein ! qui donc es-tu ? demande-t-il au valet de chambre tremblant et reculant de peur.

— Moi ? je... bégaye-t-il effrayé. Je voulais seulement...

— Un espion ! hurlent les contrebandiers en se rangeant autour de lui, et en le menaçant de gestes brutaux. Un traître a su entrer parmi nous. Qu'il meure !

— Silence ! dit Barbe-Rouge.

Il saisit Joseph, tremblant, et l'attire au milieu du caveau où le feu et quelques bougies répandaient un peu de lumière.

Tous les autres s'approchent d'avantage et on entend les plus terribles malédictions.

Pour la seconde fois Barbe-Rouge commande le silence et à présent Zwart s'approche à son tour et explique comment Joseph était venu ici.

Les contrebandiers se tranquillisent en entendant que le vagabond veut devenir leur camarade.

Barbe-Rouge, lui, ne paraît pas très content de cette nouvelle acquisition. L'air méfiant, les yeux brillants il examine l'étranger.

C'était bien imprudent et bien stupide de nous amener cet homme ici ! dit-il sévèrement à l'aubergiste.

— Je n'en puis rien ! grogne celui-ci blessé. Il m'a suivi, sans que je l'eusse su !

« Ah, ah. Vous êtes un franc gaillard ! dit Barbe-Rouge en le menaçant du doigt. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

Joseph ramasse son courage à deux mains. Il faut qu'il continue son rôle à présent, il n'y a pas d'autre issue pour lui.

— Je m'appelle Mathieu et ne suis pas de ce pays ! répond-il en racontant en deux mots un récit qu'il imagine. Des aventures qu'il avait eues et des persécutions des tribunaux. J'ai entendu parler de vous et de votre bande et j'ai résolu de me présenter à vous comme compagnon ! conclut-il d'un ton cordial. Et l'aubergiste crut aussi que vous m'accepteriez !

Les contrebandiers avaient écouté attentivement. Ils regardèrent le faux vagabond d'un œil bienveillant.

« Il peut au moins remplacer un de nos camarades perdu ! dit un des hommes à mi-voix. Plus tard, peut-

être, nous trouverons encore plus de camarades !

Barbe-Rouge lance un regard sombre à ce dernier.

— Il est sûr que nous en trouverons — plus, qu'il ne nous en faut ! — dit-il sévèrement. Mais il faut que nous soyons prudents. Nous ne pouvons pas nous servir de tout le monde ! Vous voulez donc faire partie de notre société, dit-il en se tournant vers Joseph. Bien, nous verrons. Puisque vous y êtes, vous pourrez rester. Plus tard, nous verrons !

Et s'adressant à Barbe-Noire, qui l'avait échappé belle également, il lui dit à l'oreille.

— Surveillez ce garçon ! Je n'ai pas trop confiance en lui !

— Moi non plus ! répond tout bas le contrebandier. Soyez tranquille, je veillerai !

— En avant, donc ! crie Barbe-Rouge tout haut aux autres. Nous allons au Drachenfels !

Les contrebandiers reprennent vivement leurs paquets et Barbe-Rouge va vers Margot qui est encore étendue, enveloppée dans un manteau. Il veut la relever et la porter dans ses bras.

— Halte ! crie Zwart en se mettant devant lui. C'est moi qui emporte Margot au Cerf Blanc !

Barbe-Rouge se moque de lui en riant.

— Ça n'arrivera pas ! Cette jeune fille m'appartient ! Elle restera auprès de moi !

— Comment, que Diable ! Je te dis que non ! s'écrie l'aubergiste furieux. Je reprends ma parole. Tu as fait que je n'ai pas eu de rançon, tu ne peux pas me payer ce que je désire. Donc tu n'auras pas Margot !

Barbe-Rouge regarde l'avare d'un regard méprisant.

Comme Zwart se baissait pour attirer vers lui la jeune évanouie, il reçut un coup de poing qui le fit culbuter en arrière.

« Quand je te dis que cette fille m'appartient ! crie le chef de sa voix de tonnerre. Et essaye, à présent, de la toucher !

En se voyant menacé par le poing levé, Zwart, lâche, recule.

En serrant les dents et en tremblant de fureur il était là impuissant à faire quoique ce fût. Il regarda Barbe-Rouge, les yeux remplis de haine.

— Je vais tout trahir ! Je te mènerai à la guillotine ! crie-t-il perdant toute notion.

Un rire moqueur fut la réponse.

— Prends garde, mon vieux que ce ne soit pas moi qui t'y conduise ! dit Barbe-Rouge, en souriant. Pense à ta femme, que tu as tuée ! Et qui veux-tu donc trahir ? Que tu as été notre allié, et que ta maison était notre refuge ? Ha, ha ! raconte un peu ça si tu veux connaître le chemin de la prison !

Zwart devint blême de fureur, mais il s'aperçut qu'il était impuissant.

— Et maintenant dépêche-toi de rentrer ! dit Barbe-Rouge en l'avertissant. Bien sûr, les douaniers viendront te rendre visite demain matin et s'ils ne te trouvent pas au Cerf-Blanc ils comprendront bien où tu as été !

Ces paroles font grand peur à l'aubergiste. Il pense à ses trésors à la maison. Il faut qu'il les mette en sûreté, au moins ceux-ci. Advienne que vaudra, ensuite.

Il s'encourt sans souffler mot. Barbe-Rouge rit, il enveloppe avec soin Margot et prend ce corps sans vie dans ses bras.

— Et maintenant, en avant ! ordonne-t-il, en avançant avec hâte.

Voilà qu'un coup retentit. On entend du bruit — un coup de sifflet aigu — et voilà bien une douzaine de coups à la fois.

Un homme se montre dans l'obscurité. Ignace, la sentinelle. En avant, en avant ! crie-t-il, voilà les douaniers !

— Suivez-moi ! dit Barbe-Rouge, qui se jette à grands pas dans les broussailles.

Sans réfléchir tous le suivent, pendant qu'autour d'eux tout commence à vivre. De tous les côtés émergent des feux répandant une vive lumière, on tire des coups de derrière les murs noirs.

— En avant, les voici ! c'est le commencement, feu !

XL

LA VOIX DU COEUR

KURT de Marwitz marche vite vers le magnifique équipage, devant lequel les vifs chevaux tréignent, le cocher peut à peine les tenir.

Olga est debout à côté du palefrenier qui, le chapeau en main, ouvre la portière. Elle met le pied élégant sur le marchepied et se retourne encore une fois pour voir le prince s'inclinant en prenant congé.

Elle ne peut voir le comte, car le serviteur à côté de lui cache sa taille.

— Au revoir donc, excellence ! dit-elle de sa voix résonnante comme de l'argent.

Lorsque cette voix atteint son oreille le comte tout à coup reste sans bouger. Il est là comme pétrifié, il devient pâle, il est saisi.

Grand Dieu, voilà sa voix, donc c'est bien elle ?

Voilà ce qu'il pense et c'est comme si son cœur avait été traversé par un poignard. Il reste sans bouger quelques instants.

La portière se ferme. La comtesse Olga est dans la voiture. Le palefrenier saute à sa place à côté du cocher, les chevaux partent.

Kurt s'avance vivement... trop tard, déjà la voiture passe à travers la grille ouverte. Il la suit d'un regard inerte, ensuite il se frotte les yeux comme s'il voulait effacer un rêve.

— Etait-ce elle ou non ? murmure-t-il. Quand il rentra dans le vestibule, pâle et défait, le prince se trouva devant lui. Il le regarda longuement, lui prit la main et le conduisit à ses appartements.

— Où donc as-tu été, mon cher Kurt ? demanda-t-il doucement au jeune homme.

— Au jardin ! La comtesse de Rothenburg a-t-elle été ici ?

— Oui, vous l'avez donc vue ?

— Je l'ai vue monter dans sa voiture. Je n'ai pas pu voir sa figure, elle était voilée ! répondit-il, ému. Mais sa voix... sa voix !...

— L'as-tu reconnue à la voix ? interrompit vivement le prince. L'as-tu reconnue — cette misérable femme ?

— Je ne le sais pas ! Je ne sais pas encore si vraiment c'est elle ! dit le jeune homme.

— Alors il faut te procurer cette sûreté, Kurt. Ma femme a invité la comtesse à notre fête. Mais une mauvaise femme, méprisable, ne passera pas le seuil de notre porte. Procure-nous la certitude, Kurt, apprend-nous si cette femme et la comtesse de Rothenburg sont une seule et même personne !

Le prince très agité va vers le jeune homme, lui prend les mains.

Kurt regarde sombrement devant lui.

— Qu'elle vienne ! dit-il d'un ton calme. Alors nous verrons !

— Mais Kurt, pense donc au bavardage si vraiment ce que nous croyons se réalise ! Ce serait une scène terrible si tu la reconnaissais au milieu de nos hôtes.

— Ne craignez rien, cher oncle, dit le jeune homme en souriant tristement. Une scène pareille n'aura pas lieu. Ni votre femme, ni vos hôtes ne s'en apercevront.

— Quels sont donc tes projets ? dit tout étonné le prince.

— C'est ce que vous verrez ! Je m'en convaincrai de la manière la plus facile. Et si c'en est ainsi, elle quittera cette maison silencieusement sans être remarquée de personne !

— Je ne te comprends pas ! dit le prince en secouant la tête. Quant à moi, je trouve qu'il serait plus simple d'aller trouver la comtesse de Rothenburg chez elle, dans son château. Alors tout s'éclaircira !

— Si c'est elle, elle ne me recevra pas du tout, car elle entendrait mon nom. Il faut pourtant qu'on me nomme !

— C'est vrai ! répondit le prince en réfléchissant. Elle pourrait aussi te voir et te reconnaître, si tu allais la trouver sous un faux nom.

— Oui, et alors, nous devrions attendre longtemps avant d'avoir la certitude voulue ! Non, mon cher oncle, laisse la comtesse venir tranquillement à la fête. C'est le meilleur des chemins.

Le prince et le jeune homme sont d'accord à présent. Ils s'assoient tous deux pour discuter les projets du vicomte.

La princesse a surprise Liane au balcon. Elle voit, toute effrayée, le visage blême et les traits défaits de la malheureuse jeune femme.

— Mon Dieu qu'est-il arrivé ? demande la bonne femme inquiète. Que vous est-il arrivé ?

Elle prend les mains tremblantes de Liane. Tout son corps tremble comme si elle avait la fièvre, sa poitrine est haletante.

— Au nom du ciel, ma chère enfant, es-tu malade ? s'écrie la princesse effrayée, en voyant chanceler Liane et en la voyant tomber, subitement, sans connaissance à ses pieds.

La princesse se tord les mains. Sans bien avoir la notion de ses faits et ses gestes, elle court vers la sonnette et sonne bien fort. Tout de suite la femme de chambre apparaît.

Vite arrivez ici, Marie ! s'écrie la princesse, prise de peur. Ah ! Mon Dieu ! La pauvre enfant se meurt !

La femme de chambre accourt. Elle voit que Liane est profondément évanouie. Vivement elle prend une carafe posée sur la table et jette quelques gouttes d'eau au visage de la malade.

Peu de temps après ses soins font revenir Liane. La femme de chambre lui aide à se lever. Pâle comme une morte, Liane chancelle à travers la chambre.

Elle attire tendrement Liane vers elle et la caresse comme une enfant. Elle lui demande la cause de son chagrin, mais Liane ne lui répond que par des larmes.

— Que son excellence ne me demande rien ! dit-elle enfin désespérée. Je ne peux rien vous dire, rien vous raconter.

Elle quitte d'un coup la princesse et court comme une folle vers la porte.

— Il faut que je parte, que je m'en aille ! bégaye-t-elle en sanglotant. Je ne peux pas rester plus longtemps ici !

— Grand Dieu ! Ma chère enfant, pourquoi ? crie la princesse.

Mais Liane est déjà partie.

Tremblante de peur et d'émotion, elle tombe dans un fauteuil. La femme de chambre s'approche d'elle.

— Suivez-la, Marie ! dit la princesse. Je crains qu'il y a là un grand mystère ! Suivez-la et surtout retenez-la, entendez-vous ?

La femme de chambre part, obéissante.

Elle frappe à la porte de la chambre de Liane, mais on ne la laisse pas entrer.

Dans sa chambre, Liane est agenouillée par terre et sanglote à vous fendre le cœur.

Sa résolution est prise, il faut qu'elle quitte cette maison, car elle tremble devant sa grande ennemie Olga. Cette crainte la chasse.

Et pourtant elle se sent liée comme par mille bandes à cette maison, par un sentiment étrange, énigmatique.

Ce ne sont pas seulement la reconnaissance et le respect, qu'elle éprouve pour la princesse qui la retient. Non un lien plus fort, incompréhensible : l'amour pour l'enfant — pour son enfant à elle.

Elle ne sait pas que c'est son propre enfant. Mais une voix du cœur lui répète : « c'est le vôtre ! »

Il lui est impossible de prendre congé de l'enfant.

Son âme est en combat. Mais la peur triomphe, elle ne peut pas rester ici ! Si Olga apprenait qu'elle vivait, elle serait de nouveau en danger.

Voilà pourquoi il fallait partir ! Et tout de suite.

Liane se lève et va vers la porte de la chambre où d'ordinaire se trouve la vieille Katinka avec l'enfant.

Elle veut revoir la gentille petite figure encore une fois et lui mettre un dernier baiser sur ses lèvres d'enfant. Et puis elle partira... elle ira dehors, dans le monde froid et cruel.

Elle s'arrête un instant devant la porte, elle pleure.

Tout est tranquille dans la chambre. La vieille Katinka n'y est pas.

Le petit Gérard est couché dans son petit lit et dort comme un chérubin.

Liane tombe à genoux devant le berceau et une vive douleur la traverse. Ses yeux sont fixés sur le petit visage radieux, entouré de belles boucles blondes.

Quel est donc le sentiment qui règne dans son cœur ?

Pourquoi aime-t-elle tant cet enfant ?

Pourquoi se sent-elle attirée vers lui comme avec mille cordes ?

Elle n'en comprend rien, elle ne trouve pas le mot de l'énigme, elle ressent seulement que l'éloignement de ce cher être la brisera :

— Oh ! Dieu tout puissant ! Pleure-t-elle tout haut. Il m'est impossible de rester ici ! Oh ! cher petit ange, comme il me serait doux de rester auprès de toi !

A ce moment, le petit Gérard ouvre les yeux et en voyant sa mère, il lui tend les bras en parlant des syllabes incompréhensibles.

Liane prend l'enfant dans ses bras et en le pressant contre son cœur, elle le baise d'une tendresse violente avec une vive douleur.

— Oh ! Si seulement, je pouvais t'emmener, mon cher petit ange ! Mon adoré ! sanglote-t-elle. Si tu étais mon enfant, mon propre enfant, à moi ! lamente-t-elle avec un violent désir. Mon enfant... oui, alors je serais heureuse, oh ! si heureuse, malgré tout mon chagrin et ma misère !

C'est ainsi qu'elle pleure tout haut, qu'elle se lamente et se plaint.

La porte s'est ouverte derrière elle, sur le seuil se trouve la femme de chambre. Mais Liane ne la voit pas.

C'est contre son cœur qu'elle tient le plus grand bonheur, le plus grand trésor. Mais combien amère est la pensée : ce n'est pas le vôtre.

La femme de chambre entend chaque mot. Elle entend les sanglots de la malheureuse, elle voit sa douleur.

Son cœur se brise de pitié, les larmes qui coulent le long des joues.

— La malheureuse ! Dieu miséricordieux. Non, je ne peux pas me taire plus longtemps ! Maintenant à l'instant, je lui dirai tout, je lui raconterai la vérité ! murmure-t-elle résolue. Adviennent que voudra, ensuite !

Elle rentre dans la chambre et se trouve derrière Liane.

— Chère mademoiselle !...

Liane se retourne, effrayée. Elle voit les larmes dans les yeux de la femme de chambre.

Pourquoi pleure-t-elle ? De pitié pour elle.

Elle se lève confuse, l'enfant entre les bras.

La figure mystérieuse, la femme de chambre se met devant elle.

(A suivre au prochain numéro)

LA BIBLIOTHÈQUE DES ENFANTS

(Suite de la page 6)

Avec la meilleure grâce du monde Mlle St. Pierre me fit entrer dans la salle de lecture.

Quel spectacle émouvant de voir toutes ces petites têtes penchées sur des livres qui retenaient leur attention.

A une table voisine se trouvait un autre groupe d'enfants, ceux-là, plus vieux, avaient des airs de grandes personnes, tant ils étaient sérieux dans leur lecture.

Mlle St. Pierre me présenta la plus ancienne de ses abonnés.

J'ai vu une couple d'enfants à peine âgés de 8 ans, qui réparaient des livres brisés, déchirés, avec une patience remarquable.

D'autres, plus âgés, s'occupaient de travaux plus délicats, il y avait dans cette salle l'animation d'une ruche.

Il me restait encore une autre salle à visiter et ce n'était pas la moindre, puisqu'il y avait dans cet endroit, plusieurs enfants, en train de prendre un cours de dessin.

Comme il n'y avait pas de sièges pour tous les élèves, ceux-ci se plaçaient n'importe où, sur un coin de table, à terre même, pour étaler confortablement leur feuille.

Je fis la connaissance de Mademoiselle Irène Senecal qui, juste à ce moment-là, était en train de donner la leçon de dessin.

— Y a-t-il longtemps, Mademoiselle, que vous enseignez le dessin dans cette bibliothèque d'enfants ?

— C'est la deuxième année.

— Et ces cours ont-ils lieu tous les jours ?

— Oh non ! le samedi seulement.

— C'est vrai ! vous êtes aussi professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.

— Oui, et j'enseigne également à la Commission Scolaire.

— Ce qui vous tient très occupée, n'est-ce pas ?

— En effet, mais j'ai beaucoup de satisfaction à donner ces cours.

— Je n'en doute pas... ils développent l'esprit d'observation, tout en enseignant aux enfants un art des plus intéressants.

— Nous découvrons très souvent des talents remarquables qui resteraient à jamais inconnus, s'ils n'étaient pas orientés, très jeunes, vers le dessin.

— Je vous avoue, Mademoiselle Senecal, que j'ai été vivement intéressée par les dessins d'enfants qui sont exposés dans la vitrine, ce sont eux qui m'ont invitée à pénétrer dans cette charmante bibliothèque d'enfants.

— Merci, Mlle, il faut vous dire que nous donnons aussi une causerie mensuelle sur l'initiation à l'art, qui remporte toujours un très gros succès.

— Je n'en doute pas, et maintenant, tout en vous félicitant, je vous laisse continuer votre cours de dessin.

Ce reportage ne serait pas complet si je ne donnais quelques renseignements sur l'organisation de cette œuvre magnifique qu'est la bibliothèque des enfants.

Cette bibliothèque fut fondée en 1936, suivant les principes de la Montreal Children Library. S'inspirant de ce mouvement, un groupe de dames bienfaitrices canadiennes-françaises décidèrent d'ouvrir une bibliothèque d'enfants dans le quartier d'Hochelaga.

Madame Gurth Pretty est la présidente fondatrice, assistée de Mmes Honoré Parent, Claude Melançon, Mlles Gabrielle Leduc, Hélène Grenier et Simone Lanctôt. Mlle Gabrielle Labelle fut la première bibliothécaire et elle a offert ses services bénévolement. Parmi les fondateurs : MM. Jean Lallemant, philanthrope bien connu, Claude Melançon et Me. René Duguay (décédé depuis).

En plus d'avoir une succursale bilingue à Rosemont, en collaboration avec la Montreal Children Library, la direction des bibliothèques d'enfants a établi, en 1939, un service pour le prêt des livres dans certaines localités, telles : Ville LaSalle, Pointe Claire, Ste-Anne de Bellevue, Vaudreuil, Ahuntsic, Notre-Dame de Grâce et Outremont.

L'espoir des directeurs actuels, c'est d'ouvrir de nouveaux locaux au fur et à mesure que les moyens le permettront. C'est dans ce but que le conseil d'administration demande à tous ceux qui le peuvent de leur venir en aide, soit par une contribution en argent ou en volumes.

Pour ma part, je trouve cette œuvre admirable et je félicite hautement toutes les personnes qui se dévouent pour son succès. Il est utile d'intéresser notre jeunesse, de lui "meubler l'esprit" et de l'orienter vers un avenir que l'on espère toujours meilleur. Les personnes qui voudront bien répondre à cet appel peuvent adresser leurs souscriptions à la bibliothèque même, 3276, rue Ste-Catherine est, Montréal. Les sommes, même les plus modestes, seront accueillies avec reconnaissance. Quant aux dons de livres d'enfants, on peut les faire parvenir à Madame F. Philippe Brais, à 21 Avenue Roskilde, CA. 5195 qui s'occupera de faire transporter ces volumes à la bibliothèque même.

LUCILLE DESPAROIS

— Mon mari m'aime tellement qu'il rêve à moi toutes les nuits et il parle dans son sommeil.

— Que dit-il ?

— Toutes sortes de belles choses, mais il m'appelle toujours d'un prénom qui n'est pas le mien.

" Le meilleur au front et à l'arrière ! "

RONSON

LE MEILLEUR BRIQUET DU MONDE
Pressez, il s'allume ! Lâchez, il s'éteint !



RONSON est le fidèle compagnon de nos braves, où qu'ils combattent. Pour la durée de la guerre, nous ne pouvons suffire qu'en partie aux innombrables demandes de Ronson. Prenez bien soin du vôtre pour permettre à celui qui n'en a pas d'en acheter un.

NOTE — Si votre RONSON a besoin d'être réparé envoyez-le à RONSON (Service Dépt., Ronson Bldg., Toronto, Ont.) qui s'en chargera pour un prix des plus raisonnables.

Achetez les authentiques Pierres et Mèches RONSON, ainsi que le Carburant RONSONOL — Excellents pour tous briquets.

ACHETEZ DES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE

Pour toute la famille !

Exigez les

CAT'S PAW

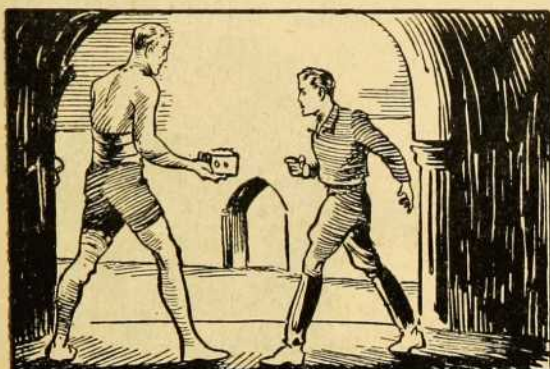
Talons et semelles de caoutchouc adhérents à reliefs antidérapants

Comment porter des
FAUSSES DENTS
plus confortablement

FASTEETH, agréable poudre alcaline (non-acide), tient bien en place les dentiers. Pour manger et parler plus confortablement, saupoudrez un peu de FASTEETH sur vos dentiers. Ne laissez aucun goût de colle ou de pâte. Empêche "l'haleine des dentiers". Procurez-vous FASTEETH à la pharmacie.

LES VAUTOURS du TOUANG

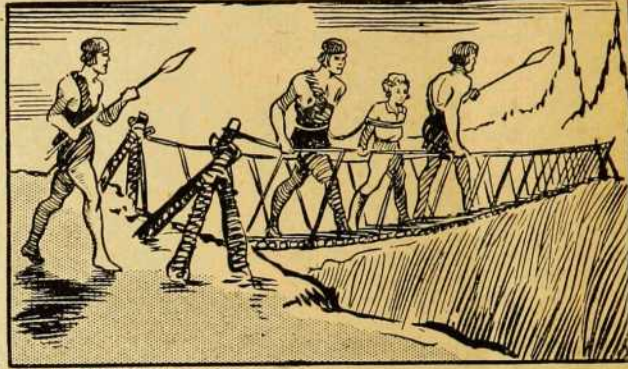
CINQUIEME EPISODE



1 — "Ils sont partis, mais où sont-ils allés ?" demanda Robert. "Ne craignez rien, mon ami," dit Alof, en revenant avec un détecteur. "Nous l'apprendrons avec cet appareil," ajouta-t-il.



2 — Cette invention merveilleuse pouvait-elle les aider à retrouver la jeune fille ? Robert attendit impatiemment, pendant que l'homme-vautour ajustait ses puissantes ailes. Le détecteur guidait les pas de Alof.



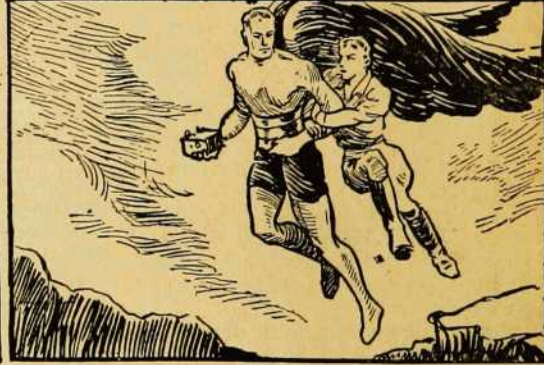
3 — Pendant ce temps-là, Monique avait été conduite vers la campagne sauvage. Les bras liés à ses côtés, on la fit traverser un léger pont au-dessus d'un précipice profond. "Abaissez le pont, après notre passage," dit l'un des hommes.



4 — Ils atteignirent l'autre côté et marchèrent encore un mille en silence. Puis soudain, pointant du doigt, le géant de la forêt dit à la jeune fille : "Voilà votre prison."



5 — Monique ne se doutait pas que, grâce à Alof et au merveilleux détecteur, son frère la suivait de quelques milles. "Ils ont traversé ici," dit Alof. "Le pont est disparu, mais je te transporterai de l'autre côté."



6 — Le cœur de Robert battait très fort. Il s'accrocha solidement au bras robuste de l'homme-vautour et se sentit bientôt transporté dans les airs.



7 — Il était émerveillé par le pouvoir et la précision des grandes ailes et la facilité avec laquelle Alof contrôlait son vol. Ils allaient terminer leur route, lorsqu'une pluie de flèches vola autour d'eux.



8 — Un cri sourd échappa à Alof. Il avait été atteint à l'épaule par une flèche et, perdant soudainement contrôle, il piqua une tête, son bras affaibli lâchant Robert. Le pauvre garçon plongea à son tour.



9 — Mais par un heureux hasard Robert tomba sur une corniche de pierre. Se retournant vivement il saisit l'homme-vautour qui allait tomber plus bas, il le retint désespérément.



10 — Alof prit place sur la pierre aux côtés de Robert. Ce dernier enleva la flèche de l'épaule de son ami et pansa sa blessure de son mieux avec son mouchoir.



11 — "Je ne pourrai jamais te rendre ce que tu as fait pour moi," dit Alof. "Oh, vous avez fait beaucoup plus pour Monique et moi," répondit Robert.

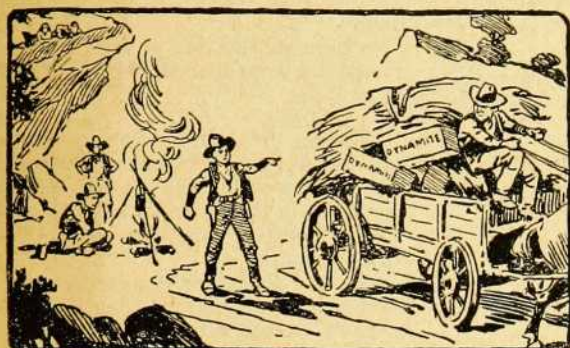


12 — "Je n'aurais jamais su retrouver Monique comme vous l'avez fait. Croyez-vous qu'elle soit loin d'ici ?" "Non, Robert," répondit Alof. "Tiens-moi bien, nous continuerons notre vol."

(Suite au prochain numéro)

LE Justicier D'EL DORADO

CINQUANTE-SEPTIEME EPISODE



1 — Du haut de leur rocher, Ken et Norma étaient tout à l'aise pour observer ce qui se passait dans la vallée. Ils pouvaient voir Spike Nolan, lui-même, donnant des ordres à un homme de sa bande monté sur une voiture. "Mets le feu à cette charge, au centre de Eldorado !" disait-il.



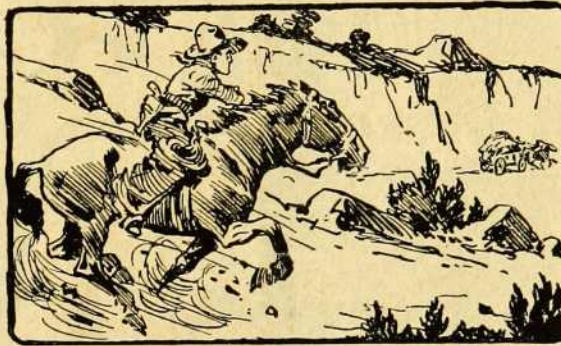
2 — Or, la voiture était chargée de dynamite. Aux paroles prononcées par le bandit une terreur indicible parut dans les yeux de Ken. "Avec cette quantité d'explosifs, ils feront sauter Eldorado d'un seul coup ! Il faut empêcher cela à tout prix."



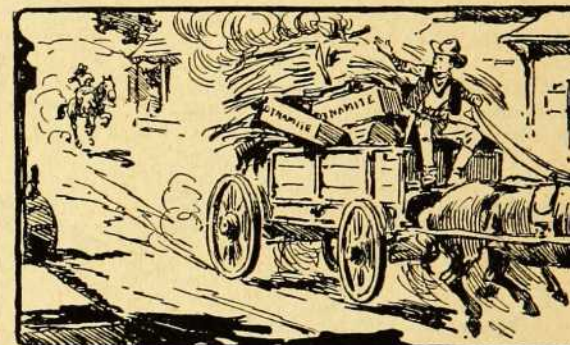
3 — Les deux jeunes gens ne perdirent pas un instant, remontèrent à cheval et lancèrent leurs montures au grand galop. Ils allaient ainsi depuis quelques minutes, quand soudain le cheval de Norma trébucha. Ken, toujours attentif à tous les mouvements de sa fiancée, se retourna.



4 — La jeune fille tomba tête première sur le sol. "Norma !" cria Ken, inquiet. "Que vous arrive-t-il ?" "Mon cheval a posé le pied dans un trou", répliqua-t-elle. "Il boite maintenant. Vous faites mieux de continuer seul, je ne pourrais vous suivre."



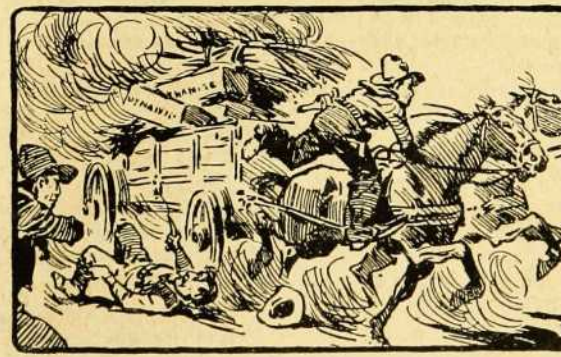
5 — Le jeune homme hésitait à laisser ainsi sa fiancée. Mais celle-ci l'encourageait : "Il n'y a pas une minute à perdre, Ken. Laissez-moi, je me tirerai bien d'affaire. Le jeune shérif, quoique très inquiet, comprenait que la jeune fille avait raison, s'il voulait sauver Eldorado il lui fallait se hâter. Il partit alors, seul."



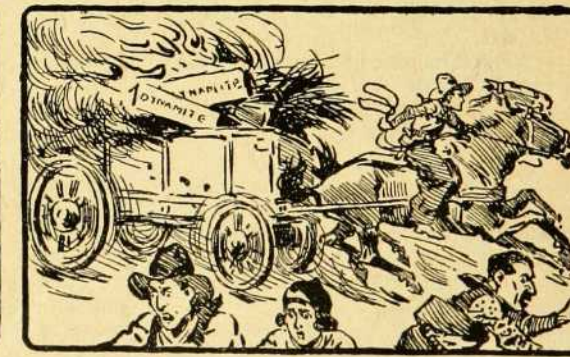
6 — Starlight galopait de plus belle et Ken ne perdait pas de vue la voiture chargée de dynamite. Malgré toute sa bonne volonté il n'avait pu encore atteindre le véhicule qui arriva à la ville avant lui. Soudain il aperçut une masse de fumée qui s'échappait des caisses d'explosifs.



7 — Le satané conducteur de la voiture avait délibérément jeté une allumette enflammée sur la paille qui recouvrait les boîtes de dynamite. Mais comme il s'apprêtait à couper les traits, après être descendu de voiture, Ken le rejoignit enfin et l'assomma d'un coup de poing.



8 — En lançant un cri de douleur, l'homme s'écrasa dans la poussière de la route. Ken monta alors sur l'un des chevaux qui conduisaient la voiture et de nouveau il les lança au galop. Au péril de sa vie, le jeune homme voulait préserver la population.



9 — Courant dans les rues de la petite ville, hommes et femmes se hâtaient de se mettre à l'abri en entendant le cri d'avertissement lancé par le shérif. La dynamite pouvait maintenant exploser à tout moment.

(Suite au prochain numéro)

— Si vous vous endormez, lâchez le téléphone et allez vous coucher ; voilà une grande demi-heure que vous tenez l'appareil en main sans dire un seul mot.

— Encore une minute, monsieur, je parle à ma femme.

— Mon mari a fait une escapade et je l'ai questionné pendant des heures pour savoir où il a été.

— Est-ce que tu es enfin parvenue à tirer quelque chose de lui ?

— Oui, un manteau de fourrure.

Madame chicane toujours son mari et n'est jamais contente de ses réponses ; au cours d'une dernière scène, le mari, pas mal énervé, lui dit :

— Tu sais, si je t'ai épousée, ce n'est pas parce que je manquais d'amoureuses, j'en avais au contraire tant que je voulais.

— C'est ça ! dit la femme, vante-toi donc d'avoir été un couraillieux de la pire espèce. D'ailleurs, je m'en doutais bien !

— Voyons, dit le mari pour la calmer, je viens de te dire une blague, je n'ai, au contraire, jamais eu d'autre amoureux que toi.

— Ça c'est pire ! réplique la femme ; maintenant tu insinues que j'ai pris un laissé pour compte dont aucune fille ne voulait !

— Jacques, tu ne m'aimes plus !

— En voilà une idée ! Pourquoi me dis-tu ça ?

— Quand je braille tu ne me demandes plus jamais pourquoi.

— Ecoute, ma petite, ça m'a coûté trop cher, à venir jusqu'ici, de te poser cette question-là.

Dans un pays où les divorces sont très nombreux, un homme explique la chose à sa manière.

— C'est parce que notre pays, dit-il, est vraiment celui de la liberté.

— Alors, lui dit un ami, c'est aussi celui des braves puisqu'il y a toujours des mariages.

En cour :

— Nous ne sommes mariés que depuis un mois, Votre Honneur, et mon mari m'a jeté un morceau de gâteau en plein visage.

— Cinq piastres d'amende pour lui ; cela lui apprendra à avoir les gestes trop vifs.

— Et puis, Votre Honneur, c'était un gâteau que j'avais fait cuire moi-même.

— Oh, alors, c'est plus grave ! Six mois de prison pour assaut avec un projectile dur et dangereux.

Deux invités à un mariage causent entre eux.

— Le mari a une bonne figure mais sa femme a l'air bien fatiguée.

— Ce n'est pas étonnant ; il y a si longtemps qu'elle court après lui !

— La semaine dernière, un grain de poussière a frappé l'oeil de ma femme et a causé de l'inflammation : finalement j'ai dû faire venir le docteur et ce grain de poussière-là m'a coûté trois piastres.

— Ce n'est rien, cela ; le mois dernier, comme ma femme passait devant un grand magasin, un manteau de fourrure lui a tapé dans l'oeil et ça m'a coûté trois cents piastres.

— Tu me dis que ta femme appelle le chien de la maison du même nom qu'elle te donne ; ça doit être souvent une cause d'erreur et parfois tu ne dois pas savoir si c'est toi ou le chien qu'elle appelle.

— Oh, pas moyen de se tromper, elle parle toujours gentiment au chien.

RIONS, c'est l'heure...

— Ta femme souffre beaucoup de la grippe ?

— Pas précisément ; elle dit que c'est plutôt les conséquences de la grippe qui la font souffrir.

— Comment cela ?

— Elle a la gorge enflée et ne peut pas parler.

Elle — Tu n'accordes plus à mes baisers autant de valeur qu'autrefois !

Lui — Bien au contraire, j'estime qu'ils valent beaucoup plus ; il m'en fallait autrefois deux ou trois douzaines pour me payer d'une boîte de chocolats tandis qu'aujourd'hui je me contente d'un seul pour un manteau de fourrure.

Lui — Mon trésor !

Elle — Mon trésorier ?

— Achetez-moi donc ce petit objet-là, monsieur, c'est très commode pour ouvrir les lettres.

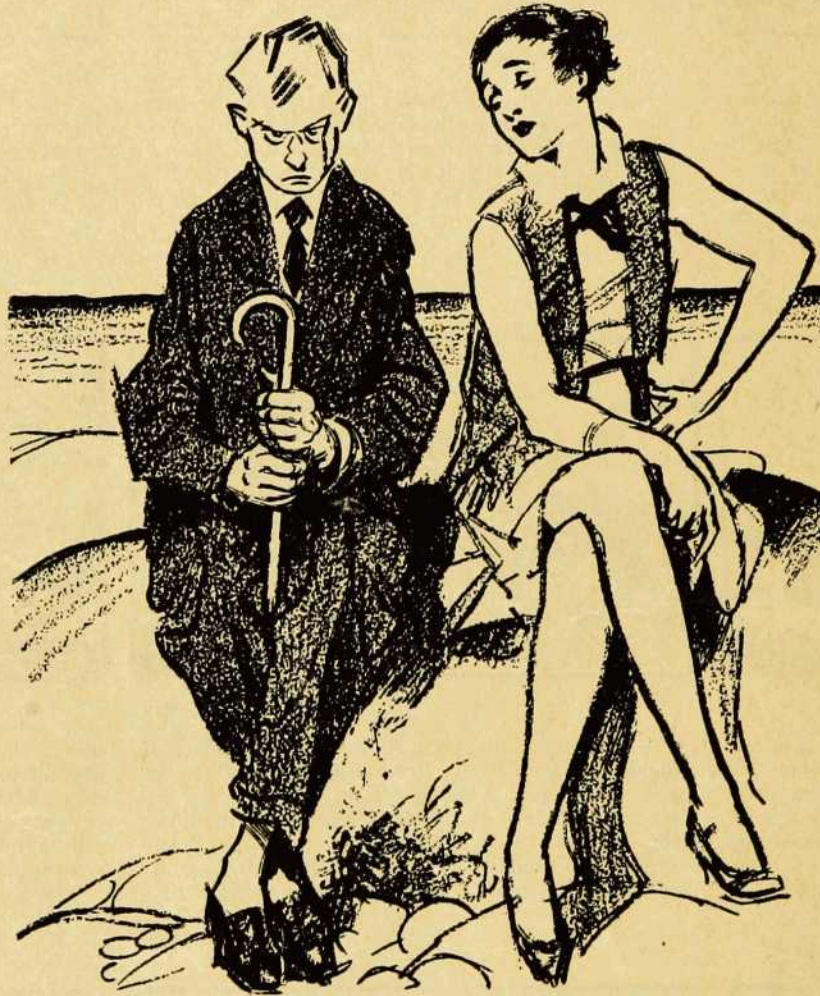
— Merci, j'en ai déjà un à la maison, je suis marié.

Monsieur — Enfin, voici toutes mes dettes payées, c'est un soulagement et une grande satisfaction.

Madame — Oui, nous allons pouvoir recommencer à acheter à crédit.

— On dit que les cheveux longs donnent à un homme l'air intelligent d'un artiste.

— Je puis t'affirmer que ce n'est pas vrai ; l'autre jour, quand ma femme a trouvé un grand cheveu blond sur mon épaule à moi qui suis brun, j'ai eu tout de suite l'air d'un parfait idiot.



— Ton oncle s'est-il souvenu de toi avant de mourir quand il a fait son testament ?

— Oui, il s'est souvenu de moi... et il m'a déshérité !...

Monsieur — Ça me fait de la peine de te le dire, mais tes gâteaux ne sont pas mangeables, ils sont trop durs et trop pesants.

Madame — Tu n'y connais rien du tout ; le livre de cuisine dit au contraire qu'ils sont légers et très tendres.

— Ma femme a bien la pire mémoire qu'on puisse imaginer.

— Elle oublie tout ?

— Au contraire, elle se souvient de tout.

— Pourquoi as-tu dit à madame Chose que son mari venait de mourir subitement, alors qu'il s'est simplement ruiné ?

— C'était pour lui en apprendre la nouvelle avec des ménagements.

— J'ai vu Jos traiter sa blonde comme moi je ne voudrais pas traiter mon chien.

— Pas possible ! que faisait-il ?

— Il l'embrassait à pleine bouche.

— Est-ce que la tireuse de cartes vous a dit des vérités ?

— Oui, mais elle m'a fait payer une piastre pour ça et ma femme m'en a dit bien des autres pour rien du tout depuis quatre ans.

— Quelle punition devrait-on infliger à un homme qui demande une femme en mariage et ensuite la laisse en plan ?

— On devrait simplement le forcer d'épouser la femme, elle se chargerait ensuite bien elle-même de la punition.

Une bonne femme qui faisait de l'anémie fit usage d'un remède qu'on lui avait recommandé ; il faut croire que cela lui fit quelque bien car elle écrivit la lettre suivante aux fabricants du remède :

— Auparavant j'étais si faible que je pouvais à peine donner la fessée à mon petit gars ; maintenant je peux la donner à mon mari et j'espère pouvoir encore faire mieux par la suite.

— Je voudrais un livre bien intéressant ; c'est pour donner à l'un de mes amis à l'occasion de son mariage.

— En voici un que je vous recommande : L'approche de la tempête.

Madame est en frais d'attraper son mari et elle lui en raconte de toutes les couleurs ; plus elle en dit et plus elle élève le ton ; à la fin elle éclate :

— Et puis, tu sais, n'essaie pas de me contredire !

— Mais, répond le pauvre mari, tu m'engueules depuis une heure et je n'ai pas encore dit un seul mot !

— Non, reprend la femme, mais tu as l'air de penser à autre chose.

— Papa, comment commencent les guerres ?

— De bien des façons, mon fils ; suppose, par exemple, que le Canada déclare la guerre aux États-Unis...

— Allons ! dit la femme, en voilà une bêtise ! jamais le Canada ne déclarera la guerre aux États-Unis !

— Non, bien sûr, mais c'est une supposition...

— Une supposition idiote et c'est comme ça que tu vas mettre des idées fausses dans la tête de l'enfant.

— Dis donc, je ne suis pas plus idiot que toi, tu m'embêtes avec tes façons de me reprendre !

— Tiens !... tu es si fin, toi !...

Le petit gars — Bon, cessez de vous chicaner ; je sais maintenant comment que les guerres commencent.

En fouillant dans les poches de culottes de son mari, une femme trouve une carte avec ce nom dessus : "Rose-Aimée, Boulevard du Cœur-Joyeux." Elle fronce les sourcils, met la carte dans sa poche et attend de pied ferme le retour de son mari. Elle éclate comme une bombe quand il arrive.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? lui hurle-t-elle sous le nez.

Le mari reprend assez vite ses esprits et répond :

— Fais donc pas ta folle ! cette soi-disant femme-là est un cheval de course sur lequel je parie de temps en temps ; je viens même de gagner récemment quelques piastres qui vont me permettre de t'acheter un nouveau chapeau.

La femme se calme, ou fait semblant, et le lendemain elle ne manque pas de se faire acheter le chapeau promis.

Quelques jours plus tard, en rentrant chez lui, son mari la voit de nouveau avec une figure de catastrophe et il lui demande ce qu'il y a encore.

— Il y a, répond la femme, que ton cheval de course vient de téléphoner pour te proposer de l'emmenner au théâtre.

— Alors, vous voici marié, mon cher ami ; vous êtes maintenant le capitaine du navire matrimonial.

— Non ; j'ai épousé une veuve, alors je ne puis être que le capitaine en second ; c'est elle qui commande.



NOTES

Encyclopédiques



Un correspondant me fait, par lettre, une savante leçon sur le cheval-vapeur, en réponse à une note encyclopédique parue dans le No du 25 décembre. Je crois que le correspondant n'a pas lu cette note très attentivement ou qu'il ne l'a pas bien comprise. Il m'explique savamment que le C.V. vaut 75 kilogrammètres et que le kilogrammètre est la force nécessaire pour élever 1 kilog à 1 mètre de hauteur en une seconde sous une pression de 753 millimètres à zéro centigrade. Il ajoute que le C.V. est en conséquence une mesure exacte et que, par contre, aucune mesure anglaise ne peut l'être, attendu que la base en est arbitraire et sans possibilité de vérification par un élément stable.

Voilà de bien grands mots. Quant à la définition du C.V. mon correspondant ne m'apprend rien du tout et je crois que je vais au contraire lui apprendre quelque chose.

Le H.P. (horse-power) établi par Watt et adopté par les ingénieurs britanniques à la valeur de 550 pieds-livres par seconde, la livre étant ici l'effort exercé par une livre avoir-dupois dans les conditions moyennes de la pesanteur en Angleterre. Traduite en unités métriques, cette unité de puissance est égale à 76.04 kilogrammètres par seconde; arrondissant le nombre de kilogrammètres aux trois-quarts de la centaine, on créa le cheval-vapeur qui se trouve ainsi inférieur de 1.4 pour cent au H.P. Sommes-nous en présence d'une mesure arbitraire ou vérifiable par un "élément stable"? Mon correspondant va sans doute bondir quand je lui dirai que ce "très précis" C.V. devrait bien rejoindre un tas d'autres choses dans le musée des vieilleries.

Tout d'abord, le facteur 75 fait tache au milieu des puissances de 10 du système métrique et le Congrès de mécanique appliquée, l'a fort bien compris dès 1889 quand il créa le "Poncelet" de 100 kilogrammètres par seconde. Par esprit de routine on a laissé un peu de côté ce poncelet qui n'aurait d'ailleurs pu être qu'une mesure transitoire. L'unité universelle de force sera très probablement, et très logiquement un jour engendrée en multipliant le kilogramme unité de masse par une accélération exprimée, en fonction du mètre et de la seconde, par une puissance de 10. Ce système aboutissant au kilowatt sera le seul praticable; l'avenir, en mécanique expérimentale, est dans l'emploi de poids spéciaux représentant directement, au lieu où ils doivent servir, l'unité logique de force. Ils ne seront plus désignés par le nom de la masse qui les engendre mais conformément à la terminologie du système C.G.S. (centimètre-gramme-seconde).

Et voilà! mais ce n'est pas tout; si mon correspondant le désire, je lui prouverai très gentiment que le mètre lui-même, malgré sa base géographique, malgré même les procédés minutieux de vérification de l'étalon, est tout simplement une mesure arbitraire au même titre que le pied anglais, le codo du Maroc ou le pik de la Tripolitaine. Toutes les mesures, même si elles ont des bases dites savantes, sont fantaisistes; il y en a simplement de plus commodes les unes que les autres, voilà tout. Maintenant si mon correspondant veut encore d'autres détails, je suis à sa disposition.

Le chemin de fer de Moscou à Vladivostok, en Russie, est la ligne la plus longue du monde entier; elle représente aux trains un parcours de deux cent treize heures.

Les pensions du vieil âge sont payées, en Russie, à soixante ans aux hommes et à cinquante-cinq ans aux femmes; elles sont de cinquante à soixante pour cent du salaire que gagnaient les pensionnés.

La première ondulation permanente dont fasse mention l'histoire est celle d'une favorite de la cour de Néron, l'ancien empereur romain. Elle se fit onduler les cheveux puis les fit recouvrir d'une épaisse couche de terre glaise pour les maintenir et resta ainsi pendant trois semaines. Ce procédé, s'il était long et mettait rudement la patience d'une femme à l'épreuve, avait du moins l'avantage de ne pas risquer de lui brûler la chevelure.

L'ondulation Marcel connue, tout au moins de nom, dans le monde entier a été l'idée d'un coiffeur parisien du nom de Marcel Grateau, décédé il y a quelques années, à l'âge de 84 ans. Il avait coutume de dire: Toute femme a, dans le cœur, le secret désir d'avoir les cheveux frisés.

Le coiffeur Marcel Grateau commença par friser les cheveux des femmes pour le prix de dix cents. Quand il fut arrivé à la célébrité, ses prix montèrent jusqu'à trois cents dollars.

Si les baisers que l'on voit sur la toile du cinéma font passer des frissons chez les spectateurs, c'est bien à tort si l'on en croit une actrice de renom, car ils ne sont pas agréables du tout, à donner comme à recevoir. Le maquillage indispensable leur donne, paraît-il, un goût de choux au lard qui s'aggrave encore quand le maquillage fond à la chaleur des projecteurs.



*Le Président
du Conseil italien.
présente les hommages
les plus profonds à
Mme Curie. dont
le regard pénètre
les mystères de
l'univers. Mussolini*

Voici, pour les curieux, la reproduction d'un autographe de Mussolini alors que le dictateur italien était à l'aurore de son pouvoir. Ces lignes, adressées en 1924 à madame Curie, se lisent comme suit: "Le Président du Conseil italien présente ses hommages les plus profonds à Mme Curie dont le regard pénètre les mystères de l'univers. Mussolini."

S'il avait, lui-même pu faire pénétrer son regard vingt ans d'avance dans l'avenir, il est probable qu'il aurait suivi une tout autre ligne de conduite.

Il est parfois curieux de regarder un peu en arrière pour se rendre compte du progrès accompli par certaines inventions; tel est le cas pour l'aéroplane. En 1908, c'est-à-dire il y a trente-cinq ans seulement, voici ce qu'écrivait une revue scientifique: "Farman vient de reprendre ses expériences de vol plané avec un aéroplane cellulaire muni d'un moteur de quarante chevaux. Ses efforts ont été couronnés d'un éclatant succès. Il a pu faire chronométrer officiellement un circuit de 6.500 pieds effectué en deux minutes et demie. En réalité, le vol a duré au moins quatre minutes et l'espace parcouru est évalué à deux milles et demi. Delagrangé a également réussi de très beaux vols et a fait un parcours de cinq mille pieds en deux minutes et demie. Enfin, pour la première fois, on a pu voir un aéroplane emportant deux hommes car, après avoir constaté l'excellent fonctionnement de son moteur, Delagrangé a pris Farman comme passager pour une courte envolée."

Aujourd'hui, les avions prennent, en plus de passagers, c'est-à-dire du personnel nécessaire, du bagage qui consiste en bombes de huit mille livres et ils font des envolées d'un continent à l'autre.

Les pipes en racine de bruyère sont rares et se vendent cher; cela tient à ce que l'Algérie en fournissait la matière première dans de grandes proportions et qu'actuellement il y a là-bas bien autre chose à faire qu'à cultiver du bois de pipes. Les fumeurs devront attendre après la guerre pour retrouver leur "bouffarde" favorite.

Quelques commentateurs des voyages de Marco Polo sont d'avis que le "Prêtre Jean" dont il parle est un personnage parfaitement historique, au lieu d'être un être imaginaire ou légendaire, comme beaucoup d'auteurs l'ont supposé. C'était le chef de la tribu puissante des Kérites de race mongole. Son nom, *Oung-Khan*, signifiait le *Khan-Roi*, le titre chinois *Ouang* lui ayant été donné honorifiquement par l'empereur de la Chine septentrionale, pour des services qu'il lui avait rendus. C'est peut-être cette similitude des noms de *Oung*, *Ouang*, *Oune*, avec celui de *Johane*, Jean, et la croyance répandue par les nestoriens que la nation des Kérites était chrétienne, c'est-à-dire nestorienne, qui fit donner à leur chef le nom de *Prêtre Jean*, devenu si célèbre dans tout le moyen âge.

Quand l'empereur du Japon, Hirohito, décora Mussolini de l'Ordre Suprême du Chrysanthème, le nom de fleur de cette décoration fut omis dans les journaux italiens ainsi que dans les nouvelles communiquées aux journaux des autres pays. La raison de ceci est que le chrysanthème est, en Italie, le symbole de la mort. Mussolini qui le savait, comme tout le monde, a dû certainement faire la grimace quand il a reçu cette décoration.

Une corde faite de nylon et ayant un demi-pouce de diamètre peut lever une charge de trois tonnes, soit le double de ce que peut faire un bon câble ordinaire de même grosseur.

Dans les pays envahis, les Boches ne se privent pas de voler les objets de valeur qui leur plaisent et qu'ils expédient chez eux en Allemagne. On estime le montant de ces vols à environ trente-six milliards de dollars. Près de deux milliards sont représentés par des objets d'art, peintures, sculptures, tapisseries et objets du culte qu'ils ont volés dans les maisons particulières, les musées et les églises. En 1870 ils s'étaient fait une spécialité de voler les pendules en France mais on voit que ce peuple qui se donne en exemple aux autres s'est perfectionné depuis ce temps-là.

L'Allemagne ne peut absolument pas compter sur les barrages de ballons pour protéger ses villes des bombardements aériens; depuis quatre ans déjà, nombre d'avions de la R.A.F. sont munis d'un dispositif fort ingénieux qui accroche au passage les câbles de ces ballons et les coupe instantanément.

Supposons que vous possédiez un magnifique jeu d'échecs tout en or avec les pions également en or et garnis de pierres précieuses; il représenterait une somme énorme et seul un multimillionnaire pourrait se permettre de l'acheter. Si vous proposiez à quelqu'un de l'échanger pour du blé dont la quantité serait ainsi fixée: 1 grain pour la première case, 2 pour la deuxième et ainsi de suite jusqu'à la soixante-quatrième, ce quelqu'un-là dirait que vous êtes fou et s'empresserait de vouloir profiter de l'aubaine. Or, en doublant toujours sur chaque case, on arriverait à un total de mille milliards de verges cubes de blé, soit bien plus que ce que pourrait produire la terre en un an, même si elle était tout entière ensemencée en blé.



Le plus important et le plus chic magazine mensuel du Canada français. Très bien rédigée, illustrée avec goût, LA REVUE POPULAIRE intéresse toute la famille. Retenez votre exemplaire de LA REVUE POPULAIRE chez le dépositaire le plus proche de chez vous ou abonnez-vous.

Ne cherchez pas plus longtemps . . . COMME CADEAU . . . prenez pour elle un abonnement de 2 ans, à un prix de faveur, à

LA REVUE POPULAIRE

LA REVUE LA PLUS EN VOGUE

Celle qui reçoit en cadeau un abonnement à LA REVUE POPULAIRE y trouvera des romans de choix, des articles sur tous les sujets, des chroniques instructives, etc., etc. LA REVUE POPULAIRE est à la fois le magazine mensuel canadien-français le plus ancien et le plus moderne de la province de Québec. Sa circulation augmente sensiblement tous les mois et son succès, dans tous les mondes, est considérable.

Un roman complet :

LES AMOURS DE CLAUDE

Par LEO DARTEY

OFFRE SPECIALE

\$2 pour 2 ans

(Pour le Canada seulement)



Coupon d'abonnement LA REVUE POPULAIRE

Veuillez trouver ci-joint \$2.00 pour un abonnement spécial de 2 ans à LA REVUE POPULAIRE. Important. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE.

975, rue de Bullion

Montréal, P.Q.